

UN MENDIANT

DE LA

SOUTFRANCE

Thèse présentée à la
Faculté des Arts de
l'Université d'Ottawa.

par

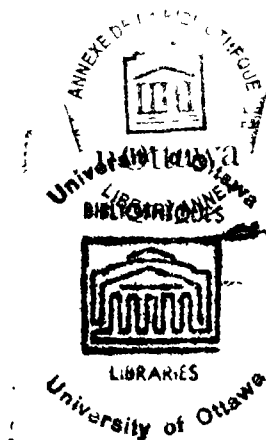
GILLES LANGLOIS, O.M.I.

en vue de l'obtention
du Doctorat ès Lettres

OTTAWA

Scholasticat Saint-Joseph

1947



UMI Number: DC54001

INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.



UMI Microform DC54001
Copyright 2011 by ProQuest LLC
All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

I N T R O D U C T I O N

"J'ai rencontré un homme
marqué d'une croix"(H.Colleye)

La fameuse conspiration du silence qui s'exerça autour de Léon Bloy et marqua ses écrits du sceau divin est disparue depuis longtemps. Et maintenant cet écrivain de la souffrance acquiert une renommée grandissante de jour en jour. Le centenaire de la naissance du pèlerin de l'Absolu a même occasionné l'éclosion de toute une littérature retraçant les diverses phases de cette vie douloureuse ou mettant en lumière le prophète des temps modernes.

Plusieurs de ses oeuvres sont rééditées et livrent au grand public des pages sublimes, trop longtemps ignorées, mais aussi des sentiments d'une violence extraordinaire et d'une orthodoxie parfois douteuse. De telles publications suscitent de graves discussions et des polémiques retentissantes. Trop souvent on a répété que, au sujet de Léon Bloy, il n'y a pas de milieu: on lui est complètement sympathique ou totalement opposé.

L'expérience prouve que les positions extrémistes sont ordinairement injustes et erronées. Pour notre part, la lecture des jugements de ce genre détermina l'étude que nous présentons aujourd'hui. Peut-être n'avons-nous su éviter la légèreté de jugement reprochée aux autres? En tout cas, nous aurons eu l'occasion de toucher au coeur de toute l'oeuvre de cet écrivain puissant; nous aurons soulevé et tenté de résoudre les problèmes sérieux et lourds de conséquences, suscités par ses écrits; nous

aurons peut-être aussi contribué à éclairer et ^àorienter certains esprits ~~désireux~~ de connaître la vérité sur cet écrivain et son oeuvre immense.

Une chose demeure incontestable. Cette étude nous a permis de connaître et d'apprécier un écrivain exceptionnel et qui ne peut entrer dans aucun cadre. À la lecture de ses oeuvres, les volumes de son journal tout particulièrement, une conviction s'est établie en nous: pour qui sait dépasser sa première impression souvent désobligeante pour ne pas dire révoltante, pour qui sait fermer l'oeil sur des défauts réels de composition (tous les livres de Bloy sont mal composés) sur les fautes de mesure et de goût, sur l'ornementation fréquemment excessive et romantique de son style, sur l'audace, la crudité et le déséquilibre de beaucoup de ses jugements, pour qui sait franchir ce chaos aux aspérités rebutantes, et s'élever jusqu'à une sympathique compréhension, le contact de ce violent et de ce héraut de Dieu réserve des heures de joie et d'émotion esthétique difficilement comparables.

Ici c'est une page ou une phrase marquée de la "griffe de ce lion" et aux perspectives infinies dépassant de tout l'ordre surnaturel les horizons que l'oeil s'était habitué à contempler; là c'est un passage où l'on voit le pauvre manger dans la main de Dieu; ailleurs c'est un raccourci psychologique, une description synthétique, une interprétation scripturaire comparables à ces traînées de lumière qui éclairent, réchauffent et nous rendent plus contents de vivre.

Et je n'ai rien dit de l'âme profondément humaine et catholique qu'on pressent à chaque page, de cette âme aux prises avec les difficultés morales et pécuniaires et qui, soutenue quotidiennement du pain

des forts, lutte, sans crainte des jugements d'autrui, avec opiniâtreté sinon toujours avec clairvoyance et soumission à l'Eglise, contre la médiocrité de tout genre et de toute personnification et qui vocifère son amour du mépris et de la souffrance, sa joie de vivre, pour qui "il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints".

Courte biographie de Léon Bloy

Il est absolument impossible de comprendre le caractère, l'œuvre, la mission et même la souffrance de Léon Bloy, si l'on ne parcourt pas d'abord son existence semée d'obstacles et d'afflictions. La portée de ses ouvrages - ses romans et son journal - ne peut être saisie qu'en le suivant d'abord lui-même pas à pas, du berceau à la tombe.

Cette courte biographie éclaircira plusieurs problèmes approfondis dans la première partie du travail. En outre, des paroles, des actes et des violences de caractère chez l'auteur ne peuvent être interprétés avec rectitude de jugement, sans la connaissance préalable des grands traits de sa vie.

Léon Bloy est né le 11 juillet 1846 à Périgueux, dans une sorte de faubourg, l'année de l'apparition de Notre-Dame de la Salette. Bloy lui-même a toujours vu un signe providentiel dans la proximité de ces deux dates. D'ailleurs cette apparition de menace et de douleur exerça certainement une influence capitale sur la vie de l'écrivain: "J'ai toutes mes racines dans ce Secret [de Mélanie] et c'est pour cela sans doute que l'universelle conspiration du silence a tenté de m'assassiner." (1)

(1) L'Invendable, p. 247.

Il était le deuxième d'une famille de sept garçons. Par sa mère, du sang espagnol coulait dans ses veines. Son père, simple conducteur des Ponts et Chaussées, était déiste et d'esprit voltairien à la manière du XVIII^e siècle; il voulut toujours imposer à son fils ses idées antichrétiennes. Sa mère lui fit donner une instruction religieuse selon ses convictions chrétiennes. Dès avant sa naissance, elle l'avait offert à la Sainte Vierge que, plus tard, il aimera d'un amour immense.

Il fut élevé dans le catholicisme, mais sous l'influence trop souvent discordante et opposée d'une sainte mère disposée à comprendre son fils, et d'un père au caractère autoritaire et d'une grande rigidité sur les questions de religion. Voici comment Bloy caractérise l'esprit de son père dans son roman autobiographique, le Désespéré:

"Excellent théologien maconnique, adorateur de Rousseau et de Benjamin Franklin, toute sa jurisprudence critique était d'arpen-ter le mérite à la toise du succès... Il me chérissait, cependant, à sa manière. Avant que j'eusse fini de baver dans mes langes, avant même que je vinsse au monde, il avait soigneusement marqué toutes les étapes de ma vie avec la plus géométrique des sollicitudes. Rien n'avait été oublié, excepté l'éventualité d'une pente littéraire."(1)

Ce qui fut son enfance, lui seul aurait pu nous l'appren-dre, mais il ne touchait pas volontiers ce sujet avec ses amis. Il était encore tout enfant que ses parents s'étonnèrent de ses violences et de ses larmes, car c'était une nature douée de profondeur et de mélancolie. Il ne pouvait se soumettre aux contraintes habituelles qu'on inflige aux enfants. Profondément triste, à l'école il s'isolait de ses camarades, il était solitaire et rêveur.

(1) Le Désespéré, Mercure de France, 1933, p. 12.

Au lycée de Périgueux, où son père l'avait placé, ce furent d'inconcevables batailles. Écoutons-le nous raconter sa vie à cette époque: On me "mit alors au lycée; ce fut un enfer. Hébété déjà par la crainte, méprisé des autres enfants dont la turbulence me faisait horreur, bafoué par d'ignobles cuistres qui m'offraient en risée à mes camarades, puni sans relâche et battu de toutes mains, je finis par tomber dans un taciturne dégoût de vivre qui me fit ressembler à un jeune idiot."(1) Il revenait chaque jour couvert de sang, résultat de ses luttes entre camarades. "Quand on eut reconnu qu'il était inapte à la vie de lycée, élève révolté et batailleur, rentrant chaque jour meurtri et les vêtements déchirés, on fut obligé de le retirer, alors qu'il était en quatrième."(2)

La fin de ses études se fit chez lui, sous la direction de son père ou selon ses propres inspirations. Dès l'âge de quatorze ans, en 1861, il commença son journal dont on a retrouvé certaines pages après sa mort. Son père se demandait avec une inquiétude grandissante quelle orientation prendrait ce fils auquel tout contact social semblait impossible. Une carrière pratique d'architecte ou de chef d'une organisation administrative, tel était le rêve de M. Bloy pour son fils, alors que celui-ci voulait devenir écrivain ou peintre. "Il s'exerçait à l'enluminure et en cachette de son père, il écrivait une tragédie (une Lucrèce) avec l'espoir de la faire jouer au théâtre de Périgueux. Pour acquérir un style d'une richesse prestigieuse, il enrichit son vocabulaire en lisant, en entier, le grand dictionnaire Littré et en prenant des notes."(3)

(1) Le Désespéré, Mercur de France, 1933, p. 39.

(2) Dr Carton, Un Héraut de Dieu, Léon Bloy, 1936, p. 10.

(3) Ibid., p. 10.

Mais, dans tout ce qu'il entreprenait, Léon Bloy n'éprouvait que déceptions: son père était opposé à ses idées, et ses frères ne le comprenaient pas. Ces expériences lui apprirent peu à peu à détester les hommes, et laissèrent pressentir le contempteur farouche de la société bourgeoise.

En 1862, à seize ans, il travaille à dessiner au bureau de son père et semble impatient de s'éloigner du foyer familial. A dix-huit ans, en juin 1864, il quitte Périgueux pour Paris, sans le sou, sans aucune recommandation et avec un caractère maladroit qui risque d'indisposer tout le monde.

Hubert Colleye, dans son livre, L'Ame de Léon Bloy, relève ce portrait surfait de Bloy lui-même, ^{notre mendiant décrit} ~~sur~~ son état d'esprit à cette époque:

"Il me suffira de vous apprendre qu'ayant été élevé chrétiennement, je perdis la foi de bonne heure. Dès l'âge de 15 ans, l'extrême furie des passions naissantes avait tout emporté. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi pendant lesquelles l'Orgueil, la Sensualité, la Paresse, l'Envie, le Mépris, la Haine la plus féroce, s'accumulèrent en moi et grandirent jusqu'au paroxysme. Il y eut un moment - et c'est à la veille de la Commune - où la haine de Jésus et de son Eglise devint l'unique pensée de mon esprit et l'unique sentiment de mon coeur".(1)

A Paris, son attrait pour la carrière littéraire l'empêche d'être un bon fonctionnaire. Il demeure un an chez un architecte, puis chez le peintre Pils, où il manifeste des dispositions très réelles pour le dessein et pour la peinture. Brusquement, à vingt ans, il change encore d'idée et s'essaie à écrire. C'est à cette époque, que se place la rencontre de Jules Barbey d'Aurevilly, catholique sincère, mais peu pratiquant, artiste à l'imagination furibonde et romantique. Celui-ci l'encourage à écrire et contribue indirectement - les lettres de sa mère furent plus efficaces - à le ramener à la foi de son enfance. Léopold Levaux nous

(1) Hubert Colleye, L'Ame de Léon Bloy, p. 41.

raconte ainsi la conversion de Léon Bloy:

"C'est en 1869 que Bloy se convertit. Cela se passait, m'a-t-il raconté, dans l'église Sainte-Geneviève, qui est actuellement le Panthéon et qui fut désaffectée, on le sait, plusieurs fois. C'est après une procession du Saint-Sacrement qui l'avait bouleversé, que Léon Bloy se décida à s'adresser à un prêtre et à se confesser. Il avait vingt-trois ans"(1) Cette période^{de} la vie de Bloy est impor^tante pour connaître à quelles influences déterminantes furent soumises ses années de jeunesse.

Puis c'est la guerre de 1870. Bloy, âgé de 24 ans, s'y engage, se bat comme un lion et se révèle à lui-même une force et une énergie surhumaine. Le spectacle des atrocités de cette guerre laisse en lui une empreinte profonde qu'il fit revivre dans ses contes écrits plus tard pour le Gil Blas et réunis dans son livre Sueur de Sang. Déjà, à cette époque, il explique les événements par le concours de la liberté humaine et de l'action providentielle.

Démobilisé en mars 1871, il revient à Périgueux où il séjourne pendant deux ans pour aider sa famille. Il retourne à Paris le 3 mai 1873 auprès de Barbey d'Aurevilly, où il se révèle tel qu'il sera toute sa vie: apôtre intransigeant et absolu, d'une sensibilité à fleur de peau, rebelle à toute compromission et d'une violence extraordinaire. La misère l'accompagne habituellement, les déceptions le suivent; mais fort de la mission surnaturelle qu'il se donne, chaque échec, chaque changement d'emploi, chaque publication nouvelle le rend plus ardent et plus enthousiaste.

Il occupe successivement plusieurs emplois, toujours éphémères. Il entre pour un temps à l'Univers de Louis Veuillot, avec qui il

(1) Léopold Levaux, Léon Bloy, pp. 63 et 64.

ne peut s'entendre en raison de son intransigeance. Repoussé comme journaliste, désespéré et mourant de faim, il pense à entrer dans la vie religieuse; mais sa puissante personnalité et surtout son absolutisme ne peuvent se plier aux exigences de la discipline religieuse.

En 1877, il travaille comme dessinateur, au Chemin de Fer du Nord, où il écrit son premier livre: La Chevalière de la Mort. Il quitte cet emploi, donne des articles aux journaux et mène une vie excessivement misérable. L'année 1877 est douloureuse, décisive et peut-être la plus terrible dans la vie de Bloy. Il perd ses parents qui meurent désespérés à son sujet; et ses six frères qui l'aimaient peu se dispersent à travers le monde et le laissent seul à Paris. Il rencontre l'abbé Tardif de Moidrey, se lie d'amitié avec lui et entre ainsi en contact avec l'apparition de Notre-Dame de la Salette. L'abbé Tardif de Moidrey mourra en 1879, à la Salette, le jour anniversaire de l'Apparition. "Ainsi disparut, nous dit Mme Bloy, cette figure qui eut une influence prépondérante sur la vocation de Léon Bloy... Il [lui] légua la flamme dont il avait été consumé jusqu'à en mourir: son zèle pour l'honneur de la Sainte Vierge et sa colère contre les mauvais pasteurs"(1)

En outre, cette même année, il s'éprend d'une prostituée Anne-Marie Roulé et entreprend de sauver cette âme coupable. Dès lors, son existence est faite de mobilité et de compromis, elle marque des heures de ferveur et de regain de sensualité, qui amènent la détermination de se marier en janvier 1878. Trompé par M. de Puyjalon au sujet d'un emploi de journaliste au Canada, il démissionne comme employé d'administration des Chemins de fer, et vit désormais dans la misère et la mendicité.

(1) Préface du Symbolisme de l'Apparition, p. 14.

Pendant les trois années qui suivent, Anne-Marie passe ses journées en prière et prophétise pour Bloy une mission secrète et un grand triomphe. On sait que cette femme tomba dans le délire de persécution, avec hallucinations et idées mystiques; il fallut l'interner le 30 juin 1882 et elle mourut le 7 mai 1908. Les idées d'apostolat, de mission, de souffrance et d'holocauste avaient été inconsciemment suggérées par Bloy et revenaient ainsi par cette prétendue mystique sous forme de prophétie. Ainsi cette femme avait contribué à donner une orientation toute spéciale à notre homme.

Après le choc violent de la folie d'Anne-Marie, Léon Bloy complètement désespéré, traîne pendant une dizaine d'années, de 1879 à 1889, une existence misérable, transformée par la rencontre de Jeanne Molbech dont il hâte la conversion et qui devient plus tard sa femme et sa consolation. C'est là que s'effectue le tournant principal de sa vie. Il écrira plus tard à Jean de la Laurencie: "Un jour que je pouvais me croire près de mourir à force de chagrin et de misère, Dieu mit sur mon chemin la compagne généreuse qui m'a fait vivre en prenant la moitié de mon fardeau. Je compris alors que tout ce qui arrive est adorable et qu'il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints. Je me suis rempli de ces deux pensées comme d'un cordial puissant et j'ai pu continuer ma voie douloureuse".(1)

Ils se marient le 27 mai 1890 à l'église Saint-Lambert. L'existence et la production littéraire de Bloy deviennent^{3e} plus régulières. "De leur union, quatre enfants sont nés, deux garçons et deux filles. Les deux garçons, André et Pierre, moururent en bas-âge, tués par la misère.

(1) Lettres de Léon Bloy à Jean de la Laurencie, p. 75.

Leur mère faillit en mourir à son tour, et en devenir folle de chagrin (ceci sans aucune figure)"(1) Elle demeure toute sa vie le soutien vivifiant et la consolation délicate pour son mari.

En février de l'année 1891, Bloy s'embarque pour le Danemark où naît sa fille Véronique et où il rédige les premiers chapitres de la Femme pauvre. N'y pouvant trouver un avenir littéraire, il revient à Paris après huit mois et collabore à divers journaux comme la Plume et le Gil Blas. A cette date, précisément le 14 février 1892, il commence son journal qui fera tout l'objet et notre étude. Huit volumes partagent la période qui va de 1895 à 1920 et dont le dernier est posthume: Le Mendiant ingrat, Mon Journal, Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne, L'Invendable, Le Vieux de la Montagne, Le Pèlerin de l'Absolu, Au seuil de l'Apocalypse et La Porte des Humbles.

En 1897, paraît la Femme pauvre, son chef-d'oeuvre; puis les publications se succèdent, une cinquantaine de volumes, fruit de la misère et des souffrances de l'écrivain, "comme un flot de son propre sang si on lui perçait le coeur".(2)

Le 9 janvier 1899, deuxième séjour au Danemark; après dix-sept mois de misère, Bloy revient en France le 11 juin 1900 et trouve à louer près de Lagny-sur-Marne (Cochons-sur-Marne) où il passe quatre ans.... de captivité, comme il dit ironiquement. Les dernières lignes de Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne disent la joie de l'auteur lorsqu'il s'évade définitivement de Lagny: "... Déménagement, évacuation, délivrance..." Il va demeurer à Montmartre, où d'avril 1904 à mai

(1) Léopold Levaux, Léon Bloy, p. 96.

(2) Le Vieux de la Montagne, p. 203.

1911, il change quatre fois de domicile. Du moins trouve-t-il sur la butte quelques hommes pour le comprendre et admirer son oeuvre.

En 1911, Bloy s'établit encore une fois en banlieue, à Bourg-la-Reine, où, après quelques déménagements, il habite la maison où vécut Charles Péguy avant son départ pour la guerre et pour la mort. Il devait y mourir lui-même en novembre 1917.

Les volumes de ~~son~~ journal reconstituent la vie de souffrance et de misère ^{de notre homme} dans la période qui s'étend entre 1892 et 1917. "Il faut lire son journal pour bien saisir Léon Bloy dans son intimité, pour entendre ses accents prestigieux, ses critiques farouches et outrées, parties néanmoins d'une base réelle, pour apercevoir à côté de son génie de fréquentes maladresses et des manques de bon sens, qui forment un amusant contraste, mais qui n'affaiblissent en rien le sublime idéal de proclamateur de Dieu et de volontaire du sacrifice dans la pauvreté qui ont été les pivots et qui ont fait l'unité de sa vie." (1)

La guerre de 1914 marque sa dernière grande souffrance. La vieillesse est venue et ses forces déclinent. Toute l'année 1916 est remplie d'épreuves terribles pour Bloy: ses amis intimes sont atteints au combat. C'est d'abord André Dupont, puis Philippe Raoux et enfin Jean Boussac tombés au champ d'honneur. Il est certain que la guerre hâta ^{de notre écrivain} la fin. Cependant il écrit, d'une main que l'approche de la mort fait déjà trembler, un dernier cri de haine contre les ennemis de sa Patrie, un de ses plus beaux livres: Les Méditations d'un Solitaire en 1916, où il exprime aussi la solitude de son âme.

(1) Carton, Dr Paul, Un Héraut de Dieu, Léon Bloy, p. 74.

Il travaille ensuite à un autre livre: Dans les Ténèbres. Mais il baisse toujours et sa fin approche. Il n'y croit pas d'abord, puis- qu'il attend la réalisation des promesses à son sujet; cependant grâce aux avertissements des siens et de ses filleuls Jacques Maritain et Pierre Van der Meer de Walcheren, il s'y résigne et meurt paisiblement, le samedi 3 novembre 1917, à l'âge de soixante-dix ans et cinq mois.

Il repose au cimetière de Bourg-la-Reine près de son fils André et sous la même pierre sculptée à l'effigie de "Celle qui pleure". Sa douce, admirable et énergique compagne repose en terre suisse, en Lausanne, où elle mourut en 1928, en se dévouant à l'aînée de ses filles malade.

Le milieu littéraire de Bloy

Léon Bloy vécut de 1846 à 1917, mais son contact avec le milieu littéraire de son époque date seulement de 1870. Il appartient donc à la génération qui suivit immédiatement le romantisme et il est lui-même un romantique à l'exemple des ~~autres~~ autres écrivains remarquables de cette époque, tels que Barbey d'Aurevilly, Baudelaire, puis Villiers-de l'Isle-Adam.

Il a comme eux la recherche constante des images. Les influences déterminantes auxquelles fut soumise sa jeunesse peuvent se résumer par le mot Romantisme. Les auteurs qui bercèrent sa jeunesse furent Victor Hugo, Barbey d'Aurevilly et celui qu'on a appelé l'immense poète des Fleurs du Mal. Vers 1877, il a bien fréquenté Joseph de Maistre, de Bonald, Blanc de Saint-Bonnet, Donoso Cortès, mais ces auteurs n'eurent pas sur lui une

influence prépondérante.

Pour comprendre le milieu littéraire où Bloy s'est formé, on doit tenir compte des grands courants d'idées, à cette époque, des tourmentes philosophiques, théologiques et sociales qui secouèrent la France du XIX^e siècle, qui déferlèrent jusqu'à la colline éternelle et vinrent se briser sur le roc inébranlable du Vatican.

L'idéalisme hégélien, l'éclectisme rationaliste de Victor Cousin, le positivisme d'Auguste Comte, de Darwin et de Taine, le modernisme et sa connaissance sentimentale de Dieu, enfin le bergsonisme intuitionniste, constituent la véritable atmosphère idéologique et le conditionnement du milieu littéraire où Bloy s'est développé. Le renouveau eucharistique inspiré par Pie X, l'essor liturgique réalisé en France par Dom Guéranger et le néo-thomisme déclenché par l'encyclique Aeterni Patris de Léon XIII, en 1879, n'avaient pas encore enrayé le débordement de laïcisme contre lequel notre héros luttera toute sa vie.

Paul Claudel témoigne de cette lutte constante du pèlerin de l'Absolu: "Léon Bloy avait deux choses à dire. Tout d'abord, dans un siècle abruti par le matérialisme, il a été un témoin de Dieu, un de ces affamés et de ces assoiffés de la justice qui ont mission d'inquiéter de leurs cris, le silence mortel de tant d'animaux puissants. Et son second titre de gloire, est d'avoir pris la parole de Dieu au sérieux, d'avoir cru qu'elle avait quelque chose à dire aux hommes de tous les temps et à nous en particulier, les hommes de celui-ci". (1)

Si l'on jette un coup d'oeil sur les publications en France vers l'année 1865 - Claude Bernard, Introduction à l'étude de la

(1) Le Tardis, 1931, numéro spécial consacré à Léon Bloy, - cité par Léopold Levaux, Léon Bloy, p. 208.

médecine expérimentale; Taine, Histoire de la littérature anglaise; Renan, Vie de Jésus; Flaubert, Salammô; Leconte de Lisle, Poèmes barbares; Berthelot, Chimie organique fondée sur la synthèse, — on constate que toutes ces œuvres, quoique différentes, manifestent les mêmes tendances, supposent une commune philosophie. Une idée maîtresse s'est imposée à toute cette génération d'écrivains, avec une force d'obsession vraiment extraordinaire: la Science unique discipline de l'esprit. La liberté, le miracle, le surnaturel sont des illusions d'un autre âge. Le nouveau rationalisme suffit à tout.

Taine et Renan ont avec eux presque toute la littérature du temps. Par réaction contre le romantisme, les écrivains visent à l'observation et à la description de ce qu'ils appellent la réalité; c'est la conception mécanique de l'âme humaine. Toute la littérature s'inspire de la science. Mgr Calvet, dans son volume Le Renouveau catholique dans la littérature contemporaine, nous présente une idée de la littérature au milieu du siècle dernier, période de formation de Léon Bloy: "

"Pour mesurer la profondeur de la révolution littéraire dont nous sommes les témoins émus, il convient de se reporter au milieu du siècle dernier, au moment où naissait la génération qui achève de mourir, et d'y choisir quelques points de repère. Les maîtres de l'heure étaient Leconte de Lisle, Flaubert, Renan et Taine, les maîtres de la poésie, du roman, de la critique, de la philosophie et de l'histoire, des plus hauts sommets de l'art et de la pensée. Flaubert maudissait le christianisme qui a tué, disait-il, le culte de la Beauté; Renan annonçait que la science expliquant toutes choses allait supprimer le mystère et remplacer les morales et les religions; Taine exilait le surnaturel et l'âme même d'un monde soumis à des lois mécaniques et à un déterminisme définitif; Leconte de Lisle, en vers marmoréens, lançait l'anathème à l'Eglise de Jésus-Christ."(1)

Un peu plus loin, il affirme que 1860 se reconnaît dans les blasphèmes de Leconte de Lisle comme 1927, dans les aspirations de Claudel.

(1) J. Calvet, Le Renouveau catholique dans la littérature contemporaine, p; 11.

La guerre de 1870 éclate, ébranle les consciences et bouleverse tout; mais la science garde tout son prestige. C'est alors que se forme l'école naturaliste avec Zola, qui pousse à bout les principes de la génération précédente et revendique le droit d'ignorer l'âme et de peindre le corps dans toutes ses attitudes, voulant en cela collaborer à l'oeuvre purement scientifique. En somme la plupart des écrivains de cette période furent plus ou moins influencés par ce courant scientifique: Vigny, Mérimée, Sainte-Beuve parmi les romantiques; Leconte de Lisle, Flaubert, E. Augier, Fromentin parmi les Parnassiens; O. Feuillet, Zola, Renan et Maupassant parmi les naturalistes.

D'autre part, Taine se rendait compte que la science n'expliquait pas toutes les réalités. Brunetière commençait une campagne contre le roman naturaliste, montrant que l'âme est du domaine de la littérature et de l'art. Paul Bourget, d'abord fervent admirateur de Zola, expliquait dans Le Disciple l'influence néfaste de la conception pseudo-philosophique dénommée Science. Et vers 1895, nombreux sont ceux que la science a déçus; leurs objections contre la liberté humaine, le miracle, la religion traditionnelle se résolvent d'elles-mêmes; et ils regardent avec sympathie vers la morale religieuse et les religions positives.

Aussi dans les divers genres littéraires on constate un renouveau vers un idéal moral et religieux. En poésie, Paul Verlaine caractérise bien ce mouvement de résurrection catholique, et les théories de l'école symboliste sont en conformité avec les idées nouvelles. Le théâtre reflète à son tour cette nouvelle atmosphère et amène la résurrection du théâtre chrétien. Les romanciers de l'époque, entre autres Paul Bourget,

exposent clairement les divers courants de pensée avant la guerre de 1914, idées fortement charpentées et exprimées par les maîtres de la critique, particulièrement Émile Faguet, Jules Lemaitre et Ferdinand Brunetière.

Si on remonte aux sources hontaines de ce renouveau, on rencontre entre autres celui qui enfanta Bloy à la vie littéraire, Barbey d'Aurevilly. "Au moment où éclatait le cri de haine d'un Leconte de Lisle, des poëémistes à la plume acérée, comme Louis Veuillot ou Barbey d'Aurevilly ripostaient".(1) Bloy subit l'ascendant de son maître au caractère très original et porté à l'extravagance. Poussé par son catholicisme absolu et intransigeant, Bloy dépassera son maître dans son opposition au siècle du matérialisme et de l'abrutissement. D'autre part notre pèlerin de l'Absolu avait beaucoup de similitude de caractère avec Ernest Hello qui joua un rôle prépondérant dans sa vie. Son absolutisme, sa force d'affirmation, sa haine contre la médiocrité bourgeoise et ecclésiastique exercèrent sur Bloy une influence définitive. De son côté, Huysmans par la crudité de ses expressions et le réalisme de ses observations contribua au développement littéraire de Bloy, avant la rupture de leur amitié.

Bloy à sa façon, à la suite de Verlaine, Huysmans, Barrès, Bourget, Bazin, ^{est} un initiateur du renouveau catholique contemporain. "Le

"La liste des initiateurs...est loin d'être complète. Il semble cependant que l'ingratitude serait trop flagrante si je n'inscrivais pas ici le nom de Léon Bloy. Il fut, comme Huysmans, un exaspéré et, dans ses colères, il connut encore moins que lui la mesure; on a dit plaisamment qu'il suffisait de lui faire du bien pour en recevoir des injures. Cette attitude lui a nui auprès des hommes prudents et polis; Mais son oeuvre est savoureuse, son style fourmillé de trouvailles de haut goût et la piété de son âme ardente est fraîche et douce. Son influence spirituelle a été considérable sur les écrivains de sa génération."(2)

(1) J. Calvet, op. cit., p. 14.

(2) Ibid., p. 136.

On comprend mieux maintenant, semble-t-il, la réaction fougasse de Bloy contre son époque si terre à terre et la souffrance que le contact de son siècle produisait chez un homme d'une telle sensibilité. On comprend mieux son oeuvre construite d'une main de maître, mais d'un maître en brûlante contradiction avec l'esprit matérialiste de ce siècle. On s'explique mieux aussi son romantisme lorsqu'on constate l'influence du mauvais romantisme de Barbey. Bloy n'a pu se dégager totalement de ce romantisme malsain et maladif, mélancolique et pessimiste, de ce romantisme qui conduit au panthéisme ou à l'instinctivisme religieux de Rousseau; mais il le dépassait puissamment de toute la profondeur de son catholicisme et du réalisme de son coup d'oeil.

Tout de même on doit reconnaître une déficience grave dans l'attitude et l'oeuvre de Bloy, en rapport avec son milieu littéraire. Il lui a manqué, en tant que grand écrivain catholique, signale Léopold Levaux, un certain sens de son temps. "Du XIX^e siècle il a vu d'un oeil implacable la face ténébreuse: il en a trop peu aperçu les lumières, les préparations. Enfermé dans son sentiment apocalyptique, et dans sa conviction véhémentement mystique d'une prédétermination surnaturelle de la France à peine inférieure à celle du peuple juif, il n'a pas été sensible à la grande oeuvre de regroupement spirituel qui commençait sous ses yeux et dont nous voyons apparaître, aujourd'hui, les premiers beaux fruits." (1)

(1) Léopold Levaux, Léon Bloy, p. 221.

Remerciements

C'est pour nous un devoir de reconnaissance de témoigner notre profonde gratitude à ceux qui nous ont permis cette étude, nous ont orienté dans son élaboration et ont favorisé ^{l'éclosion} de cette oeuvre pour le moins audacieuse.

On nous permettra de mentionner tout particulièrement nos dévoués supérieurs, le R.P. Léo Deschâtelets, et le R.P. Sylvio Ducharme. L'un et l'autre ont secondé nos désirs d'études littéraires et nous ont facilité la tâche par leurs chaleureux et constants encouragements.

Les directives et les conseils de notre professeur, M. Séraphin Marion, prodigue de son temps lorsqu'il s'agit d'aider ses élèves, contribuèrent dans une très large mesure à l'orientation définitive de nos efforts. Qu'il nous soit permis, en outre, de remercier M. Claude-Henri Grignon, ce fervent de Léon Bloy, pour son aimable accueil et sa générosité à nous permettre la lecture de volumes introuvables ailleurs.

Remarque

Pour notre travail nous avons admis comme source, uniquement les volumes du journal de l'auteur, car c'est là qu'on le voit souffrir quotidiennement, là qu'on peut saisir sur le vif ses réactions personnelles au jour le jour. Ces écrits demeurent la principale source où nous pouvons découvrir sa notion de la souffrance. D'après ces pages nous avons

porté un jugement que nous avons voulu objectif et impartial sur sa vie souffrante et sur sa doctrine de la souffrance.

Parmi les autres écrits de l'auteur, les Lettres à sa fiancée, pénétrées d'une grande sincérité, nous furent très précieuses pour connaître sa psychologie et pour nuancer certains jugements. Quant aux autres oeuvres - même ses romans ~~se disant~~ autobiographiques, mais comportant toujours une certaine part de littérature et partant moins sûres pour un jugement critique et équitable, - elles furent utilisées pour illustrer ou confirmer des affirmations prouvées au préalable par des citations extraites de son journal.

Les jugements portés par les auteurs qui ont écrit sur Bloy, nous les avons fait nôtres dans la mesure où nous pouvions en retracer la confirmation ou l'équivalent chez notre auteur lui-même.

LISTE DES PRINCIPAUX AUTEURS CONSULTÉS

A- SOURCES

BLOY, LEON

Le Mendiant Ingrat (Journal de l'auteur, 1892-1895)

deuxième édition. Paris, Mercure de France, 1923. 2 vol.

Mon Journal (1896-1900). Dix-sept mois en Danemark, pour faire suite au Mendiant Ingrat.- Deuxième édition.

Paris, Mercure de France, 1925. 2 vol.

Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne (1900-1904) pour faire suite au Mendiant Ingrat et à Mon Journal. Deuxième édition.

Paris, Mercure de France, 1921. 2 vol.

L'Invendable. (1904-1907) pour faire suite au Mendiant Ingrat, à Mon Journal et à Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne. Paris, Mercure de France, 1909. 328 p.

Le Vieux de la Montagne (1907-1910) pour faire suite au Mendiant Ingrat, à Mon Journal, à Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne et à l'Invendable. Préface par André Dupont. Paris, Mercure de France, 1911. 456 p.

Le Pèlerin de l'Absolu (1910-1912) pour faire suite au Mendiant Ingrat, à Mon Journal, à Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne, à l'Invendable, au Vieux de la Montagne. Paris, Mercure de France, 1914. 411 p.

BLOY, LEON

Au seuil de l'Apocalypse (1913-1915) pour faire suite au Mendiant Ingrat, à Mon Journal, à Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne, à l'Invendable, au Vieux de la Montagne, au Pèlerin de l'Absolu. Paris, Mercure de France, 1916. 366 p.

La Porte des Humbles (1915-1917) pour faire suite au Seuil de l'Apocalypse. Paris, Mercure de France, 1920. 364 p.

Méditations d'un solitaire en 1916. Paris, Mercure de France, 1917. 252 p.

Dans les Ténèbres. Paris, Mercure de France, 1918. 272 p.

Lettres à sa fiancée. Paris, Librairie Stock, 1922. 149 p.

B- LITTÉRATURE

AMI DU CLERGE, T. 41, 1924, p.743-747.

BERNARD, PAUL, Etudes, T.179, avril-juin 1924, p.993.

BILLY, ANDRÉ, La littérature française contemporaine, A. Colin, 1927. p. 197-198.

BLOY, LEON, L'Ame de Napoléon. Paris, Mercure de France, 1912. 255 p.

— Celle qui pleure (Notre-Dame de la Salette)
Paris, Mercure de France, 1945. 246 p.

- BLOY, LEON, La Chevalière de la Mort, augmentée d'une préface et de deux chapitres: Le fumier des Lys et Le Prince Noir.
Paris, Mercure de France, 1896. 205 p.
- Christophe Colomb devant les taureaux. Paris, A. Savine, 1890.
222 p.
- Le Désespéré, Roman. Paris, Mercure de France, 1933. p. 353 p.
- La Femme pauvre. Episode contemporain. 32e ed. Paris, Mercure de France, 1937. 299 p.
- Le Fils de Louis XVI. Avec un portrait de Louis XVII en héliogravure. Paris, Mercure de France, 1900. 239 p.
- Jeanne d'Arc et l'Allemagne. Paris, Collection "Les Proses", G. Crès, 1915. 268 p.
- Léon Bloy devant les cochons, suivi de Lamentation de l'épée.
Paris, Chamuel, 1894. 68 p.
- Le Salut par les Juifs. Paris, Mercure de France, 1946. 212 p.
- Le Sang du Pauvre. Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, 1922. 231 p.
- Sueur de Sang (1870-1871) Paris, Collection "Les Proses" G. Crès, 1914.
- Le Symbolisme et l'apparition. Paris, Lemercier, 1926. 290 p.
Préface de Mme Jeanne Léon Bloy.

BOLLERY, JOSEPH, Le Désespéré de Léon Bloy. Histoire anecdotique, littéraire et bibliographique. Paris, Société française d'éditions littéraires et techniques, 1937. 241 p.

— Un grand écrivain français méconnu: Léon Bloy. La Rochelle, Pijollet, 1924. Préface de Mme Emma Pellerin.

BOUSSAC-TERMIER, JEANNE, Léon Bloy, notre vieux Maître. La Revue des Jeunes, mars 1944. p. 22-26.

CAHIERS DU RHONE, LES, - Léon Bloy, 11, Neuchâtel, Editions de la baconnière, janvier 1944. 208 p.

CARTON, Dr PAUL, Un Héraut de Dieu, Léon Bloy, 1936.
Paris, Librairie Le François, 1936. 270 p.

COLLEYE, HUBERT, L'Âme de Léon Bloy. La genèse du Désespéré- Véronique- La Salette. Bruges (Belgique) Desclée de Brouwer et Cie, 1930.
285 p.

CORNELLIER, PHILIPPE, O.M.I., Léon Bloy, pamphlétaire et mystique.
Revue de l'Université d'Ottawa, vol. 4, 1934, pp. 282-299.

FUMET, STANISLAUS, La Mission de Léon Bloy. Desclée, (col Les Iles), 1935.

GHICA, PRINCE WLADIMIR, Jacques Maritain. L'amitié de Léon Bloy.
Documentation Catholique, T.10, juillet-décembre 1923. coll.
643-659.

GRIGNON, CLAUDE-HENRI, Les Pamphlets de Valdombre, Sainte-Adèle, 1941.

— Figures françaises.- Etudes sur Léon Bloy, ed. du Vieux Chêne.

HALPLANTS, CHANOINE, Etudes de critique littéraire, Troisième série.

Les outrances de Léon Bloy, Paris, A. Giraudon, 1928, pp. 18-23.

**HUBERT, RAYMOND, Léon Bloy et le prétendu renouveau catholique.— Léon Bloy et ses disciples au sein de l'Ecole néo-chrétienne, 2 vol.
Nice, Brun, 1917.**

Inédits de Léon Bloy. Introduction de René Martineau. Présentation de Joseph Bollery, Comte Carton de Wiart, Georges Rouzet. Ed. originale, ... Montréal, Editions Serge, 1945, 160 p.

**JOURNET, CHARLES, Destinées d'Israël. A propos du Salut par les Juifs.
Paris, Egléff, 1945. 467 p.**

**LALOU, RENE, Histoire de la littérature française contemporaine.
(1870 à nos jours) Paris, Les Presses Universitaires de France,
1941. 707 p.**

LEVAUX, LEOPOLD, Léon Bloy. Paris, Editions Rex, 1931, 288 p.

— **Quand Dieu parle. Préface de J. Maritain, . Paris, Bloud et Gay,
1926.**

— **Devant les hommes et les oeuvres.**

**LORY, MARIE-JOSEPH, Léon Bloy et son époque. (1870-1914) Paris, Desclée
de Brouwer, 1944. 222 p.**

**MARITAIN, JACQUES, Quelques pages sur Léon Bloy. Cahiers de la Quinzaine.
Dixième cahier de la dix-huitième série. Paris, L'Artisan du
Livre, 1927. 50 p.**

MARITAIN, JACQUES, Lettres à ses Filleuls, Jacques Maritain et Pierre

Van der Meer de Walcheren. Préface de Jacques Maritain.

Paris, Delamain et Boutelleau, 1928. 209 p.

— 6Lettres à Véronique, par Léon Bloy. Introduction de Jacques Maritain. Courrier des Iles. Paris, Desclée et Brouwer et Cie, 112 p. XX p. d'introduction.

MARITAIN, RAÏSSA, Les grandes amitiés. Souvenirs. New-York, Ed. de la Maison Française, 1941, 290 p.

— Les grandes amitiés. Les aventures de la grâce. New-York, ed. de la Maison Française, 1944, 326 p.

MARTINEAU, RENE, Léon Bloy et "La Femme pauvre". Paris, Mercure de France, 1933, 196 p.

— Léon Bloy (Souvenirs d'un ami) Paris, Librairie de France, 1924.

— Autour de Léon Bloy. Le Divan, 1926. Paris.

— Un vivant et deux Morts. Léon Bloy, Ernest Hello, Villiers de l'Isle-Adam. Tours, Biblio. des Lettres françaises, 1901.

PARVILLEZ, ALPHONSE de, S.J., La bataille autour de Léon Bloy. Paris, "Etudes" du 20 mai 1931. pp. 472-486.

PETIT, GÉRARD, S.C.S., La vraie France. Montréal, Editions Fides, 1941. pp. 53-65.

RETTE, ADOLPHE, Léon Bloy, Essai de critique équitable. Paris, Bloud et Gay, 1923.

TERMIER, PIERRE, Introduction à l'oeuvre de Léon Bloy. Paris, Desclée,
1930.

--- La "joie de connaître". Documentation Catholique, T.10, juillet-
décembre 1923. coll. 899-922.

THEOLIER, L. Léon Bloy, essai de critique équitable.- A. Ratté.
"Etudes", 1923, no. 176. pp. 758-759.

THIBAUDET, ALBERT, Histoire de la littérature française de 1789 à nos
jours. Paris, Stock, 1936.

VAN DER MEER DE WALCHEREN, PIERRE, Journal d'un converti. Introduction
de Léon Bloy. Paris, Grès, 1917.

PREMIERE PARTIE

La vie souffrante de Léon Bloy

L'oeuvre de Léon Bloy se présente toute imprégnée des souffrances de l'auteur. C'est même ce qui la rend si sympathique et si captivante en bien des endroits. On y sent palpiter le coeur d'un homme qui se débat avec les angoisses quotidiennes d'une vie de misère. Les pages du journal de l'écrivain nous présentent un gueux qui parfois élève la voix pour se recommander à Dieu, après s'être rendu compte qu'il ne devait rien attendre des hommes. En d'autres circonstances, le mendiant ingrat crie avec une violence extraordinaire son dégoût, son mépris et son dédain pour les favoris de la fortune et de la gloire. Ils devraient tendre une main secourable à cet homme de l'Absolu qui peut-être endure et accepte son terrible sort afin de payer pour ceux qui ne veulent pas jeter un regard de pitié sur leur bienfaiteur.

CHAPITRE I - Les souffrances corporelles

La pauvreté

Lorsque nous pensons aux souffrances corporelles de Léon Bloy, nous ne pouvons oublier le cauchemar quotidien qui lui rendait la vie pénible: le souci continuel de la nourriture du lendemain. Cette douleur l'a assez fréquemment contraint à nous dévoiler ce qu'il entendait lui-même par la pauvreté, lui qui disait que

"le fond de sa doctrine est l'adoration du Pauvre".(1) Et le vrai Pauvre c'était évidemment Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est Lui qu'il voyait dans chaque mendiant qu'il rencontrait. Des textes très explicites abondent. Nous avons l'embarras du choix. Le "Mendiant ingrat" développe cette pensée très fréquemment.

Ainsi le 17 août 1899, Bloy signale dans son journal: "Tout chrétien qui ne regarde pas chaque pauvre comme pouvant être Jésus-Christ doit être tenu pour un protestant". (2) Et déjà le 30 avril 1895 cette même pensée: "Idée de Jeanne (sa femme). Le Prêtre est caché dans l'homme [l'homme] de même que Jésus est caché dans le pauvre". (3)

Ces textes pourraient encore laisser croire à un enthousiasme passager; mais voici un argument définitif. C'est une lettre à la Mère Mercédès dont la renommée surfaite et monstrueuse révélait notre écrivain:

A la Mère Mercédès

"Très révérende Mère, J'apprends que vous avez le projet de venir à Cochons-sur-Marne et de me voir par cette occasion. Je vous prie de ne donner aucune suite à la seconde partie de ce projet. Votre vue me serait extrêmement pénible. Est-il nécessaire de vous dire pourquoi?"

Vous m'avez fait beaucoup de mal, infiniment plus, peut-être, que vous ne pouvez le comprendre ou le croire, et j'en ai confié le secret à Dieu en lui demandant justice.

Que vous ayez laissé sans réponse ma lettre du 15 février, soit. Le plus grand écrivain du monde, s'il est indigent, n'a droit à rien, je le sais, pas même aux plus rudimentaires égards, et les personnes douées, comme vous, d'une intelligence exceptionnelle, savent que je ne suis pas le plus grand écrivain du monde.

Mais décevoir le Pauvre, lui promettre la délivrance et ne pas la lui donner, l'enivrer de joie pour rien, au risque de le jeter, bientôt après, dans le désespoir, est-il possible d'imaginer un acte plus méchant, une plus cruelle injustice? Se moquer du Pauvre, c'est marcher sur le Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, savez-vous cela?

Ah! qu'il vous eût été facile de ne rien promettre! Vous n'aviez qu'à vous dérocher, comme tant d'autres. Mais promettre et

(1) Le Mendiant ingrat T.I, p. 106, 15 octobre 1892.

(2) Mon Journal T.II, p. 85, 17 août 1899.

(3) Le Mendiant ingrat T.II, p. 187, 30 avril 1895.

promettre jusque là, et tellement en vain, à un tel malheureux et en de telles circonstances! C'est épouvantable!

Je vous prie donc de ne pas chercher à me voir, à moins que ce ne soit pour vous humilier. Il serait au-dessus de mes forces de rester calme. D'ailleurs, nous allons mourir, l'un et l'autre, demain ou après-demain, et c'est le Père des Pauvres qui nous jugera...

Agréez, très Révérende Mère, l'assurance de ma compassion respectueuse." (4)

Se moquer du Pauvre, c'est marcher sur le coeur de Notre Seigneur Jésus-Christ. Cette conviction deviendra l'explication de son existence, de son audace, de ses violences, de sa résignation et de sa joie dans l'épreuve, la misère et le dénuement. De la joie dans la misère? Certainement et voici comment il en parle dans le Mendiant ingrat: "Si je ne sentais pas ma misère comment pourrais-je sentir ma joie qui est fille aînée de ma misère et qui lui ressemble à faire peur?" (5)

Sa pauvreté n'était pas pour lui un vêtement dont il avait honte. Au contraire, homme de l'Absolu, fervent catholique, il s'en glorifiait. C'est ainsi qu'il l'écrit à un millionnaire lyonnais: "[...]"
(Je péris littéralement)

"C'est la réponse d'un écrivain hideusement calomnié et seul, absolument seul, contre une armée de canailles. Unicus et pauper, sed non erubescens. [...] Je péris littéralement de misère, mon cher monsieur et je me regarderais comme le plus vil de tous les chrétiens, si je sentais le besoin ignoble de cacher cette ressemblance avec Notre-Seigneur Jésus-Christ.- Savez-vous quelle est ma vie? Je me lève, chaque matin, avec cette pensée: comment ferai-je, aujourd'hui, pour nourrir les miens? Je doute fort

(4) Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne, T.II, p. 128,
le 18 mai 1903.

(5) Le Mendiant ingrat, T.II, p. 176, le 26 juin 1895.

que vous puissiez vous représenter l'effrayante angoisse de ce réveil.

[...] Je suis errant, presque tout le jour, cherchant le Dieu de pitié dans ses créatures inattentives. Quare me repulisti, et quare tristis incedo? "

(6)

La pauvreté et la misère lui font parfois hausser le ton et même perdre le calme nécessaire au bon usage de sa raison; mais cela n'altère en rien sa parfaite confiance en Dieu qu'il manifeste en badinant: "C'est drôle, Dieu ne se lasse pas de nous voir souffrir. A sa place, il me semble que j'en aurais soupé, depuis longtemps, de la torture de ceux qui m'aiment." (7) Et le lendemain il s'accroche au surnaturel pour garder son esprit de soumission: " 22 janvier. Tristesse énorme. Tristesse de condamné à mort, sans murmure. - Hodie mecum eris, in Paradiso. Voilà le mot qui console et qui désespère. Hodie. Aujourd'hui. Pour connaître le sens de cette clameur de crucifié, il faut avoir connu la misère". (8)

L'Eglise permet qu'un homme se trouve dans l'impossibilité de nourrir sa famille et à bout d'expédients s'empare du bien d'autrui afin de permettre aux siens de subsister encore quelques jours. Bloy applique ce procédé à la confiance en Dieu et nous livre le petit bijou que voici: "Un ami m'a parlé de ma pauvreté.- Plût à Dieu, lui ai-je dit, que je fusse pauvre! Je serais, alors, compagnon des bergers adorateurs. Mais je suis indigent, absolument indigent, vivant du miracle seul, faisant des dettes en comptant sur Dieu pour les payer, en un mot pratiquant ce que tous les honnêtes gens nommeraient l'escroquerie, l'abus de confiance en

(6) Le Mendiant ingrat, T. II, p. 55 et 56, le 12 septembre 1894.

(7) Mon Journal, T. I, p. 100, le 21 janvier 1898.

(8) Mon Journal, T. I, p. 100, le 22 janvier 1898.

Dieu. Et cela dure depuis des années et on ne se doute de rien et je n'ai pas encore été pincé". (9)

A la longue, la patience et la résignation dans la souffrance et la misère deviennent héroïques. Notre mendiant, plus que n'importe qui, s'en est rendu compte et l'a exprimé de façon originale: "Le temps est un chien qui ne mord que les pauvres". (10) ou encore: "Les heures marchent sur nous avec des pieds d'éléphant de bronze". (11)

Veut-on avoir l'explication de la grande pauvreté qui s'est continuellement attachée à la vie de Léon Bloy? Les uns l'attribuent au milieu familial d'assez basse condition. Cependant là n'est pas la réponse. En quittant le foyer paternel, il aurait pu gagner honorablement sa vie, en s'adonnant à un métier ou à toute autre occupation, ou même en suivant sa vocation littéraire. Les aptitudes et la préparation ne lui manquaient certainement pas dans ce domaine.

La raison de sa pauvreté, la voici: Il a aimé mieux mendier que de prostituer sa plume, à l'exemple de plusieurs de ses contemporains. Bloy manifesta avec violence son opposition aux orduriers de son époque. En outre, l'absolutisme des principes de l'écrivain déclencha la fameuse conspiration du silence qui explique bon nombre de ses succès littéraires. Catholique convaincu non moins que remarquable homme de lettres, Bloy ne voulut pas tremper dans le naturalisme éhonté et le rationalisme de son siècle. Il a bien collaboré au Gil Blas, journal mal famé de cette époque, en France; mais c'était afin de ne pas crever de faim.

La simple juxtaposition des deux textes suivants est éloquente. Il écrit, le 24 septembre 1892, dans le Mendiant ingrat: "Journée

(9) Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne, T.II, p. 77, le 30 janvier

(10) Mon Journal, page liminaire, [1903].

(11) Quatre ans de Captivité..., T.I, p. 209, le 30 juin 1902.

douloureuse. Notre vie ressemble à un pauvre bateau criblé qui ne peut tenir la mer une seule heure". - Et deux jours plus tard, le 26 septembre: "Le Gil Blas me reprend. Autant cet argent-là qu'un autre, et tous les journaux se valent. Les pauvres n'ont pas le droit d'être dégoutés". (12)

D'ailleurs, dès qu'il le peut, il se dégage de cette vermine et de cet entourage pour ne plus employer son temps et son talent qu'à la diffusion du plus pur catholicisme, au moins intentionnellement. C'était s'opposer à son siècle et à la plupart des écrivains du temps, c'était se vouer à la risée et à la calomnie des potentats de la pensée et de l'argent. Et Bloy n'avait pas l'indépendance financière nécessaire dans ces circonstances pour agir efficacement et continuer de vivre selon ses convictions. Aussi le résultat humainement désastreux a suivi de près cette détermination. Lui-même nous en informe dans une lettre adressée à Henri Provins, auteur du Dernier Roi légitime de France:

" Il est temps de parler aux âmes. Jusqu'à ce jour, il me semble qu'on ne s'est adressé qu'aux intelligences et la cause de Louis XVII est désormais suffisamment instruite. Il faut maintenant qu'un artiste indépendant et fort fasse entrer dans les coeurs cette vision de magnificence morale et de douleur. Je ne sais rien de plus grand dans ce siècle ni dans aucun siècle.

J'ai osé rêver d'être cet artiste, cet écrivain. Vos impressions me prouvent que vous ne me jugez pas trop téméraire. Vous savez peut-être que ma situation d'écrivain est parfaitement unique.[...]

(Ici un historique exact, mais trop long.)

J'ai eu le salaire que je pouvais attendre. On m'a calomnié tant qu'on a pu, on m'a fait endurer la plus dure misère. Enfin on a assassiné deux de mes enfants.[...] Cependant on n'a pas pu me dé-

(12) Le Mendiant ingrat, T.I, p. 103, le 24 et 26 septembre 1892.

monir et le livre qui va paraître fera bien voir que je suis vivant. Si j'avais voulu faire de la prostitution comme tant d'autres, je serais riche, c'est bien certain, et je n'aurais pas besoin qu'on me vînt en aide. Il est vrai que je ne songerais guère à Louis XVII, qui fut un mendiant sublime". (13)

Cette lettre nous renseigne sur les intentions de notre héros et sur le résultat de son dessein. Elle nous révèle aussi une âme énergique et prête à franchir les plus puissants obstacles pour atteindre son but. Et sa conviction sur l'orientation catholique à donner à ses écrits l'a soutenu pendant toute sa vie. Cette autre lettre transcrite vers la fin de sa vie nous en donne l'évidence:

"A un ami inconnu qui m'a écrit une lettre extrêmement touchante que je n'ai pu lire sans émotion.

Cher Monsieur, je serais très peu digne des sentiments que vous exprimez, si je négligeais de vous répondre. M'ayant lu, vous savez combien ma vie a été dure et de quelles injustices m'ont abreuvé mes contemporains pour mon châtiment de n'avoir jamais voulu faire de prostitution.

A 66 ans, demeuré pauvre et même miséreux, après vingt ouvrages qui m'eussent assuré gloire et richesse si j'avais consenti à les étaler sur le trottoir, c'est une grande consolation pour moi de voir venir enfin des suffrages tels que le vôtre et je vous bénis du fond de mon coeur.

On se dispense ordinairement, et si volontiers, d'adresser un mot de remerciement ou d'encouragement à un auteur qu'on aime et qu'on sait malheureux. Ce serait pourtant charitable, et combien juste! " (14)

La pauvreté de Léon Bloy ne vient pas du hasard - ce mot le ferait frémir - ni du manque d'énergie dans ses actes, ni de l'absence de débrouillardise pour faire sa trouée dans la vie; elle s'explique par une acceptation volontaire de son sort, dans le but de s'opposer à la

(13) Mon Journal, T.I, p. 38, le 10 mars 1897.

(14) Le Pèlerin de l'Absolu, p. 367 et 368, le 2 novembre 1912.

médiocrité. Bisons plutôt. Il s'agit d'une entrevue sollicitée et que E. Zola lui refuse sous quelque prétexte: "Comment est faite cette âme? Voici un homme comblé de bonheur, rassasié de triomphes, qui sait que je suis un artiste pauvre, VOLONTAIREMENT pauvre, que je viens de faire un vrai voyage: trois quarts d'heure de chemin de fer et une demi-heure de marche, pour essayer de le voir, ayant dépensé peut-être pour cela mes derniers sous, et qui ne me reçoit même pas! " (15)

Ces paroles rédigées en 1892 dans le Mendiant ingrat ressemblent aux sentiments qu'il exprimera à Guy Cassagnac en 1912, dans le Pèlerin de l'Absolu: "Ennemi, vous le savez peut-être, d'un grand nombre de mes contemporains, ayant épousé d'amour la Pauvreté à qui je suis très fidèle depuis très longtemps, il est parfaitement contraire à mes habitudes et à mes goûts, de demander la publicité pour mes ouvrages". (16)

Nous connaissons les sentiments de Bloy sur la pauvreté et les raisons qui l'ont amenée et maintenue dans sa vie quotidienne. Comment a-t-il vécu sa vie de misère, son journal le note au jour le jour. Voici quelques textes plus expressifs et aussi plus douloureux.

Dès les premières pages de son journal, dans le Mendiant ingrat, voici ce qu'on rencontre:

Valide et puissante angoisse, aujourd'hui, quarante-sixième anniversaire de ma naissance. C'est l'horrible semaine du terme, et on manque de tout à la maison. [...]

(Et plus loin il refuse une offre au sujet d'une publication dans le genre du Pal). Je ne veux pas être le pamphlétaire à perpétuité. Je serai peut-être tué par la misère, mais non pas, je veux l'espérer, sans avoir accompli ma destinée aussi généreusement qu'il m'aura été donné de le faire, en m'efforçant de notifier la Gloire de Dieu dans des œuvres capables de durer un peu plus que moi. [...] " (17)

(15) Le Mendiant ingrat, T.I, p. 80, le 14 juillet 1892.

(16) Le Pèlerin de l'Absolu, p. 362, le 29 octobre 1912.

(17) Le Mendiant ingrat, T.I, p. 76, le 11 juillet 1892.

Au même endroit, deux jours plus tôt, il envoyait une lettre au comte Robert de Montesquiou-Frézensac, lui demandant de vouloir bien lui remettre la collection des lettres de son ami Barbey d'Aurevilly qu'il avait dû engager, "un jour que, disait-il, sévissait rageusement la sainte misère qui ne s'est jamais assouvie de moi, je me suis vu contraint, pour détourner un grave péril qui menaçait d'autres têtes que la mienne, d'engager cette collection que je suis, aujourd'hui, tremblant de perdre". (18)

Au mois de juin il signale encore; "Une pauvre somme tombe du ciel. Voilà bien notre vie! Le secours arrivant infailliblement lorsqu'on est sur le point de périr, mais seulement alors, pour qu'on ait le temps de se soûler de douleur". (19)

L'année suivante une note de son journal nous laisse entrevoir la même pauvreté: "Le manque d'argent est tellement le mystère de ma vie que, même lorsque je n'en ai pas du tout, il a l'air de diminuer. Le manque d'argent est la forme de ma captivité". (20)

Le 26 juin 1894, ses ressources sont totalement épuisées et il est prêt à tout, pour trouver de quoi vivre. Il s'adresse à un ami, entrepreneur de maçonnerie, qui s'est inexplicablement éloigné:

"Mon cher ami,

La brochure que vous recevrez, en même temps que cette lettre, vous apprendra exactement de quelle manière j'ai dû quitter le Gil Blas, si vous ne le savez déjà.

Voulez-vous chercher pour moi, dans n'importe quel bureau ou chantier, un emploi quelconque? Le moment est venu d'oublier que

(18) Le Mendiant ingrat, T.I, p. 69 et 70, le 9 juillet 1892.

(19) Le Mendiant ingrat, T.I, p. 63, le 17 juin 1892.

(20) Le Mendiant ingrat, T.I, p. 151, le 8 avril 1893.

je suis un artiste, un écrivain, et de me souvenir que j'ai le devoir de nourrir les miens. Les privations qu'on endure, depuis deux mois, ne peuvent plus être supportées.

J'accepterais donc n'importe quoi, fût-ce une besogne d'homme de peine, plutôt que de voir périr ceux qui m'ont été confiés."
(21)

Et si l'on veut savoir dans quel état d'âme Bloy supportait son sort voici la fin d'une lettre à Henry de Groux, de nature à nous renseigner: " [...] Et je ferme ici ma lettre. Nous sommes extrêmement malheureux. Hier, je n'aurais pu vous écrire, faute de trois sous. La détresse est infernale et recommence tous les jours. On meurt lentement de misère, en attendant l'heure où on ne pourra même plus mourir puisque ce serait encore une manière d'être. Cela c'est le point de vue simplement humain, celui que nous méprisons. L'autre, c'est d'attendre et de croire, quand même fussions-nous à l'agonie. Nous faisons ce que nous pouvons. Mais chaque instant doit être arraché au désespoir. Votre Léon Bloy".
(22)

La lettre qui suit nous présente Bloy un mois plus tard et exprimant les mêmes sentiments. Nous avons tenu à citer cette longue lettre, parce qu'elle décrit exactement toute la vie misérable de notre mendiant. Il écrit à Louis Montchal, dédicataire du Désespéré:

"Mon cher Louis,

Je profite, en toute hâte, de quelques sous qui m'arrivent pour te renvoyer ton manuscrit, dont je n'ai pu rien faire et que j'ai gardé beaucoup trop longtemps, je l'avoue.

Il est tout à fait incontestable que j'ai paru t'oublier, qu'est-ce que cela prouve, sinon que je suis très malheureux et que la souffrance me fait silencieux? Depuis dix ans, le dédicataire du Désespéré

(21) Le Mendiant ingrat, T.II, p. 12 et 13, le 26 juin 1894.

(22) Le Mendiant ingrat, T.II, p. 106, le 9 décembre 1894.

doit connaître son Léon Bloy.

Tes lettres et celles de Mme X...m'ont assez appris,m'ont assez montré votre enfer, C'est une chose vraiment plus mystérieuse que vous ne paraissiez le croire,l'un et l'autre,que la persistance et la durée de notre mauvaise fortune. Depuis 85, nous n'échangeons que des lamentations ou des confidences douloureuses,à moins que,lassés de nous affliger réciproquement,nous ne gardions un morne silence.

Rien ne nous a réussi de ce que nous avons entrepris pour surmonter la misère. Elle s'est,au contraire,aggravée, hélas! Plût à Dieu, cependant,chers amis,que vous fussiez aussi peu abattus que moi! Plus je souffre et moins je me désespère. Aucune avanie ne me jette par terre,aucun écueil ne me fait sombrer,aucun maître ne m'écrase. Je suis indémolissable.

Combien de fois ne vous ai-je pas écrit que j'espérais tout,que j'attendais tout fût-ce au fond du gouffre, du plus bas et du plus horrible gouffre! Je vous l'aurais écrit plus souvent,si j'avais toujours eu les 25 centimes d'un timbre postal,car je n'ai,en vérité aucune autre chose à dire.- Ma très profonde et très inébranlable conviction,c'est que je suis réservé pour être le témoin de Dieu, l'ami très sûr du Dieu des pauvres et des opprimés,lorsque l'heure sera venue,et que rien ne prévaudra contre cet appel. J'ai l'incomparable et miraculeux honneur d'être nécessaire à Celui qui n'a besoin de personne,et j'ai été salé de douleur pour un long voyage.

La littérature,pour laquelle je ne vis pas et qui n'est pas mon objet,m'apparaît,depuis longtemps,comme un instrument quelconque de mon supplice en attendant que vienne mon jour. Mais la forme spéciale et l'aspect voulu,l'espèce essentielle de ma tribulation,c'est la Misère.- Tu ne sais pas,Louis,et tu ne peux pas deviner combien cette misère a été parfaite. Comment aurais-je pu te la faire comprendre,puisque tu n'as jamais su pénétrer dans l'Absolu qui est ma demeure? Assurément tu es celui de tous les hommes que j'ai le plus aimé. Je n'en ai pas vu d'autre à qui dédier l'effroyable poème de désolation et d'amour qui se nomme le Désespéré. Mais pourquoi faut-il que je n'aie jamais pu tirer ton âme dans ma lumière,et qu'il y ait entre nous de tels abîmes?... (23)

Les dernières pages du Mendiant ingrat nous représentent Bloy quémandant quelque argent pour échapper à la misère,alors que sa chère femme est sur le point de donner naissance à un nouvel enfant. Les notes de Mon Journal nous le montrent en train de "battre le pavé de Paris.", en vue de trouver les centimes nécessaires à l'affranchissement d'une lettre,et pour pouvoir subsister un jour de plus dans son lamentable gîte.

Plus tard, en Danemark,déçu de la façon la plus atroce, par un prétendu sauveur qui lui enleva son argent,dénué de tout secours humain,avec sa femme et ses deux enfants,il écrit à Bigand-Kaire,capitaine

au long cours, dédicataire de la Femme pauvre, pour lui dire qu'il "pense que ce serait tout de même trop cochon de crever comme ça, sans que vous sachiez au moins, vous, son bienfaiteur, en quel lieu du monde il crève." On s'en rend compte, ses expressions ne sont pas toujours relevées, elles deviennent même souvent ordurières, mais elles recouvrent parfois des sentiments nobles et sublimes.

Ainsi à la suite d'une lettre où Bloy avait chargé quelqu'un de mendier pour lui à Paris, et qui manifestait des inquiétudes sur son propre sort, Bloy écrit de nouveau, mais avec des sentiments plus surnaturels: "... Je voudrais, mon ami, vous mettre le coeur tout à fait en paix. Je voudrais, surtout vous savoir au point de vue surnaturel, qui est l'unique. J'ai eu tort de vous donner l'alarme. Je suis un misérable, un gueux, un parfait mufle, un incommestible pourceau, un républicain, un honnête homme!!! pour avoir exprimé une inquiétude quelconque, ayant la ressource de prier, de communier. - Quand donc as-tu manqué de pain, sottie créature? Quand as-tu demandé du secours sans en recevoir, homme de peu de foi. Telles sont les interrogations qui me poursuivent..." (25)

A la vue de ses insuccès et de sa pauvreté, sa vocation d'écrivain catholique lui arrachait parfois des expressions comme celle-ci: " Je fais des livres qui vivront et qui ne me font pas vivre", (26) et il disait juste.

En 1903, une note dans Quatre ans de Captivité... nous apprend que Bloy tient encore compagnie à Dame Pauvreté. "Attente continue et angoisse. Nous devons, à l'heure actuelle, plus de 800 francs,

(24) Mon Journal, III, T. II, p. 10, le 7 avril 1899.

(25) Mon Journal, T. II, p. 40, le 3 juin 1899.

(26) Mon Journal, T. IV, p. 112, le 4 novembre 1899.

et quelques-uns de nos créanciers deviennent menaçants. Je me cramponne à mon pauvre livre qui croulera peut-être avec moi. J'essaie de me persuader que la fin de mon vieux tourment est proche et que mes Colonnes en pourraient être l'occasion. On ne sait plus comment vivre." (27)

En 1913 il écrit à Rachilde et signale d'une façon imagée ce qu'il a enduré. Il lui parle du Désespéré, dont l'auteur fut condamné à vingt-cinq ans de travaux forcés dans les ténèbres. Il sort à peine aujourd'hui de ce bagne, âgé d'environ 115 ans, à l'état de ruine menaçante encore." (28)

Enfin, si l'on veut avoir une idée assez complète de la vie de pauvreté de Léon Bloy, de sa jeunesse jusqu'à la fin de sa vie, on n'a qu'à lire cette lettre qu'il expédie au baron Lombroso, directeur de la Revue Napoléonienne, à Rome:

"... Votre demande de tous mes livres, dont plusieurs sont introuvables et votre envoi de 50 francs pour cet objet m'embarrassent. Je suis un homme très pauvre, presque septuagénaire et incapable de courses multipliées. N'étant ni le possesseur ni le vendeur de mes livres, je me vois ordinairement forcé de renvoyer à mes éditeurs les personnes qui me les demandent. Je confie donc pour vous à la poste ceux qui sont sous ma main, en m'excusant du petit nombre. Huit volumes en tout dont je vous prie de m'accuser réception. Après cela, je suis entièrement dépouillé.

Au Printemps, je pourrai vous envoyer le Désespéré réédité, enfin, après vingt-cinq ans, livre qui m'a fait célèbre et miséreux étant à l'origine de la conspiration du silence dont je meurs depuis un quart de siècle. Vous recevrez aussi une réédition des Histoires désobligeantes et le Pèlerin de l'Absolu, sixième tome de mon Journal. Si vous voulez me bien connaître, il faut lire ces dix volumes et surtout la Femme pauvre, que je ne puis malheureusement vous donner.

Il ne me coûte rien de vous dire que vos 50 francs ont été reçus avec plaisir. Je suis gueux et je mourrai gueux, n'ayant jamais voulu prostituer ma pensée. On accorde que je suis un grand écrivain, quelques-uns même vont jusqu'à me supposer du génie. Mais les journaux ne parlent pas de mes livres parce que cela pourrait les faire vendre et qu'il est nécessaire à l'équilibre des mufles que je périsse de misère.

L'

(27) Quatre ans de Captivité, ..., T. II, p. 186, le 3 novembre 1903.

(28) Au seuil de l'Apocalypse, p. 55, le 3 août 1913.

L'Ame de Napoléon ou le Sang du Pauvre, signés d'un autre nom que le mien, auraient eu vingt éditions. La première n'est pas encore épuisée. Même remarque pour Sueur de Sang paru au moment des provocations de Saverne, livre qui devrait être dans toutes les mains françaises. On me découvre peu à peu, difficilement. Beaucoup de braves gens qui m'aimeraient ne peuvent pas savoir même que j'existe.

Après tant de peines et de travaux, chargé de famille et me sentant vieillir, j'en suis à rêver la rencontre d'un admirateur capable de réparer l'injustice des contemporains en me donnant le moyen d'achever mon oeuvre sans trop souffrir. Mais cela n'existe pas". (29)

Cette lettre un peu longue déroule devant nos yeux, les diverses scènes de la vie douloureuse du mendiant ingrat.

Léon Bloy, très ferme et très énergique dans ses convictions sur la pauvreté, n'endurait pas facilement qu'on le tourne en ridicule à cause de sa pauvreté elle-même. Il répondait à ceux qui osaient le faire. Et l'on sait qu'ordinairement, il n'est pas à court de mots pour s'exprimer. Ainsi il répond à un Suisse allemand qui avait écrit un long article outrageant sur lui, après s'être gavé à sa table, l'hiver précédent: "...Aucune loi n'exigeait de vous l'acceptation d'une amitié compromettante, il est vrai, que je vous donnais de bon coeur. On a toujours le droit d'avoir des sentiments bas et d'exprimer des opinions sans gêne. Mais trahir l'hospitalité la plus ... imprudente au point de mêler, en termes odieux, le nom des miens à la divulgation d'une pauvreté dont j'ai peut-être le droit de m'enorgueillir, l'ayant préférée au putanat fructueux de mes ennemis littéraires, cela, mon très cher monsieur, est simplement une vilénie. J'ignore le suisse; mais, en français, il n'existe pas d'autre mot pour qualifier exactement une cochonnerie de ce tonneau. Il vous manque même, c'est effrayant, cet instinct de justice épicière qui, à défaut de noblesse, vous eût averti du préjudice matériel que ce repor-

(29) Au seuil de l'Apocalypse, p. 104 et 105, le 13 février 1914.

tage indécent pouvait me causer". (30)

D'autres fois, Bloy se contente de le signaler laconiquement dans une page de son journal: "Ces gens là doivent partout! Tel est, sur nous, le chant du scalp des honnêtes gens de ce pays". (31)

On voit que cette préoccupation du mendiant et du pauvre le suivait constamment et conditionnait la plupart de ses jugements. Ainsi, en mai 1895, à la sortie de l'église, un vieillard lui propose de l'affilier à la confrérie du Saint Sacrement, lui disant qu'elle est présidée par un propriétaire. Bloy lui répond simplement de lui en reparler lorsque sa confrérie sera présidée par un mendiant.-

Il s'irrite et devient acerbe lorsque les pauvres sont bafoués même à l'église: "J'essaie de pénétrer dans l'église. Impossible. Barrière de tous les côtés. C'est la solennité, toujours odieuse, à Paris, de la première communion, et les pauvres ne peuvent entrer. Dieu lui-même serait forcé de payer vingt centimes. Le Pauvre est expulsé de sa maison et les femmes des riches y exhibent leurs toilettes. Simonie et prostitution". (32) On le voit, dans ces occasions, il est assez facilement porté à l'exagération, et ce n'est pas la dernière fois que nous pourrions le constater. Il s'emporte une autre fois contre les Religieuses du couvent où Véronique, sa petite fille, étudie, parce qu'elles demandent de l'argent pour une tombola, pour une photographie d'ensemble, etc, etc. "Ces commengantes me saturent de dégoût. Bassement elles ont calculé, sans doute, qu'étant pauvres, nous devions être accablés, et que notre piété connue nous conseillerait la résignation. En quoi elles se trompent". (33)

(30) Le Mendiant ingrat, T.I, p. 95 et 96, le 27 août 1892.

(31) Quatre ans de Captivité... T.II, p. 242, le 20 mars 1904.

(32) Le Mendiant ingrat, T.II, p. 161, le 30 mai 1895.

(33) Quatre ans de Captivité..., T.II, p. 44, le 22 novembre 1902.

Mais par ailleurs, combien Bloy sait reconnaître et remercier ceux qui ont su s'appitoyer sur son sort, ou en qui il reconnaît des sentiments frères des siens. A la date du 22 mars 1900: "Je reçois l'aumône spirituelle d'une pauvre servante polonaise morte à l'hôpital et que le curé a assistée. Cette lamentable créature, qui ne connaissait même pas le danois, semble avoir été un exemplaire du dénuement et de l'abandon parfaits." (34) Il assiste aux funérailles de cette pauvre servante polonaise; et il sent une consolation véritable, douce et profonde, comme si cette misérable d'entre les pauvresses était une âme proche de la sienne et désignée pour le secourir.

Vers 1898, durant la période pénible, M. Paul Souchon écrivait un article très sympathique à Bloy, dans la Presse; entre autres choses, il affirmait ceci: "Qu'on adoucisse les conditions de sa vie, et une oeuvre puissante jaillira, sans doute, du coeur de cet homme né pour la paix méditative et qui n'a connu que la tribulation". (35) Et Bloy ajoute entre parenthèses dans son journal qu'il ne se souvient pas d'avoir jamais remercié cet étranger. Puis notre écrivain impute le pardon de cet homme. Des textes semblables font oublier bien des violences de l'auteur et caractérisent le fond de son âme.

(34) Mon Journal, T. II, p. 169, le 22 mars 1900.

(35) Mon Journal, T. I, p. 174, le 16 juin 1898.

Le manque de nourriture

L'insuffisance et la mauvaise alimentation de Léon Bloy constituent un élément important dans le bilan des souffrances de l'écrivain et justifient le développement présent. Le jeûne prolongé et l'irrégularité des repas peuvent avoir raison de l'organisme le plus robuste. Et l'écrivain qui traîne un corps débile dans des conditions de vie misérables ne réalise certes pas la situation idéale pour favoriser le travail intellectuel. Alors l'œuvre demeure marquée de cette croix. Et celui qui vit dans cet état pendant quelque temps, pendant plusieurs années, pendant sa vie entière, pourra être excusable d'élever la voix devant l'outrage, l'insouciance et l'ingratitude de ceux qui devraient le secourir.

La meilleure façon de nous rendre compte de ce que notre mendiant a enduré par ce genre de souffrance, c'est de feuilleter son journal, en soulignant les pages les plus douloureuses.

Le premier aveu de la bouche même de Bloy, nous le trouvons au début du Mendiant ingrat, dans une lettre à Georges d'Esparbès: "Je reconnais un ami à ce signe qu'il me donne de l'argent. S'il n'en a pas et qu'il me donne son désir crucifié, son désir flagrant, visible, crevant l'oeil du coeur, c'est absolument comme s'il me donnait de l'argent et je le reconnais aussitôt pour un ami véritable. Avez-vous compris?

Peut-être. Alors, voici: On meurt de faim chez moi. On est bien logé, on paraît vautre dans les plus bourgeoises délices, et on meurt de faim. Donc, ô mon ami, de l'argent! Je vous le rendrai quand je pourrai..."(36)

Un mois plus tard, dans la même année, la faim et l'inquiétude pour les siens lui font lancer un autre cri de détresse: "Je crève tellement que le Salut par les Juifs est interrompu depuis dix jours". Et trois jours plus tard; "Sans cesse chercher de l'argent! Chaque matin, reprendre les affaires de la mort! Je pense qu'on est plus heureux au baignoire. Comment achever ma brochure? Je dérive sur la rivière d'ombre". (37)

Une simple note du 26 juillet 1894 nous découvre qu'après deux ans, sa situation ne s'est pas améliorée: "Plus de chemise, plus de souliers, plus de chapeau, plus de vêtement. La détresse augmente chaque jour et nul expédient n'apparaît. Pourquoi Dieu ne montre-t-il pas sa Main à ceux qui l'aiment? Sa Main de bonté, sa Main de gloire?" (38)

Cinq jours plus tard, il trouve encore le courage d'affirmer son idéal, cause de sa misère, à Julien Leclercq, en réponse à un article très amical, dans le Mercure de France: "...Vive Bloy! dites-vous. Soyez tranquille, Bloy vivra, quoi que puissent faire tous les salauds. Il vivra comme il a vécu, POUR ses ennemis et ses amis. On a pu le faire crever de misère, pendant des années, mais quoi? Il a traversé les famines et les deuils, bafoué par les météores, mangé par les plus sales vermineux, sans parvenir une seule fois, à se dessoûler de son Dieu..."(39)

Ces citations parlent éloquemment et les commentaires

(36) Le Mendiant ingrat, T.I, p. 67, le 29 juin 1892.

(37) Le Mendiant ingrat, T.I, p. 86, le 18 et 20 juillet 1892.

(38) Le Mendiant ingrat, T.II, p. 30, le 26 juillet 1894.

(39) Le Mendiant ingrat, T.II, p. 31, le 31 juillet 1894.

risqueraient d'amoindrir leur portée. Parfois une note laconique de son journal nous dévoile toute une atmosphère de misère. Ainsi le 6 janvier 1895 : "Ce matin, fête des Trois Rois, à 11 h. 1/2 ; il reste un sou dans la maison. Froid atroce. Impossibilité de se réchauffer". (40)

Au mois de mai de la même année, son journal relate encore la misère horrible qu'il endure: Hi sunt qui venerunt de tribulatione magna. Bloy nous dit que depuis vingt ans, c'est le même supplice, l'ayant demandé pour que les lâches amis qui devaient l'abandonner devinssent les amis de Dieu. Puis, c'est le jour de la Pentecôte, journée d'abstinence et de jeûne. Véronique a ce qu'il lui faut. Tout est donc très bien. On espère vainement le parrain de cette enfant. Il sait, pourtant, que nous souffrons et il pourrait nous secourir. Deux francs, seulement nous feraient tant de bien! Un tel jour de fête! c'est hideux!... La journée s'achève cependant. La salade aussi. O_n a vécu, toute la journée d'une salade." (41)

Quelques jours plus tard, il remercie le comte Roselly de Lorgues pour l'envoi d'une somme de quarante francs: "Je vous remercie, non pour moi qui n'ai plus besoin de rien étant devenu ou m'efforçant de devenir exclusivement un homme de prière, mais pour ma petite fille, une enfant frêle de quatre ans à peine que cet argent peut empêcher de mourir." (42)

Son volume, le Mendiant ingrat, n'est que le reflet quotidien de la misère affreuse de cet écrivain de la souffrance. Il n'avait qu'à puiser dans sa propre vie pour nous parler de la douleur. Et le livre suivant, Mon Journal, manifeste la continuité de sa misère. Dès les

(40) Le Mendiant ingrat, T.II, p. 116, le 6 janvier 1895.

(41) Le Mendiant ingrat, T.II, p. 163, le 1 et 2 juin 1895.

(42) Le Mendiant ingrat, T.II, p. 164, le 7 juin 1895.

premières pages, voici: "Dimanche de Pâques. Commencement d'un nouveau carême plus rigoureux." Et un mois après: "Je suis forcé, ce matin, de conduire notre petite Véronique chez un ami, pour que cette enfant puisse manger." (43)

En janvier 1897, il note: "Jour triste comme tous les jours de notre vieille misère. On peut vivre à peu près aujourd'hui seulement. Puis, des échéances du démon. Et il faut travailler avec cela!"

(44) Au mois d'août la présence d'Henry de Groux pose d'une façon aiguë le problème de l'alimentation. Et c'est ainsi à longueur de pages. Tellement qu'on est tenté de croire à de la littérature et à une description surfaite. Cependant, les témoignages de ses intimes concordent parfaitement avec les données de son journal.

Au mois de février de l'année 1900, Bloy signale la fin de tout argent et le recommencement d'un froid atroce. Au mois de mai suivant, une note laisse voir son grand esprit surnaturel: "La misère a ceci de bon qu'elle nous fixe, comme des clous dans la Main de Jésus-Christ." (45) Puis, après deux mois de répit, c'est le retour de la misère, alors qu'il commençait à oublier cette "vieille compagne" (46) Le dénuement est complet en janvier 1901. A son foyer, "on souffre du froid et on commence à sentir la famine". (47)

La même situation est décrite dans plusieurs pages subséquentes. Le 22 février 1901, Bloy reçoit cette curieuse dépêche de son ami de Moravie qui ne peut intéresser personne sur le sort de notre mendiant: "Recommandez votre âme à Dieu, et mourez". Et son journal ajoute: "La grande roue du jour nous passe lourdement sur le cœur." Puis, le lende-

(43) Mon Journal, T.I, p.15, le 5 avril et le 20 mai 1896.

(44) Mon Journal, T.I, p.35, le 20 janvier 1897.

(45) Mon Journal, T.II, p.182, le 13 mai 1900.

(46) Quatre ans de Captivité..., T.I, p.16, le 2 juillet 1900.

(47) Quatre ans de Captivité..., T.I, p. 92, 22 janvier 1901.

main: "On croyait en effet, mourir de faim lorsque dix francs arrivent d'un pauvre prêtre à qui je n'ai rien demandé. Quand un ami meurt de faim, m'écrit-il, c'est du pain qu'il faut lui envoyer, non des phrases." (48)

Un simple mot comme celui-ci en dit long. C'est un post-scriptum d'une lettre à des amis qui voulaient un tableau de sa misère: "Cette lettre coûte à nos pauvres petites le repas de ce matin, sur les restes duquel on comptait pour ce soir. Effet d'une préoccupation trop grande. Tout est brûlé et irremplacable." (49) Dans des circonstances semblables, il peut noter sans une ombre d'exagération que sa vie est un monstre de souffrance. (50)

Dans ces tribulations, il s'encourage par des pensées surnaturelles, et demande à Dieu d'avoir pitié de ceux qui mangent et qui se chauffent. La période la plus difficile et la plus dure est certainement celle qu'il décrit dans Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne. C'est le début de l'année 1903. Ne retranchons aucun mot de peur de supprimer de la beauté, Laissons parler Léon Bloy:

"On souffre à table. Question, dès ce quatrième jour du nouvel an: Dieu veut-il nos peaux?... Nos pauvres enfants demandent du pain avant de s'endormir... Epiphanie. A sept heures du soir on agonisait. Jeanne et les enfants souffrant de la FAIM, j'ai couru chez le charcutier qui a consenti à me faire encore crédit de quelques moreaux. Jamais, même en 95, nous n'avons été aussi bas... Le secours arrive. Avant de continuer ce journal terrible et puisqu'il nous est donné de respirer un instant, je veux dire une chose qui me remplit le coeur et qui restera

(48) Quatre ans de Captivité... T.I, p.98, le 22 et 23 février 1901.

(49) Ibid., T.I, p. 201, le 2 juin 1902.

(50) Ibid., T.I, p. 222, le 21 juillet 1902.

ici comme un témoignage pour être lu avec émotion, dans quelque dix ans, par mes petites filles bien-aimées.

Les pauvres enfants ont eu faim, c'est sûr, et leurs plaintes auraient pu être pour nous une occasion de désespoir. Or, les chéries par l'effet d'une intelligence et d'une résignation fort au-dessus de leur âge, n'ont fait entendre aucune plainte, se bornant à demander du pain, le seul aliment qu'il y eût à la maison, le boulanger ne nous ayant pas retiré son crédit.

Que Dieu les bénisse éternellement comme je les bénis! " (51)

Quoi qu'on en dise, des passages de cette élévation ne sont pas rares chez celui qu'on taxe de violence. C'est pourquoi on peut estimer cet écrivain malgré les pages ordurières et excentriques dont la description nous révolte.

On a rencontré, assez souvent, une grande amertume chez Bloy au moment où la Liturgie entonne des chants d'allégresse; Ainsi il traverse une existence atroce, une ~~tristesse~~ épouvantable pour accueillir la Liturgie du Troisième Dimanche de l'Avent: Gaudete; iterum dico: Gaudete. Dans la même circonstance, il se dit obligé de travailler avec un buisson d'épines autour du cœur.

En février 1904, la misère continue et Bloy le note ainsi: "Journée terrible! Le manque de vin et d'une alimentation fortifiante, la menace du manque de charbon, la certitude humaine de ne pouvoir nourrir nos enfants demain, l'impossibilité de fuir, l'abandon apparent de tout le monde et l'évidente hostilité de tant de gens; enfin et surtout, cette attente infiniment douloureuse d'un libérateur qui ne vient jamais; tout cela ensemble nous met à deux pas du désespoir. Pendant que nous roidissons nos volontés, notre maison est secouée par la tempête et le

(51) Quatre ans de Captivité..., T.II, p. 69 à 71, le 1 et 10 janvier 1903.

ciel est triste comme la mort sans Dieu. Pour qui donc souffrons-nous ainsi? Et j'ai pu travailler, faire des livres dans ces tortures! Cela sera dit au Jugement dernier." (52)

Vers la fin du même mois le pain manque encore au foyer et on est réduit au jeûne forcé mais très complet qu'il faut rendre "quadragésimal et méritoire par l'acceptation." (53) Bloy se console à la pensée que les enfants ne souffrent pas encore. Durant les deux années suivantes, cette situation abominable se continue, entrecoupée de légères améliorations. Il est même forcé de se défaire de l'exemplaire unique d'un de ses livres, pour quelques croûtes de pain. Il éprouve une amertume infinie d'être toujours, à soixante ans, incertain du repas le plus prochain.

En 1907, dans l'Invendable, il reprend sa vieille misère et la commente à l'aide de Saint Paul : "Habentes alimenta et quibus tegamur his contenti simus." Dans la suite, son journal décrit peut-être plus rarement sa situation misérable; mais on sent chez lui une tristesse énorme à mesure qu'il vieillit et que ses insuccès littéraires se répètent. Ainsi en 1914, il note simplement: "Journée extrêmement dure. La misère nous étrangle." (54) Et pour lui, "la misère est le manque du nécessaire, et la Pauvreté, le manque du superflu." (55)

Les dernières années de sa vie furent ensoleillées et réchauffées par l'arrivée de plusieurs amis. Il les recevait assez souvent à sa table. Le dernier volume de son journal décrit la scène

(52) Quatre ans de Captivité, ..., T.II, p.230, le 9 février 1904.

(53) Ibid., T.II, p.236, le 26 février 1904.

(54) Au seuil de l'Apocalypse, p.239, le 16 décembre 1914.

(55) L'Invendable, p.157, le 6 janvier 1906.

à diverses reprises: "Ce dîner a eu lieu sous nos maronniers, l'air étant d'une douceur parfaite. On avait mis bout à bout deux tables. Les Baron ayant décidé de rester, nous étions treize convives." (56)

Bloy aurait-il atteint une certaine aisance vers la fin de sa vie? C'est bien possible. Cependant, remarquons que, lorsqu'on venait chez lui, on apportait souvent le principal du repas, comme il est relaté dans La Porte des Humbles. D'ailleurs des extraits de lettres de Pierre Termier confirment cette affirmation.

Ainsi le 11 janvier 1915:

"Par le train de 4 h.40, je cours vers Bourg-la-Reine, ayant acheté, au préalable, chez Pagé, une forte galette d'Epiphanie." Autre note le 18 avril 1916: "A 11 h.40 je suis à la gare de Luxembourg, et je prends le train pour Bourg-la-Reine, avec mon pâté." Et le 5 septembre 1917, Termier écrit qu'il est encore arrivé chez Bloy muni d'un pâté et d'une bouteille de Nuits. (57)

Tout de même, les réceptions fréquentes de Bloy et la variété du menu à table supposent qu'il était sorti de l'atroce misère qu'il a trainée toute sa vie. Il reste qu'on peut affirmer sans crainte d'erreur que, même alors, il vivait des secours plus abondants de ses amis et qu'il demeura, dans ses dernières années, ce qu'il avait été toute sa vie, un mendiant.

(56) La Porte des Humbles, p.89 et 90, le 26 avril 1916.

(57) Léon Bloy, Collection Les cahiers du Rhône, pp. 11 à 22.

Le Mendiant

L'introduction du premier volume de son journal mentionne explicitement ce qu'on pourrait appeler la mystique de la mendicité de Bloy.

Mendicus sum et pauper (Ps XXXIX)
Malheur à celui qui n'a pas mendié!

Il n'y a rien de plus grand que de mendier. Dieu mendie. Les Anges mendient. Les Rois, les Prophètes et les Saints mendient. Les Morts mendient. Tout ce qui est dans la Gloire et dans la Lumière mendie. Pourquoi voudrait-on que je ne m'honorasse pas d'avoir été un mendiant, et surtout, un "mendiant ingrat"?...

La première et la plus terrible partie de ma vie a été racontée dans le Désespéré. Voici les quatre dernières années, qui pourront paraître assez noires. J'ai cru bien faire de publier quelques-unes des réflexions que me suggéra quotidiennement mon supplice.

Au seul point de vue de l'histoire des Lettres françaises, il n'est pas inutile qu'on sache de quelle manière la génération des vaincus de 1870 a pu traiter un Ecrivain fier qui ne voulait pas se prostituer."(58)

Ses adversaires l'avaient surnommé le mendiant ingrat sous le prétexte, parfois fondé, qu'il ne remerciait pas après une somme reçue, ou qu'il répondait par des injures, lorsqu'il évaluait insuffisante la somme envoyée, en raison de la richesse du donateur. Il s'empare de cette injure pour s'en faire un titre de gloire et réaliser la parole de Jules Barbey d'Aurevilly: "Les plus beaux noms portés par les hommes, furent les noms donnés par leurs ennemis."(59)

(58) Le Mendiant ingrat, T.I, p.9 et 10, 1892.

(59) Voici un autre texte du même genre: "On m'a fait la réputation d'un mendiant cynique. Cela est même devenu une légende, propagée surtout et accréditée par des gens pour qui j'ai autrefois donné mon pain et "mis mon corps en péril de mort", comme disait le bon Joinville. C'était si facile, n'est-ce pas? de parler ainsi d'un homme assez redoutable, qu'on croyait tout à fait vaincu, abattu par la misère, pour sa punition de n'avoir pas voulu devenir une putain de lettre." Le Mendiant ingrat, T.I, p. 82, le 13 juillet 1892.

Il signale cette mauvaise réputation, dans le texte suivant: "Me sachant très pauvre, la gent littéraire a décidé que j'étais un mendiant et j'ai fait de cette injure honorable un panache pour le plus fier de mes livres. En réalité, je n'ai jamais su mendier. Ma voix n'est bonne que pour l'imprécation ou l'hosanna. Quand on a lu dix de mes pages, on est fixé." (60)

Il n'avait pas honte d'épouser Dame Pauvreté, il n'aura pas honte de mendier pour sauvegarder sa dignité d'écrivain catholique. Il commence par se convaincre de la dignité de son rôle de mendiant, afin de se donner du courage pour le remplir jusqu'au bout. "Il faut être des mendiants à la porte des cimetières! Des mendiants habillés de feu!" (61) Il se glorifie d'un article du Mercure et il remercie ceux qui ont le courage d'admirer sa mendicité. Son journal cite les expressions les plus saillantes de ce texte:

"Un homme qui a contre lui tous les hommes, surtout ses meilleurs amis, doit être plus près de la vérité que les autres. - L'Absolu partout. - Léon Bloy eut à choisir, dans la vie des lettres, entre la prostitution perpétuelle et l'éternelle indigence: il a mendié.

Il fut jeune, aimé, admiré, craint, etc...devint tout de suite pauvre. Serait-on empereur, on est toujours si pauvre devant son rêve de gloire! Demi-fortune ou demi-misère. Voilà le choix de la terre. Il a préféré le choix du ciel et il a mendié. Deux petits enfants morts d'un peu plus que de misère, c'est-à-dire de médiocrité. Il y a de quoi, vous savez, marteler ses phrases au front des gens quand on a eu la poitrine sur une telle enclume! etc." (62)

On le voit, sa joie est très grande de pouvoir inclure ces passages dans son journal, puisqu'ils expriment parfaitement son idéal. Il se fait une gloire de ce que la Providence ait décrété le fiasco de

(60) Quatre ans de Captivité..., T. II, p. 184, le 25 octobre 1903.

(61) Le Mendiant ingrat, T. II, p. 76, le 27 septembre 1894.

(62) Mon Journal, T. I, p. 110, le 5 juin 1898.

tous les apôtres du silence qui avaient entrepris son extermination par la faim. La légende fameuse du mendiant ingret était devenue une rengaine inféconde, puisqu'il avait trouvé le "secret de subsister sans groin dans une société sans Dieu." (63)

Il lui arrive, de temps à autre, d'exprimer des paroles sévères et violentes pour ceux qui s'éteignent "comme des chandelles qu'on souffle, aussitôt qu'un service d'argent leur est demandé." (64) Il se convainc de plus en plus qu'il a une vocation spéciale de mendiant. L'expérience lui a appris qu'il y a quelque chose de divin dans les courses terribles que raconte le Mendiant ingrat et qu'il subit en égrenant son chapelet dans sa poche, à travers les foules crapuleuses. (65)

Il a connu l'hallucinante misère qui se continue même la nuit où il voit sa maison encombrée de gens venus lui apporter des sommes. D'autres fois, affreusement tourmenté par son indigence, il se cramponne à la liturgie du jour. Ainsi, le 26 novembre 1905, il est rivé "au Texte de la Communion *Quidquid orantes petitis credite quia accipietis, et fiet vobis*", puis il communique en disant à Jésus: "Je me jette sur votre Corps comme un chien, mais, tout de même, donnez-moi ce que je vous demande, puisque je crois que vous me le donnerez." (66)

Le 2 décembre de la même année, misérable et à bout de forces, il se demande s'il sera encore obligé de mendier, s'il doit vivre quatre-vingts ans. Un peu plus tard, il rabroue un millionnaire qui ex-

(63) Le Mendiant ingrat, T.I, p. 56, 4 juin 1892.

(64) L'Invendable, p. 13, le 9 mai 1904.

(65) Ibid., p. 20, le 26 mai 1904.

(66) Ibid., p. 139, le 26 novembre 1905.

prime l'opinion suivante: lorsqu'on aime l'art, on doit se garder de secourir les artistes, lesquels ont besoin de souffrir, comme on crève les yeux aux rossignols pour les faire chanter, dans l'illusion d'une perpétuelle nuit. Et Bloy ajoute le simple commentaire suivant: "Dieu considère cela du fond de son ciel plein de lumière et la Vierge pleure." (67)

En 1912, le Pèlerin de l'Absolu nous avertit que sa vie de mendiant n'a pas changé. "Car tout peut changer, excepté cela, Dieu le voulant ainsi. Autrefois, je cherchais des pièces de cent sous; aujourd'hui, âgé de soixante-cinq ans et père de deux grandes filles, je cherche des sommes beaucoup ^{plus} fortes. C'est toute la différence. Il convient de souffrir et d'être profondément humilié, quand on s'éloigne du monde pour aller au-devant de la Face de Dieu." (68) Il n'a certainement pas honte de son dénuement et il a conscience de se rapprocher ainsi du vrai Pauvre.

Tout de même, le mois suivant le vieil écrivain a un sursaut de violence, à la lecture d'un article de la Belgique, publié dans le Matin d'Anvers, où l'on admire la beauté de son oeuvre, effet de la misère qu'on se garderait bien de vouloir atténuer: "Imagine-t-on un Léon Bloy heureux?... Jamais de la vie. Bénissons donc cette constante misère qui flagelle son talent jusqu'à lui faire pousser tant d'admirables cris. Il y a des génies auxquels il faut le patibulaire..." (69)

Même en 1914, il s'étonne de trouver dans un tiroir un billet de 5 fr., "de quoi vivre un jour". (70) Et jusqu'à la fin, il se glorifie de sa mendicité. Le 6 octobre 1916, il donne à Elisabeth de

(67) L'Invendable, p. 283, le 11 avril 1907.

(68) Le Pèlerin de l'Absolu, p. 270 et 271, le 10 mai 1912.

(69) Ibid., p. 286 et 287, le 21 juin 1912.

(70) Au seuil de l'Apocalypse, p. 249, le 17 décembre 1914.

Groux, le Mendiant ingrat, avec cette dédicace: "Ma chère Elisabeth, la mendicité est un art et l'ingratitude est une science. Ton parrain est donc un artiste et un savant. Il pourra t'instruire." (71) Au mois de - février de l'année suivante, il est tout rayonnant à cause d'une délicieuse petite lettre d'André Baron qui l'appelle "le Mendiant de la Souffrance". (72) C'est l'inspiration de notre titre.

Enfin le 6 mars 1917, à peine quelques mois avant sa mort, il signale ce qui suit à propos d'une lettre d'un inconnu (Alfred Loeuwer) qui lui avait envoyé 50 francs en un billet suisse. "Réponse à mon inconnu. Je lui dis que je ne suis pas précisément l'ami des pauvres, mais ainsi qu'il me nomme, mais l'ami du Pauvre qui est N.S. Jésus-Christ. Je n'ai pas subi la misère, je l'ai épousée par amour, ayant pu choisir une autre compagne. Aujourd'hui, vieux et usé, je me prépare à la mort." (73)

Par où l'on voit que du commencement à la fin de sa vie, ~~Bloy~~ a toujours nourri cet amour de la pauvreté et même de la mendicité pour s'éviter de déshonorer sa plume et aussi pour mieux imiter le véritable Pauvre dont il vient de parler, Celui qui avait choisi l'étable de Bethléem pour lieu de naissance, l'humble foyer de Nazareth pour ses années d'enfance et de jeune homme, enfin qui, dans plusieurs circonstances de sa vie publique, n'avait pas même une pierre pour reposer sa tête.

(71) La Porte des Humbles, p. 163, le 5 octobre 1916.

(72) Ibid., p. 229, le 21 février 1917.

(73) Ibid., p. 236, le 6 mars 1917.

L'Habitation

Léon Bloy a voulu suivre l'exemple de son divin Maître jusque dans la pauvreté des logis qui abritèrent sa misérable existence. Et si nous voulons nous faire une idée assez complète des souffrances corporelles endurées par notre mendiant, nous ne pouvons passer sous silence le ~~mal~~ ^{inconfort} occasionné par ses diverses habitations, où il se prépara dans la prière et la méditation de l'Absolu, à franchir le seuil de la Maison du Père.

Nous visiterons d'abord le logis qu'il habitait dans les débuts de sa vie hors du foyer paternel, alors qu'il fréquentait assidument Barbey d'Aurevilly. Il demeurait dans une sorte de sous-sol qui l'abrita vraisemblablement jusqu'à la guerre franco-allemande, en 1870. Lui-même en laissa une description typique, dans son journal. C'est un fragment de lettre à Johannes Joergensen, l'excellent poète catholique. Il lui parle de la soeur Anne-Catherine Emmerich, la Voyante stigmatisée de Dulmen; il lui raconte en quelle situation il se trouvait lors de la première lecture de ce livre:

"Quel souvenir que celui de ma première lecture de sa Douloureuse Passion! C'était un ou deux ans avant l'atroce guerre franco-allemande. J'étais très jeune et déjà si pauvre que même les murailles du sous-sol fétide que j'habitais avaient l'air de se reculer de moi! Le précédent locataire avait pris la fuite, vaincu par les araignées, les scolopendres et la vermine. L'humidité était telle que des champignons, malheureusement inestimentables, poussaient sur mes dictionnaires.

Meublé d'un lit de fer qui eût épouvané un vagabond, d'une table de cuisine qui pouvait avoir eu quelque équilibre sous la Terreur et d'un vieux pupitre privé de pieds que je conserve pieusement encore, mon gîte paraissait immense tant il y avait de coins hostiles où ne pénétrait jamais la lumière.

Ce fut là qu'étant malade, un jour de carême, je lus, pour la première fois, ce livre extraordinaire. Je n'avais pas beaucoup plus de vingt ans et je me rappelle plus rien, sinon qu'il y eut un torrent de délices, une pluie de larmes. Je me vis extrêmement à ma place dans la poussière et dans l'ordure, et je sentis passer sur moi la Beauté divine!...." (74)

Après la guerre, Bloy fait un séjour assez prolongé au foyer familial, où il était nécessaire à ses parents; mais en 1873, ses bonnes dispositions ont changé, il a la nostalgie de Paris, et revient près de Barbey d'Aurevilly. Alors, d'après les souvenirs de M. René Martineau, il habite "une chambre carrelée, tout à fait dénuée, où il n'y avait même pas de lit. (Il) étendait sur les briques une vieille courte-pointe mangée de vers et d'une minceur inouïe." (75) Il était obligé d'avertir le visiteur qui voulait se dégoûter les jambes dans son repaire de ne pas marcher sur son lit.

Les logis de Léon Bloy durant les années suivantes sont décrites douloureusement dans son roman autobiographique, le Désespéré; nous n'y reviendrons pas.

Il habite, en 1882, une chambre épouvantable qui, dans sa féroce nudité, évoque moins la cellule du moine que celle du prisonnier. En 1884, une lettre de lui-même, publiée dans le Mercure de France, au sujet du Révéléur du Globe qui vient de paraître, signale ceci: "Les chrétiens riches qui admirent mon Révélateur, ne se doutent pas que ce livre fut écrit au chevet d'une mourante, (la Véronique du roman) dans une chambre sans feu, par un mendiant famélique et désolé qui n'a pas touché un sou de droits d'auteur." (76)

(74) Mon Journal, T. II, p. 167, le 15 mars 1900.

(75) René Martineau, Léon Bloy, souvenir d'un ami, p. 3.

(76) Mercure de France, 15 mai 1925.

De l'année 1885 à l'année 1890, Bloy change quelquefois de logis, mais éa peu près toujours dans les mêmes conditions, jusqu'en 1889, lors de la rencontre de celle qui devait devenir sa femme et le sauver, Mlle Johanna Molbech. Après son mariage, il s'installe au no 54 de la rue Dombasle, qu'il délaisse pour le no 155 de la rue Blomet, après son retour du Danemark où était née sa fille aînée, Véronique. Dans cet endroit il avait l'intention de fonder une pension de famille pour étudiantes étrangères, en mettant à profit l'instruction très étendue de Mme Léon Bloy (elle connaissait trois ou quatre langues), ainsi que les services de deux jeunes bonnes, amenées du Danemark. L'affaire n'a pas marché et l'on voit Bloy obligé de se démener pour trouver l'argent nécessaire au loyer. Le Mendiant ingrat raconte dans le détail ces difficultés. Et pourtant au milieu de ces angoisses quotidiennes, Bloy commence le Salut par les Juifs, par où l'on peut admirer son énergie. Enfin il arrive à réunir la somme nécessaire. On paie et on quitte cette habitation dont le loyer est trop onéreux après l'échec avec les jeunes étudiantes.

Le 12 février 1894, naissait le petit André. Puis c'est une période un peu plus calme. Mais en avril, les tribulations recommencent. C'est l'affaire Laurent Tailhade. Bloy prend la défense de ce dernier blessé par une bombe anarchiste et vilipendé par toute la Presse. Et comme il refuse de se battre en duel avec Edmond Lepelletier, il est renvoyé du Gil Blas. C'est alors que Bloy met dans sa maison la table du joyeux festin de la Misère. L'année 1895 est une année terrible, une année noire pour cette famille. Le loyer devient trop lourd; le déménagement s'impose dans une porte de taudis humide, sombre, exhalant une

puanteur de charogne, qui leur fait horreur. C'est dans cette maison que, le 26 janvier, le petit André, âgé de onze mois, mourait sinistrement durant la nuit, dans les bras de sa mère au désespoir. Il fut enterré au cimetière de Bagneux. Et Bloy choisit un logis qui leur permit de se rendre souvent réciter le Magnificat, sur la tombe de leur fils. C'est cette sinistre maison et celle du mémorable ménage Poulot qui est décrite dans la Femme pauvre.

Le 13 juillet 1895, Bloy s'installe dans un très humble pavillon de Montrouge et y respire quelques jours de paix. Le 24 septembre, naissait l'enfant qu'on baptisa le lendemain Pierre-Angé-Lazare-Eugène-Marie-Joseph Bloy. Le 9 novembre les souffrances renaissent; Mme Bloy tombe malade gravement; et lui doit voir à la soigner, à s'occuper des enfants et en même temps à trouver de l'argent pour vivre. En décembre, Mme Bloy est à l'hôpital et le petit Pierre qui avait été expédié par l'Assistance Publique chez une nourrice, à la campagne, y meurt, exactement treize mois après son frère André. Véronique reste seule dans le pavillon de Montrouge avec son père ivre-mort de chagrin, de lassitude et d'épouvante.

Ce fut réellement l'année terrible dont parlera Bloy dans son journal. La fin de cette année ramène Mme Bloy au logis, guérie physiquement, mais le cœur meurtri par toutes ces épreuves. On continue d'habiter cette maison pendant près de trois ans encore. Durant toute l'année 1896, Bloy travaille à la Femme pauvre et au Mendiant ingrat, volumes qui paraîtront en 1897 et 1898. Le 9 mars 1897, c'est la naissance de Madeleine, seconde fille de l'écrivain.

Désormais la vie est supportable dans cette maison, au point que Bloy peut écrire ces lignes au poète Gabriel Randon (Jehan Rictus), en l'invitant à déjeuner: "...Si vous venez, il faudra nous excuser, ma femme et moi, de ne pouvoir vous offrir le décor d'une vermineuse indigence. Notre demeure n'est plus cet antre fétide où les braves coeurs aimeraient à nous voir croupir et que j'ai dépeint dans la Femme pauvre. Tout cela est fini. J'ajoute que nous ne sommes pas exactement vêtus de haillons fangeux et qu'à l'heure des repas nous avons quelquefois de quoi manger. Je vous dis cela pour vous épargner le saisissement de trouver une sorte d'installation bourgeoise au lieu de la caverne dangereuse et nauséabonde que vous auriez pu rêver." (77)

On finit par se lasser de Montrouge. Bloy se laisse gagner par sa belle-mère qui veut l'amener vivre au Danemark où il pourra donner des leçons. L'affaire est donc décidée, et dans son journal du 24 septembre 1898, Bloy nous raconte les tribulations occasionnées par cette décision: "La fuite au Danemark décidée et nos meubles emballés et expédiés, il nous fallut vivre plus de deux mois, misérables et suant d'angoisse dans une chambre d'hôtel, par la volonté d'un escroc qui me dépouilla du précieux argent recueilli pour ce voyage." (78)

On peut se procurer une autre somme suffisante et on se rend au Danemark où on loue un petit appartement au dessous d'un commerçant; mais le plafond perméable laisse filtrer l'eau à l'étage inférieur qui est celui de l'écrivain: "L'idée de ces bains, de cette nudité

(77) Mon Journal, T.I, p. 107, 21 mai 1898.

(78) Ibid., T.I, p. 132, le 24 septembre 1898.

qui trempe au-dessus de nos têtes, et de ces gouttes qui tombent, tout cela me casse, me détruit..." (79)

Et là les tribulations recommencent: il lui manque 600 francs pour dégager ses meubles, il subit une attaque de paralysie, il a une angine et un mauvais rhume, sa fille Madeleine a la rougeole. Désormais il cherche le moyen de fuir ce pays ingrat. Entre temps, il change encore de domicile. Il note en avril 1900 que, depuis son mariage, c'est le neuvième déménagement. Enfin il reçoit assez d'argent le 11 juin 1900 pour revenir en France, où il est reçu chez de Groux qui, après quatre jours d'hospitalité, le jette à la porte, lui, sa femme et ses petits enfants, en pleine nuit, sans savoir s'ils pourraient payer l'hôtel, sans motif connu, sans explication d'aucune sorte au risque de faire mourir d'effroi les pauvres fillettes endormies.

On a essayé d'expliquer de diverses manières cette action. Bloy le signale dans son journal: "J'ai pensé d'abord qu'il était devenu fou, et je ne suis pas éloigné de le croire encore. (Mme Bloy donnait des remèdes aux enfants de Pétré qui s'imagina qu'elle voulait les empoisonner.) Songez que trois ou quatre heures auparavant, il m'avait parlé avec la plus tendre affection et la plus entière confiance... Mystérieusement, ce malheureux est devenu mon ennemi instantanément et mon ennemi enragé, au point de me menacer d'assassinat par lettre autographe. Sa rage, toutefois, n'est pas exempte de vilénie, puisque... il refuse toute explication, insinuant ainsi tout ce qu'on voudra.

(79) Mon Journal, T.I., p. 132, 24 septembre 1898.

Avec la réputation atroce dont je suis avantagé, vous voyez où cela porte. Si donc il y a de la folie dans son cas, ce n'est certainement pas une folie très innocente ni très sympathique... Il y a en outre, là dedans, beaucoup de Dreyfus, beaucoup de Zola... Il en était venu à soupçonner que je me livrais à des pratiques religieuses pour que Dreyfus fût maintenu à l'île du Diable!" (80)

Cette action s'explique probablement par le détraquement rapide et lamentable déterminé chez de Groux par l'affaire de la condamnation du juif Dreyfus, capitaine de l'armée, dont le procès et la condamnation polarisèrent toutes les activités françaises de l'époque, et qui réveilla toutes les anciennes antipathies ou rivalités, patriotiques, nationales, militaires et religieuses.

Enfin Bloy trouve à louer, près de Lagny-sur-Marne, une petite villa. Il change d'appartement assez souvent. Le 8 septembre 1903, son journal, Quatre ans de Captivité à Cochons (Lagny)- sur-Marne signale qu'une équipe d'ouvriers travaille, depuis trois jours, à la désinfection des murs et des parquets d'un appartement, pour lui préparer un nouveau gîte. Et il ajoute: "C'est vrai qu'on lave, qu'on dégrasse, qu'on décrotte, qu'on écume, qu'on boucane l'habitation; tout de même je deviens grave en songeant qu'elle va devenir la nôtre." (81)

Après quatre ans, le 12 février 1904, Bloy quitte Lagny (Cochons-sur-Marne), où il a passé quatre ans de captivité surtout par ses démêlés avec les habitants de Lagny (propriétaires, commerçants, soeurs, curés) et vient se loger à Paris, à Montmartre près du Sacré-Coeur.

(80) Quatre ans de Captivité..., T.I, p. 157, le 10 décembre 1901.

(81) Ibid., T.II, p. 167, le 8 septembre 1903.

Il demeure à Montmartre d'avril 1904 à mai 1911, et il change quatre fois de domicile. Divers incidents assez cocasses avec les propriétaires augmentent les souffrances de cette famille misérable.

En 1904, le journal de Bloy mentionne: "Talonné par la vermine que le remouveau fait éclore en cette maison, je paie ce que je ne dois pas, pour fuir plus vite, mais je tiens à conserver cette note, (32 fr.20 pour réparations à ses propres frais), monument d'ignominie et d'iniquité bourgeoises. La misérable, dont la mort est vraisemblablement peu éloignée, s'en ira ainsi vers Dieu, le pain de mes pauvres enfants dans sa vieille gueule! "(82) On peut prévoir dès maintenant son aversion instinctive pour les propriétaires.

Au mois de novembre, le froid l'oblige à brûler son mobilier. Au mois de décembre, la petite Madeleine n'a plus de lit et couche par terre; Bloy nous dit qu'il n'a plus ni linge ni vêtements: "L'un de mes deux ou trois meilleurs livres, Quatre ans de Captivité, a été écrit, je crois, sans chaussettes ni pantalon." (83)

Le 25 janvier 1905, il s'éloigne de la rue Girardon qu'il avait occupée d'abord à Montmartre: "Forcés de fuir la rue Girardon où les puanteurs combinées du propriétaire et de la concierge faisaient inhabitable notre demeure, nous trouvons au sommet de la Butte, parmi les vieux arbres, un pavillon aimable qui nous semble donné de Dieu,

(82) Quatre ans de Captivité..., T.II, p. 247, 12 avril 1904.

(83) L'Invendable, p. 49, le 13 décembre 1904.

rue de LaBarre, dans l'ombre du Sacré-Coeur... Haurietis aquas de fontibus Salvatoris." (84) C'est le quinzième déménagement depuis son mariage, note-t-il dans L'Invendable le 23 février 1905.

Le 16 janvier, il reçoit son congé de la part de la propriétaire, et retourne à Bourg-la-Reine, où il s'installe d'abord place Condorcet, puis en janvier 1916, la maison qu'habitait Charles Péguy avant la guerre. C'est là qu'il mourut, le 3 novembre 1917. Alors seulement il cessa de déménager, car il était devenu propriétaire: Et dissoluta terrestres hujus incolatus domo, aeterna in coelis habitatio comparatur.

Les divers déménagements de Léon Bloy, les tribulations, les démêlés, les injures de la part des propriétaires, les deuils, les souffrances, les maladies occasionnées par les logements insalubres et parfois totalement antihygiéniques, attestent une autre sorte de souffrances corporelles endurées par le Vieux de la Montagne. Et l'exposé de la vie douloureuse de Bloy d'après son journal eût été incomplet sans la description de ces sortes de tribulations.

La Maladie

La pauvreté, le manque de nourriture, la mendicité et l'habitation insalubre forment une gerbe de misères et de souffrances continues dans la vie de Léon Bloy. Tout cela était amplement suffisant

(84) L'Invendable, p. 58, le 25 janvier 1905.

pour faire de cet homme robuste, un maladif soumis aux réactions causées par les brusques changements de température et de climat.

En rassemblant les descriptions faites par lui-même dans son journal ou par ses amis, on peut reconstituer l'aspect physique de Léon Bloy, son degré de résistance et ses habitudes de vie.

Homme d'une stature forte, massive et redoutable, vers l'âge de vingt ans, il était certainement robuste. Dans le Désespéré, il s'est décrit comme un homme très vigoureux, alors que, dans l'effroyable sauve-qui-peut de la retraite du Mans, il porta "dans ses bras pendant plus de deux lieues" un compagnon "épuisé de fatigue et tordu par le froid." (85)

Dans un livre de son journal, l'Invendable, en 1906, il détermine un premier rendez-vous à Pierre Termier, à Paris, et se décrit ainsi: "On me reconnaît à ceci que je suis vêtu de velours comme un charpentier et que j'ai l'air d'une brute." (86) Il avait de gros yeux dilatés à fleur de tête. Son regard était doux, mais avec des éclats de dureté et de passion. C'était l'oeil immobile de l'aigle. De forts plis verticaux entre les sourcils presque barrés, entraient l'un dans l'autre à la plus légère commotion. Son nez était peu volumineux, sa mâchoire massive, une moustache de grognard retour de Russie. René Martineau nous le présente ainsi à l'âge de 55 ans: "Il était vêtu de gris, coiffé d'un feutre marron très dur qu'il avait beaucoup de mal à maintenir sur sa tête si absolument ronde qu'elle faisait inutile l'expérience du conformateur... Ses cheveux étaient blancs, mais son allure n'était pas celle

(85) Le Désespéré. p. 59.

(86) L'Invendable, p. 158, 14 janvier 1906.

d'un vieillard. I, avait l'air solide et pas commode." (87) Enfin en 1914, Léopold Levaux rencontra Léon Bloy alors âgé de 68 ans: "Une main poussa la porte et un vieil homme robuste et légèrement voûté entra. Il était vêtu d'un complet en toile jaune, sur un gilet de fantaisie de piqué modique; au cou, dans le col de la chemise molle, flottait une lavallière bleue. Bloy! C'était Léon Bloy, avec une figure colorée et fortement modelée sous des cheveux blancs; il fixait sur nous des yeux extraordinairement convexes, comme si le regard en coup de feu avait projeté la cornée vers le dehors, à force d'être dardé; Léon Bloy, avec une tête ferme comme un bastion et un corps comparable à une vieille forteresse fatiguée." (88)

Ces divers portraits manifestent une santé robuste chez un homme qui paraît solide et ferme dans la vieillesse, après avoir affronté et subi tant de souffrances et de misères. Pourtant, dans sa vie, entraient une part très minime d'exercice physique qui aurait pu le tenir en bonne santé. I, marchait peu, travaillait peu manuellement, et avait le sport en horreur: "Je crois fermement que le Sport est le moyen le plus sûr de produire une génération d'infirmités et de crétins malfaisants." A ce sujet il fait une malice qui le dépeint assez exactement: "Ceux qui m'ont lu savent que l'unique sport qui m'a particulièrement séduit depuis mon adolescence est la trique sur le dos de mes contemporains et le coup de pied dans leur derrière." (89)

Il ne remue pas beaucoup et s'intoxique régulièrement par toutes sortes d'apéritifs, ail, café et vin dont la privation lui est très pénible. Ajoutons à cela la sous-alimentation et le manque de variété de sa nourriture et nous aurons repassé les principales causes de ses maladies, surtout de certaines surexcitations suivies d'abattements du sys-

(87) René Martineau, Léon Bloy, p. 65, 66.

(88) Léopold Levaux, Quand Dieu parle, p. 155.

(89) L'Invendable, p. 312, le 9 août 1907.

tème nerveux. C'est l'explication de notes comme celle-ci, dans le Mendiant ingrat: "Journée noire. Je n'ai plus de force. Je croule, physiquement et intellectuellement. S'il faut continuer cette existence de damné, je meurs." (90)

Cette irritabilité des nerfs devait certainement paraître dans la conduite de son caractère, dans ses écrits et même dans les annotations de son journal quotidien.

En juillet 1882, Bloy fait une crise d'épuisement nerveux à la suite des fatigues physiques et du choc moral ressenti lors de la folie de la malheureuse Anne-Marie devenue furieuse. Et à partir de ce moment, il est souvent sujet aux accès de fièvre et à des crises d'angine. Le 11 décembre 1889, il écrit à sa fiancée: "Je me suis senti tout à coup très malade et consumé de fièvre...je bois du lait chaud et des grogs brûlants...j'éternue et je me mouche trois fois par minute." (91) Et le 20 du même mois il écrit encore: "J'ai passé une nuit horrible et l'abomination des vomissements est à recommencer...Ce qui m'est dur c'est la soif continuelle que je ne puis satisfaire qu'à demi et avec de grandes difficultés. À chaque goutte de liquide, j'ai la sensation d'un coup de couteau dans la gorge." (92) En mars 1890, les Lettres à sa fiancée nous indiquent que Bloy est encore repris d'une crise d'angine violente.

(90) Le Mendiant ingrat, T.I, p. 64, le 25 juin 1892.

(91) Lettres à sa fiancée, p. 90.

(92) Ibid., p. 95 et 96.

Plus tard, de nombreuses circonstances et de façon assez continuelle lui font enregistrer dans son journal des faiblesses, des rhumes, des crises d'angine et autres troubles divers. Parfois au moment de partir pour l'église, le matin, il est frappé de paralysie. (93)

Vers l'année 1902, il se sent faiblir et se dit plus vieux; il est mécontent de lui-même: "La sainteté est à une distance infinie et semble reculer toujours. Puis la misère du corps, de ce corps, compagnon jusqu'ici robuste et jeune, d'une âme consumée et douloureuse... Je deviens tout à coup très vieux." (94)

En avril 1909, le vieux de la montagne signale sa grande faiblesse après un effort soutenu: "Le Mendiant ingrat n'a pas grand chose à vous offrir aujourd'hui. L'effort extraordinaire du Sang du Pauvre m'a surmené. Depuis quelques jours, je m'interdis tout travail. Je mange et je lis. Je suis comme un champignon sur un vieux livre." (95)

En 1913, à l'âge de 67 ans, dans son journal, il parle de sa tâche et de ses forces physiques presque détruites par plus de trente ans de misère et de chagrin. (96) Dès lors, la mort devient le sujet constant des pensées de Boy, et la souffrance, le thème le plus fréquent de son journal. Le 11 juin 1915, il est attendu chez ses filleuls de Versailles, les Maritain. C'est une grande fête pour tous. Il y arrive pour accepter aussitôt un lit jusqu'au moment du départ. Le retour est à peu près celui d'un agonisant. (97)

Le 17 février 1916, il ne peut même plus répondre à son ami A. de la Laurencie; c'est sa femme qui le voyant faible et tout

(93) Mon Journal, T.II, p. 112, le 6 novembre 1899.

(94) Quatre ans de Captivité., T.II, p. 13, le 22 septembre 1902.

(95) Le Vieux de la Montagne, p. 213, le 11 avril 1909.

(96) Au seuil de l'Apocalypse, p. 24 et 25, le 12 mars 1913.

(97) Ibid., p. 311 et 312, le 11 juin 1915.

à fait impuissant, écrit à sa place. Lorsqu'il achève son livre, les Méditations d'un solitaire, il annonce que ce ~~volume~~, comme tous les autres d'ailleurs a été enfanté dans la souffrance, "mais cette fois, avec l'aggravation d'une santé mauvaise." (98)

Il a dû renoncer à écrire de longues lettres en raison de son extrême faiblesse. Ses amis intimes s'ingénient à lui rendre la vie agréable et à lui faire oublier ses souffrances physiques. Ses forces déclinent et il s'en rend compte.

Ses derniers jours sont racontés dans La Porte des Humbles. Il ne se plaignait pas au milieu de ses grandes et douloureuses crises. Il prononça simplement ces mots, à la fin d'une nuit douloureuse, quelques jours avant sa mort: "Je suis seul à savoir la force que Dieu a mise en moi pour le combat." A la fin, la faiblesse eut raison de cette robuste constitution.

—

(98) La Porte des Humbles, p. 170, le 27 octobre 1916.

CHAPITRE II - Les souffrances morales

Les souffrances physiques de Léon Bloy ne représentent qu'une partie de sa vie douloureuse; sa physionomie morale est enrichie de façon extraordinaire si l'on met en regard de ses douleurs corporelles celles dont son âme fut abreuvée durant sa vie entière.

Doté d'un caractère autoritaire et d'un tempérament sensible, les oppositions et les contrariétés lui rendirent la vie très pénible; et ces épreuves morales ne lui furent pas ménagées: insuccès littéraires sans précédent dans l'histoire des lettres françaises, affreuse conspiration du silence à subir pour n'avoir pas voulu prostituer sa plume, contrariétés et heurts ressentis par ce héraut de Dieu, au spectacle des vices de la société au milieu de laquelle il devait ^{crier} le témoignage de la vérité, scandale et opposition de cet homme d'Absolu en face de la médiocrité des catholiques et du clergé dont l'insouciance, les compromissions et l'amour des richesses révoltaient le pauvre qui vit dans la misère quotidiennement.

Evidemment le partage des responsabilités reste à faire. Les torts peuvent être de part et d'autre. Il demeure incontestable qu⁷, en raison de son caractère et de ses convictions religieuses, le contact de ce siècle rationaliste, sensuel et attaché à l'argent devait lui être très pénible et extrêmement douloureux.

Les insuccès littéraires

Léon Bloy a souvent signalé la grandeur de sa misère matérielle, mais aussi "cette agonie de l'âme qui est la misère des misères et le plus parfait de tous les tourments." (99) Mais alors aussi il notait que son âme devenait plus forte pour les supporter; et s'estimait traité avec une rigueur adorable. Pour lui, "ce devait être une pitié pour Dieu et ses saints de voir tant souffrir une âme dès la première heure du jour." (100)

La grande épreuve morale de sa vie, ce fut sans conteste son formidable et légendaire insuccès littéraire, lié d'ailleurs à la perte de ses amis et à la fameuse conspiration du silence dont il sera fait mention plus loin.

Insuccès littéraire d'autant plus douloureux que Bloy avait pleinement conscience de son talent d'écrivain. Cette lettre à Paul Adam l'indique clairement: "...Vous savez que peu d'écrivains furent, autant que moi, privés de caresses. On a même tout fait pour me tuer. Cependant, on m'accorde généralement des dons supérieurs. On a cette bonté. Quelques-uns même vont jusqu'à me donner du génie. Mais tous se feraient arracher la peau du derrière avant d'en informer un public quelconque." (101)

Le Vieux de la Montagne du 21 octobre mentionne ceci:

"Depuis bientôt trente ans que je m'efforce de vivre de ma plume,

(99) Le Mendiant ingrat, T.I., p. 63, 15 juin 1892.

(100) Quatre ans de Captivité..., T.I, p. 213, 4 juillet 1902.

(102) Le Mendiant ingrat, T.I, p. 171, le 3 septembre 1893.

p. 82, 13 juillet 1892

jamais cela ne m'était arrivé."(102) Et au même endroit, il évoque ses difficultés avec les éditeurs. Il peut mourir de faim et de froid avec les siens avant l'époque d'une rémunération quelconque, même dans le cas d'un succès étourdissant ou tout au moins d'un succès ordinaire. Tout le monde gagnera de l'argent avant lui et plus que lui, imprimeur, marchand de papier, brocheur, vendeurs, etc... seront réglés avant que l'auteur ait vu la couleur d'un centime.

Depuis la fameuse affaire du Gil Blas où il perdit l'unique ressource de son pain quotidien, il avait compris qu'il ne devait pas espérer gagner sa vie par sa plume. On distingue la même note lugubre lors de l'impression et de la vente de chaque nouveau volume. Ainsi en 1902: "L'Exégèse des Lieux Communs est en vente depuis trois jours, et, déjà, j'ai perdu tout espoir de son succès. Plus que jamais, je pense que Dieu ne veut pas que je gagne ma vie par ma plume, que je reçoive ainsi ma récompense. Il veut agir seul et ne rien laisser à faire aux hommes."(103)

Un jour, il reçoit une carte de son médecin le remerciant pour l'Exégèse. Il écrit son nom Bloix. La réaction ne se fait pas attendre. I₁ est indigné d'apprendre qu'après vingt-cinq ans de sa vie d'écrivain, parce qu'il a préféré l'indigence aux vacheries littéraires, après un quart de siècle de souffrances souvent terribles, il n'ait pas même obtenu "qu'à 40 kilomètres de Paris, un homme instruit connût les quatre lettres de son nom!"(104)

(102) Le Vieux de la Montagne, p. 272, 21 octobre 1909.

(103) Quatre ans de Captivité, T.I, p.206, 15 juin 1902.

(104) Ibid., T.II, p. 247, le 8 avril 1904.

T. I, p. 209, 210, le 23 juin 1902

Le fait de son insuccès littéraire est certain et mentionné tout au long de son journal. En 1913, c'est encore la même rengaine et l'expérience de son dernier livre, l'Ame de Napoléon, est concluante: "Dieu ne veut pas, cela paraît clair. On ne me conçoit pas ayant du succès, comme Barrès, par exemple, ou M. Bottom. Mes amis, ne me voyant plus souffrir, ne me reconnaîtraient plus et se dégoûteraient de moi. Quelque chose dans le plan divin serait détraqué." (105) Et deux ans plus tard, devant le même insuccès, une tristesse horrible l'accable. On lui accorde volontiers qu'il soit un écrivain étonnant, mais cela, on ne l'écrit jamais. (106)

Convaincu de l'insuccès de ses oeuvres, ce proscrit des lettres se sent fier des inimitiés de plume que son agressive indépendance lui suscite: "L'horreur des canailles pour mes écrits et pour ma personne est le bijou vraiment princier et le talisman très précieux que je porte à mon petit doigt." (107)

Tout de même, on voit qu'il tient énormément à ce succès; on le surprend ici à calculer le nombre approximatif de ses lecteurs. Franchement il évoque la silhouette de l'avare comptant son or: "On m'assure que je peux compter sur mille acheteurs pour chacun de mes livres, ce qui permet de les éditer, sans autre gain, il est vrai, que le vague honneur de publier des ouvrages d'où la fange ne ruisselle pas. Or on peut calculer humblement que tout exemplaire acheté est lu, en moyenne, par trois

(105) ~~Quatre ans de Captivité...~~, T.I, p. 209, 210, le 23 juin 1902.

(106) Au seuil de l'Apocalypse, p. 13, le 14 janvier 1913.

(107) Ibid., p. 304, le 8 mai 1915.

(107) Le Mendiant ingrat T.I, p. 69, le 9 juillet 1892

personnes. Me voilà donc, malgré l'insuccès, brillant et inamovible procuré par l'hostilité silencieuse du journalisme, escorté de trois mille lecteurs qui ne peuvent être ni des illettrés ni des concierges, car je vise rarement au-dessous de la tête et jamais au-dessous du coeur." (108)

Une pensée inscrite dans le Mendiant ingrat, au sujet des persécutions dont il avait été l'objet, nous prouve qu'il était prêt à accepter toutes les accusations possibles-et il s'en moquait-pourvu qu'on laisse intacte sa réputation d'écrivain. Nul de ses justiciers austères ne voulut ou n'osa prétendre que l'art d'écrire lui était refusé. (109)

Notre persécuté n'aimait donc pas qu'on lui signale son insuccès littéraire. C'était tourner le fer dans la plaie; la réaction ne se faisait pas attendre: "Ce matin, ayant fait à mon curé la demande vraiment naïve de ses prières, cet homme a pitié cédé à une impulsion intérieure et m'a déclaré soudain que je ne gagnerais jamais ma vie avec ma plume. C'est ainsi que le fil à couper le beurre dut être inventé." (110)

Parfois, dans un moment de découragement ou encore de ferveur intense, il manifeste un grand détachement de la littérature: "Ah! s'il [Dieu] voulait me traiter avec une grande miséricorde, me donner la paix, la sécurité, enfin! certes je travaillerais à devenir un saint et à sanctifier les miens. La littérature, alors, tiendrait peu de place!" (111)

(108) Le Mendiant ingrat, T.I, p. 69, le 9 juillet 1892.

(109) Mon Journal, T.I, p. VII et VIII, le 28 août 1903.

(109) Le Mendiant ingrat, T.I, p. 193, le 18 décembre 1893.

(110) Mon Journal, T.II, p. 106, le 24 octobre 1899.

(111) Quatre ans de Captivité T.I, p. 109, le 16 février 1901.

Mais devant de tels sentiments on se défend mal d'un soupçon d'orgueilleux dépit.

Enfin vers la fin de sa vie, le Vieux de la montagne fait une constatation douloureuse: Le Sang du Pauvre lui rapporte quatre-vingt-onze francs. "Quatre-vingt-onze francs! Tel est le salaire, à soixante-trois ans, d'un auteur célèbre dont les ouvrages épuisés se vendent fort cher et pour un livre qui est, peut-être, ce qu'il a écrit de plus important!..."(112)

Et dans le dernier volume de son journal, La Porte des Humbles, nous relevons, à deux endroits, des notes manifestatives de son entière soumission et de son opinion sur le succès. Est-ce le fruit de ses méditations ou la conséquence d'un orgueil déçu par sa propre réprobation? Jugez-en vous-même. Le 20 décembre 1916, il écrit à Georges Joubert: "Vous êtes loin de me rendre justice quand vous supposez que j'ai pu désirer la gloire et la multitude de lecteurs. J'ai toujours pensé au contraire que ce qu'on nomme le succès est un diplôme de médiocrité ou un certificat d'ignominie et j'ai écrit des livres illisibles pour la foule, dans l'espérance unique d'atteindre quelques âmes ignorées de moi mais apparentées mystérieusement à la mienne."(113)

Quelque temps avant de mourir, c'est-à-dire le 10 février 1917, il note: "Tout le monde sait ou peut savoir que je subsiste à peu près uniquement de ce qu'on me donne, puisque mes trente volumes ne me nourrissent pas. Dieu me préserve de me plaindre! Je sais que les

(112) Quatre ans de Captivité, T.I, p.109, le 16 mars 1901.

(113) Le Vieux de la Montagne, p. 426, le 18 juin 1910.

(113) La Porte des Humbles, p. 195, le 20 décembre 1916

malheureux sont ses amis et quand je pense à la mort, c'est avec une joie vive que je considère le peu que les hommes ont fait pour moi." (114)

L'échec littéraire de Léon Bloy fut complet et sa souffrance de même. On ne peut assister impassible à l'effondrement du rêve de sa vie; le voir s'effriter à chaque nouvel effort et garder son poste jusqu'à la fin exige de l'héroïsme mais ne supprime pas la douleur.

Devant un fait accompli et à conséquences sérieuses, il est tout normal d'en chercher les causes. Consultons Bloy lui-même pour découvrir les raisons déterminantes de son insuccès comme écrivain et remettons à plus tard le jugement à porter sur les causes alléguées dans son journal.

Nous le savons, Bloy a toujours dit que toutes ses souffrances, celle-là comprise, s'expliquaient par son énergique détermination d'être un homme d'Absolu. Il est intéressant de le constater au sujet de son insuccès en littérature et dans le style parfois assez cru qui caractérise notre écrivain. Il écrit à Forain: "...Ne pensez-vous pas qu'il serait honorable, pour vous autant que pour moi-même, de vous déployer en faveur d'un artiste que tout le monde abandonne, pour son châtiment d'avoir paru d'ordre supérieur et de refuser, depuis dix ans, tout compagnonnage avec les maquereaux imbéciles qui détiennent la publicité?" (115)

Dans une autre page, il s'indigne de ce qu'on le juge humainement sans prendre garde que son unique force et la vérité bien

(114) ~~La Porte des Humbles, p. 195, le 20 décembre 1916.~~

(114) Ibid., p. 226, le 10 février 1917.

(115) Le mendiant ingrat, T. II, p. 28, 29, le 25 juillet 1899

nette et qui éclate dans tous ses livres, c'est qu'il n'écrit que pour Dieu."(116)

Mais voici un texte où le mendiant ingrat évoque une pensée qui lui est familière: une vue surnaturelle et providentielle pour rendre compte des faits contingents humains: "Je pense que je ne dois jamais avoir de succès par mes livres, non à cause des circonstances extérieures, mais pour des raisons essentielles. Il importe, peut-être, à ma destinée, que je n'aie pas de triomphe littéraire et que l'argent si j'en dois posséder un jour, ne m'arrive pas de cette manière. Le livre le mieux conditionné pour le vacarme et le plus capable d'exciter la curiosité publique deviendra nécessairement et subitement invendable, s'il est signé de mon nom."(117)

Voici une lettre sur le même sujet, en réponse à un long article de Camille Lemonnier, où notre auteur était ainsi caractérisé: "l'hyperbérique et grandiose Léon Bloy, le génie le plus classiquement latin des lettres françaises, depuis trois siècles, je le proclame.." On peut s'imaginer avec quel enthousiasme Bloy lui répond:

"...Vous savez que tout le monde se croit tout permis contre moi et qu'aux yeux de beaucoup de gens, qui sont à peine des avortons de crapules, le commencement de l'Evangile selon saint Jean c'est de me vomir." Puis il continue ainsi sur le même sujet:

(116) Mon Journal, T.I, p. 71, 16 juillet 1897.

(117) Le Mendiant ingrat, T.II, p.23 et 24, le 6 juillet 1894.

"Les sages expliquent cela. Je porte, disent-ils, le châtimement d'avoir conspué mes contemporains. Il se pourrait que les simples ordinairement plus clairvoyants que les sages, eussent d'autres pensées, qu'ils conjecturassent autre chose, et que le seul crime de n'avoir jamais consenti à lécher leur parût expliquer insuffisamment l'universelle proscription d'un écrivain.

J'ai un jour hasardé ceci: "N'eussé-je de ma vie, attaqué personne, l'exécration dont me gratifie la multitude serait identique. C'est l'Absolu qu'on réproche en moi, l'Absolu détesté du monde, parce qu'il implique le viol des consignes et l'intransigeance des lamentations." (118)

A plusieurs reprises dans la suite, il énonce la même pensée. Pour lui les quelques gifles retentissantes "n'expliquent pas assez l'unanime détestation". Il faut remonter à des causes plus profondes. "On ne veut pas d'un personnage qui profère l'Absolu, fût-ce dans un cliron d'or." (119)

Au début de l'Invendable, Léon Bloy nous a laissé ce qu'il appelle un apologue explicatif de l'insuccès de ses livres depuis vingt ans. Et dès le début, il donne l'explication: La Recherche de l'Absolu. C'est, dit-il, le titre d'un roman de Balzac, très beau et très angoissant. Puis il formule ce qu'il entend par l'Absolu.

On nous permettra de citer encore les principaux passages de ce texte. La notion de l'Absolu chez Bloy exigerait une étude approfondie et permettrait des trouvailles délicieuses. De telles recherches dépassent les cadres de notre travail. Tout de même, la définition exposée ici est de nature à nous faire mieux pénétrer le motif de ses revers:

(118) Le Mendiant ingrat, T.I, p. 169, le 22 août 1893.

(119) Ibid., T.I, p. 171, le 3 septembre 1893.

"L'Absolu n'est point un gouffre sur l'Eternité, mais ...il est, en même temps, l'unique point de départ, la tête de ligne. On part de Dieu pour aller à Dieu, et c'est le seul déplacement qui ait un sens appréciable, une utilité... L'Absolu est un voyage sans retour et voilà pourquoi ceux qui l'entreprennent ont si peu de compagnons. Songez donc! vouloir toujours la même chose, aller toujours dans la même direction marcher nuit et jour, sans se détourner à droite ni à gauche, une seule fois, et ne fût-ce que pour un instant, ne concevoir toute la vie, toutes les pensées, tous les sentiments, tous les actes et jusqu'aux moindres palpitations que comme une suite perpétuelle d'un décret initial de la Volonté toute-puissante."(120)

E_t à la fin de cet apologue, Bloy compare l'Absolu à un voyage qu'on entreprend et pour lequel on a des compagnons tant que les peines peuvent être supportées; ils s'éloignent lorsqu'elles sont trop pénibles. Remarquons tout le contenu de ces lignes explicatives de sa vie: "On entre dans le désert, dans la solitude. Voici le Froid, les Ténèbres, la Faim, la Soif, la Fatigue immense, la Tristesse épouvantable, l'Agonie, la Sueur de sang... Le téméraire cherche ses compagnons. Il comprend alors que c'est le bon plaisir de Dieu qu'il soit seul parmi les tourments et il va dans l'immensité noire, portant devant lui son cœur comme un flambeau!"(121)

La Solitude! combien Bloy l'a connue et en a été saturé durant toute sa vie. Je suis seul! répétera-t-il à la fin de sa vie, dans les Méditations d'un solitaire; pourtant, alors, sa vieillesse était adoucie par les visites assidues de quelques amis fidèles qui venaient réchauffer son pauvre cœur de leur chaude amitié, et lui faire oublier la perte de nombreux amis durant sa vie.

(120) L'Invendable, p. 23, le 15 mai 1904.

(121) Ibid., p. 25, le 15 mai 1904.

La Perte de ses amis

Lorsqu'on connaît la grande sensibilité de Léon Bloy, son immense besoin de sympathie, de quelqu'un qui le comprenne et l'encourage, qui le relève de ses tristesses et de ses découragements, on pénètre plus intimement sa grande âme, par les sentiments profonds exprimés à la fin de sa vie. Il en présente une merveilleuse et douloureuse synthèse, dans les Méditations d'un solitaire, au chapitre sur la Solitude, et aussi Dans les Ténèbres, au chapitre sur la Douleur, "solution de toute vie humaine sur la terre, tremplin de toutes les supériorités, et le crible de tous les mérites, le critérium infaillible de toutes les beautés morales." (122) Là plus que partout ailleurs les pages reflètent l'âme profonde et douloureuse de l'auteur.

Sa grande sensibilité rendait plus aiguë aussi la souffrance que figurent tout au cours de sa vie, les lâchages, comme il désignait la perte de ses amis. Souvent, cette douleur se manifestera par un revirement et même par des paroles dures à l'adresse de ceux qui l'ont quitté; parfois, il leur pardonnera leur ingratitude, leur indécatesse alors que lui paye constamment pour eux par ses souffrances.

Son journal nous fournira encore de très éloquents aveux. Dès les premières pages du Mendiant ingrat, le portrait est complet: "Les amertumes les plus douloureuses de mon épouvantable passé renaissent. Lâché par tant d'amis anciens ou nouveaux, déçu par tant de gens pour qui je n'eusse point hésité à me sacrifier, abandonné, semble-t-il, par Dieu

(122) Dans les Ténèbres, p. 104 et 105.

lui-même, et de quelle effrayante manière, emprisonné, cadenassé dans les lieux obscurs et ne recevant jamais de salaire, enfin, tourmenté sans relâche par la misère la plus invincible et menacé de toutes parts. Quel destin!".(123) Un peu plus loin, Bloy dit à un correspondant: "je vous verrais volontiers...mais je sais que vous êtes l'ami de certaines personnes qui non contentes de m'avoir odieusement abandonné, ont travaillé depuis environ huit ans à répandre les plus venimeuses calomnies contre ma femme et contre moi".(1

Autant il se souvient douloureusement, parfois avec aigreur, de ceux qui ont refusé ses avances, autant il apprécie et remercie ceux qui semblent le comprendre.

Le Mercure de France venait de publier un article très amical de Julien Leclercq. Léon Bloy lui répond chaleureusement une lettre dans le style qui lui est familier:

Mon cher Monsieur,
"Vous êtes le premier, l'unique, jusqu'à ce jour, et je m'honore de solliciter votre amitié. Je ne sais si je vaudrai mes livres, mais il n'est pas au-dessus des forces de l'homme de me serrer la main sans dégoût, malgré les légendes et les clichés, veuillez le croire." (125)

Et la fin de sa lettre présente un mot d'esprit d'une exquise finesse: "Encore une fois, cher Monsieur, je vous offre mon amitié. Elle n'est pas vierge, mais je vous jure qu'elle n'a presque pas servi." Témoignage manifeste de son besoin de sympathie et d'amitié, mais aussi de sa souffrance dans la solitude.

Déjà, dans le Mendiant ingrat, il pouvait parler de l'étonnante multitude des amis qui l'avaient abandonné et se disait

(123) Le Mendiant ingrat, T.I, p. 45, le 24 mai 1892.

(124) Mon Journal, T.I, p. 107, le 20 mai 1898.

(125) Le Mendiant ingrat, T.II, p. 31, le 31 juillet 1894.

l'ennemi de tous. Il ajoutait tristement: "Mes amis eux-mêmes sentent cela. Il faut être tellement avec moi pour être mon ami!" (126) Pour illustrer sa pensée il continuait: " A mon mariage, il y avait autour de notre table dix amis absolument sûrs. Tous nous ont lâchés odieusement, à l'exception d'un seul qui est sur le point de disparaître." (127)

Le lecteur de Quatre ans de Captivité ne saurait demeurer insensible à la description de l'ignoble "lâchage" de son ami de toujours, Henry de Groux, qui, après leur exil du Danemark, jeta toute la famille Bloy à la porte de sa maison au milieu de la nuit, alors qu'elle était à l'état d'épage.

A cette époque, le mendiant souffrait tellement de la perte de ses amis, qu'une parole de sympathie déclenchait chez lui un débordement d'affection. André Martineau, un très jeune enfant, entendit parler de la misère de notre écrivain et exigea de ses parents l'envoi des quelques francs qu'il possédait. La réponse témoigne de la tendresse et de la reconnaissance dont Bloy était capable pour un service rendu:

Mon cher petit ami.

"Tu es le bienfaiteur de Léon Bloy. C'est une chose que tu ne peux pas encore très bien comprendre. Mais si, gardant cette lettre, tu la relis dans vingt ans, lorsque le pauvre Léon Bloy sera sous la terre, tu pleureras de pitié en songeant à la vie terrestre de cet écrivain si malheureux. En même temps tu pleureras de joie en te souvenant que le pouvoir te fut donné de le consoler quelques heures..." (128)

D'autre part, parfois la mesure est comble; elle dépasse ce qu'on peut humainement endurer. Alors notre solitaire exprime des paro-

(126) Le Mendiant ingrat, T.II, p. 90, le 21 novembre 1894.

(127) Ibid., T.II, p. 110, le 25 décembre 1894.

(128) Quatre ans de Captivité... T.II, p. 198, le 7 décembre 1903.

les d'une aigreur exceptionnelle pour ceux qui le délaissent: "Vous avez été simplement affreux. Vous vous êtes fait introuvable, comme tant d'autres, quand le malheur est tombé sur nous." (129) En 1901, il écrit ainsi à Georges Dupuis: "Mon cher Dupuis, Vous vous êtes, je crois, très mal conduit à notre égard... Vous nous avez complètement lâchés, craignant d'être compromis par moi, vous l'avez avoué vous-même... Tout ça manque de splendeur... Sans doute c'est la pratique de tout le monde, à peu près sans exception, de me lâcher, avec ou sans prétexte. Il semble même que cela fasse partie des devoirs du citoyen. Mais vous ne devez pas être avec tout le monde." (130)

Combien de fois, dans la solitude et le dénuement de son logis, il songe aux amis qui ont passé dans sa vie comme on passe
rue
dans une obscure et dangereuse et se sont éloignés pour ne jamais revenir. (131)

Nous savons tout de même que ses dernières années furent consolées par de franches et cordiales amitiés. Dans une lettre à Jacques Maritain, le vieux de la montagne rayonne et son esprit jovial exprime avec candeur son immense satisfaction. La jeunesse de ses affections évoque l'attachement de l'enfant pour ses premiers jouets qu'il ne peut quitter même durant son sommeil:

"Une dépêche est ordinairement redoutable, surtout dans ma situation, le Malheur ayant, au contraire de la Justice, des pieds agiles et même des ailes, les ailes de la Foudre. Mais, de vous, je n'ai à craindre aucune peine et, reconnaissant d'abord votre écriture, c'est ce que je me suis dit en ouvrant votre message.

[_____]

(129) Le Mendiant ingrat, T.II, p. 159, le 22 mai 1895.

(130) Quatre ans de Captivité, T.I, p. 113 et 114, le 28 mars 1901.

(131) Ibid., T.II, p. 59, le 18 décembre 1902.

"Evidemment, il y a là quelque mystère, ainsi que je vous l'écrivais. Ce n'est pas naturel d'avoir des amis comme ça, surtout quand on travaille trente ans à se faire des ennemis. Il est vrai que je suis de ceux à qui tout peut arriver. Il m'arrivera peut-être, un jour d'être fait pape, ce qui occasionnera des difficultés avec ma femme qui a tout prévu, excepté ça.

Mh! bien, quand même, il me semble que je n'aurai jamais rien vu d'aussi étonnant que vos chères amitiés. Jacques et Raïssa, qui nous donnez votre coeur, comme on donne son sang à Jésus-Christ, quand on a des âmes de martyrs. Que puis-je vous dire, sinon que le pauvre vieux Léon Bloy est vraiment consolé par vous et qu'il vous chérit comme enfants qu'il aurait eus de la belle Providence de Dieu;"(132)

Au risque de paraître insister, je citerai encore une lettre à l'abbé L. parce qu'elle nous fait communier à la détresse de ce coeur meurtri par l'ingratitude de ses amis et pour qui la solitude devient intolérable. Elle manifeste son immense besoin d'un ami sympathique:

"Mon cher ami, je suis très malheureux en ce moment et j'ai besoin d'un peu de consolation. Ce serait une charité de venir, mais non pas pour un seul instant. Nous voudrions vous avoir à notre table. O causez coeur à coeur et, ensuite, il me semble que je souffrirais moins. La misère toujours poignante et le sentiment rongeur d'une injustice implacable, c'est beaucoup, surtout à mon âge, quand la vie n'a été remplie que de cela, et je commence à ne plus pouvoir le supporter... Enfin je suis en détresse et j'ai besoin d'un ami. Accipite jucunditatem gloriae vestrae, disait, ce matin, l'Eglise... hélas!" (133)

La divine Providence, qui ne délaisse jamais ceux qui la servent, réservait des heures de joie fraternelle à notre vieux mendiant. En 1915, deux ans avant sa mort, des amis fidèles viennent ensoleiller sa sombre solitude: "Foule à Bourg-la-Reine. Enfants, filleuls, amis, douces lettres des absents. C'est pourtant une merveille que le vieux réfractaire, condamné par tous les conciles de la littérature, ait pu grouper

(132) L'Invendable, p. 131, le 30 octobre 1905.

(133) Le Vieux de la Montagne, p. 114, le 9 juin 1908.

un si grand nombre d'affections! Quelle victoire et quelle espérance pour une vie future - après la poussière!" (134)

Puis c'est le retour, après seize ans de silence, de son vieil ami Henry de Groux, celui qui avait tant fait souffrir lui et les siens. Ce fut pour lui l'impression du songe le plus étrange. Bloy pardonnait totalement les souffrances infligées par son ami, et ce n'était certes pas pour lui qu'il écrivait à Armand Parent ces paroles pleines de rancœur et où l'on voit le vieux lion se réveiller pour une dernière attaque: "...Si j'attrape un peu de succès avant de mourir ma sonnette ne chômera pas un instant. D'innombrables individus, rossés jadis ou naguère, se découvriront tout à coup des entrailles d'admirateurs et viendront m'offrir leurs suffrages. J'ai déjà vu, hier matin, un commencement de cet agréable cinéma. Ce sera le divertissement de ma vieillesse de dresser un chien féroce pour les accueillir." (135)

Les soubresauts de la nature devaient donc se manifester jusqu'à la fin. Il avait trop souffert pour pouvoir tout oublier. Cependant la franche amitié des derniers jours amena une véritable consolation pour Léon Bloy et lui procura de grandes joies. C'était le calme et la sérénité d'un beau jour ensoleillé, après la tempête et les bourrasques qui ont assombri sa douloureuse existence.

(134) Au seuil de l'Apocalypse, p. 308, 25 mai 1915.

(135) La Porte des Humbles, p. 134, le 23 juillet 1916.

La Conspiration du Silence

La Conspiration du Silence déclenchée par la publication du Désespéré, dans lequel Bloy rabrouait plusieurs écrivains contemporains et consommée par le Gil Blas et l'affaire Tailhade, joua un grand rôle dans sa vie souffrante. On l'a dit, c'est le moyen dont on s'est servi pour provoquer son insuccès littéraire et fermer la bouche à ce vociférateur d'Absolu.

Malgré tout, Bloy réussit à s'imposer. Il n'était qu'un indésirable, mais les milieux littéraires l'acceptaient. Cependant après l'affaire Tailhade, on s'attaque non plus uniquement à son oeuvre, à ses idées, à son style, mais aussi à sa personne en le calomniant de la plus ignoble façon. Il se voit désormais exclu des salles de rédactions, des cafés littéraires, des salons. Comme le signale M. Marie-Joseph Lory, "c'était une sorte de mort civile dans le monde des lettres. Léon Bloy pouvait continuer à écrire, comme à respirer, mais nul de ses livres ne recevrait la consécration officielle, l'Imprimatur du Boulevard." (136)

Bloy a désormais terminé sa carrière de journaliste, et pour demeurer fidèle à ses principes il se condamne à la misère. Il le sait, déjà il s'en réjouit et n'en continue pas moins contre tous son travail d'écrivain, au sein du plus horrible dénuement. Son journal est rempli d'aveux douloureux où il se glorifie de sa pauvreté. Il écrit, dans l'indigence, des volumes où il s'immortalisera.

(136) M.J. Lory, Léon Bloy et son époque, p. 98.

Soul contre tous, il se tourne vers Dieu et ne veut attendre que de lui seul tout secours, tout encouragement. Dès lors, la conspiration du Silence lui est un nouveau titre de gloire; il s'en sert pour s'élever au dessus de ses contemporains et clamer son unique désir de l'Absolu. Il chemine en avant de ses pensées en exil, dans une grande colonne de Silence. (137)

Période critique et difficile pour lui. Période où se forme la doctrine et pour ainsi dire la mystique de sa persécution par le Silence. Arme ignoble destinée à l'extermination de l'écrivain, le silence est aux yeux de Léon Bloy la conversation des morts. Et notre homme de lettres désire parler aux vivants, surtout lorsqu'ils sont en agonie et que tout le monde les abandonne.

Dans plusieurs de ses lettres d'alors, il se dit délaissé, lâchement abandonné et persécuté: "Je fus mis en interdit par la presse entière, seul contre tous pendant des années, sans qu'il se rencontrât, fût-ce par pitié, un seul être assez courageux pour me défendre. Les plus intrépides, parmi ceux qui passent généralement pour des téméraires ou des casse-cou, ont tremblé et tremblent encore." (138)

Avec Camille Lemonnier, il s'inquiète du nombre d'âmes généreuses qui voudraient le voir crever. "...On ne m'exterminera donc jamais! On avait bien cru, cependant, se débarrasser de moi par la famine et par le chagrin. Seul contre tous, j'ai enduré ce que peut endurer un homme, et je VIS toujours, plus que jamais. Quelle bredouille prodigieuse et quel fiasco magistral des folâtres gentilshommes qui me condamnèrent au pourrissoir!" (139)

(137) Le Mendiant ingrat, T.I, p. 51, 12 30 mai 1892.

(138) Ibid., T.I, p. 168, 17 octobre 1892.

(139) Ibid., T.I, p. 169, 22 août 1893.

En juin 1894, Bloy écrit à M. Clémenceau pour solliciter du secours. Le Ministre devrait prendre la défense d'un écrivain solitaire et redouté. L'intervention de l'homme d'État, dans la plénière indépendance du plus crâne mépris provoquerait "la stypeur énorme des silenciaires du Bas-Empire, qui se croient si sûrs, n'est-ce pas, qu'aucun mâle n'oserait élever la voix pour un tel proscrit." (140) Et cette audace fait miroiter un instant aux yeux de l'écrivain l'espérance d'un secours efficace et définitif. Mais Bloy constate douloureusement que cette lettre est demeurée sans réponse.

Ne trouvant aucun secours de la part des hommes, notre solitaire se retourne entièrement vers Dieu et cherche consolation dans des pensées surnaturelles: "Dieu est seul contre tous. Evidemment, il y a là un mystère. Il est certain qu'un homme, fût-ce un scélérat, contre qui tout le monde se ligue et qui est seul contre tous, a en lui quelque chose de divin qui le rend aimable." (141)

Deux mois plus tard, c'est là même préoccupation constante: "Le plus sûr moyen de nuire à un écrivain, - moyen si efficacement employé pour Hello, pendant vingt ans, - c'est le silence." (142)

Et la consigne se continue, puisqu'un bout d'article sur la Chevalière de la Mort, destiné au journal et non publié, est renvoyé à Bloy, en 1896, par Jean Lorrain, l'informant d'une défense qui ne permet à personne de parler de lui. (143) Trois ans plus tard, Léon Bloy exprime sa lassitude et son dégoût pour une telle ingratitude:

"... Ne sentez-vous pas, écrit-il à un ami, que le silence ou l'inac-

(140) Le Mendiant ingrat, T.II, p. 10, le 19 juin 1894.

(141) Ibid., T.II, p. 28, le 21 juillet 1894.

(142) Ibid., T.II, p. 57, le 12 septembre 1894.

(143) Mon Journal, T.I, p. 17, le 23 juin 1896.

tion de tous ceux qui devraient m'écrire ou agir pour moi est à détruire l'âme, à faire chavirer toutes les facultés?" (144) Peu de temps s'écoule avant que l'écrivain mentionne le gouffre de silence où il se trouve; il est alors au Danemark et ne reçoit de lettre de personne, ce qui lui cause une peine très spéciale et lui fait dire que le silence règne sur lui dans un magnifique trône de misère.

Les lettres ne viennent pas et Bloy n'arrive pas à prendre son parti de ce silence. "Je ne profère pas de plainte, mais, au dedans, quelle clameur!" (145) En 1902, il demande encore un secours pécuniaire pour l'aider à vaincre par le moyen d'une publication importante, et le silence injuste et véritablement homicide qui pèse sur lui depuis tant d'années. (146)

Parfois il se permet une vengeance secrète. Frédéric Brou avait sculpté le buste du pèlerin de l'Absolu. N'ayant aucun autre moyen de payer le sculpteur, Bloy lui offre ses propres ennemis "qui ne valent peut-être pas grand chose, mais qui sont, paraît-il, un troupeau nombreux." Puis il souhaite que le rendement de ce cheptel l'enrichisse. Et pour terminer, ce trait acerbe du violent qui ronge son frein. "Souhaitez à certains que je ne meure pas comme un solitaire pourchassé et désespéré qui se retourne formidablement à la fin, pour découdre quelques chiens avant de tomber..." (147)

Si quelqu'un lui exprime son admiration pour l'un des écrits du mendiant, il est heureux de le compter parmi les démolisseurs de cette

(144) Mon Journal, T.I. p. 142, le 27 janvier 1899.

(145) Ibid., T.II, p. 122, le 22 décembre 1899.

(146) Quatre ans de Captivité, T.I, p. 215, 12 9 juillet 1902.

(147) Ibid., T.I, p. 3.

fameuse conspiration du silence dont il souffre depuis 25 ans.(148)

Il se fait une gloire de cette persécution comme de sa mendicité; il ne manque pas d'occasion de le publier. Au baron Lombroso directeur de la Revue Napoléonienne, à Rome: "...Au printemps, je pourrai vous envoyer le Désespéré réédité enfin, après vingt-trois ans, livre qui m'a fait célèbre et misérable étant à l'origine de la conspiration du silence dont je meurs depuis un quart de siècle." (149)

On n'en finirait plus s'il fallait évoquer tout ce qu'il a écrit sur cette douloureuse épreuve. Signalons pour terminer le rapprochement qu'il percevait entre sa destinée et celle de N.D. de la Salette. Il se dit honoré de cette persécution, puisqu'il se voit traité exactement comme Notre Dame de la Salette dont il est recommandé de ne tenir aucun compte. Il se plaint encore de cette épreuve dans la Porte des Humbles et il ajoute: "Mes pires ennemis ont été les catholiques et surtout les ecclésiastiques dont j'ai si souvent condamné la lâcheté et l'effrayante bêtise."

Il n'y a pas de main morte et on comprend par là qu'il se fasse des ennemis même parmi les gens d'église. Nous considérerons ce point plus loin.

Torturé toute sa vie par la misère, il arrive à sa soixante-dixième année, toujours incertain de sa subsistance. Humainement c'est un fiasco, mais Dieu ne lui a pas refusé sa joie. "Sans parler des chères créatures qu'il a placées près de moi, j'ai eu la consolation de donner des âmes à l'Eglise."(150)

(149) Au seuil de l'Apocalypse, p. 104, le 13 février 1914.

(150) La Porte des Humbles, p. 19, 27 novembre 1915.

Sans doute la souffrance de Bloy à la suite de la conspiration du silence universel, a été très profonde et constante pendant sa vie. A l'origine de cette persécution, on doit placer son désir de l'Absolu, mais aussi son intransigeance, sa violence et son manque de ménagement pour les personnes.

On peut et parfois même on doit s'opposer à un courant d'idées, à une propagande subversive ou malsaine; la charité chrétienne exige qu'on respecte toujours les personnes. Pour l'avoir oublié Léon Bloy a du subir la persécution toute sa vie.

C'est l'explication humaine, Et Dieu a interprété ces actes comme la "suite perpétuelle d'un décret initial de sa volonté toute-puissante". Cet idéal a soutenu notre écrivain dans ses pires contrariétés, et l'a aidé à rehausser sa vie et son oeuvre; il lui permit de donner des âmes à l'Eglise.

Léon Bloy pouvait ainsi se désintéresser du succès durant sa vie pourvu qu'après sa mort ses enfants trouvent "un morceau de pain sur le cercueil de leur père". (151)

(151) Le Vieux de la Montagne, p. 186, le 16 décembre 1908.

Vices de la société

Un homme sensible comme Léon Bloy, épris de l'Absolu et d'un Absolu tout fait intransigeant, devait nécessairement s'opposer à la médiocrité de son siècle et en souffrir. Devant le délaissement général et la fameuse conspiration du silence, il a "l'impression nette que tout le monde se trompe, que tout le monde est trompé, que l'esprit humain est tombé dans les plus épaisses ténèbres." (152)

Henry de Groux qui connaissait intimement Léon Bloy avant leur séparation en trace le portrait dans les lignes suivantes avec l'exactitude et la finesse du psychologue:

"Bloy n'a qu'une ligne, et cette ligne est son contour, cette ligne, c'est l'Absolu. L'Absolu dans la pensée, l'Absolu dans la parole, l'Absolu dans les actes. Absolu tel que tout en lui est identique. Lorsqu'il vomit sur un contemporain, c'est infiniment et exactement comme s'il chantait la Gloire de Dieu. C'est pourquoi la gloire de ce monde lui est refusée." (153)

Il n'a d'ailleurs jamais caché sa pensée sur son siècle traversé de fantômes impurs. ~~Il n'a jamais voulu être~~ Il voulait être "une manière d'exorcisme jeté à la face d'une société longtemps polluée dans les ténèbres et qui agonise." (154) Dans ce siècle enténébré il se donne pour mission de répercuter cette grande voix mystérieuse de l'Evangile qu'il est seul à comprendre. C'est tout de même un peu trop flatteur pour lui-même. En somme, il pose en prophète pour éclairer et sauver son siècle enténébré et corrompu.

(152) Le Mendiant ingrat, T.I, p.50, le 29 mai 1892.

(153) Ibid., T.I, p. 227, le 4 mai 1894.

(154) Ibid., T.II, p. 55, le 12 septembre 1894.

Cependant ne soyons pas trop surpris de cette attitude; elle s'explique par sa dérégulation motivée par une volonté énergique de ne pas se vautrer dans la boue à la suite de bon nombre de ses contemporains.

"Le contact de son siècle ainsi caractérisé lui fut certainement douloureux: "...j'ai le coeur percé comme une cible, je suis saturé d'horreur, et le monde m'est infiniment, indiciblement odieux." (155) Parfois même il ne peut plus supporter le monde. (156)

Il se plaît à manifester publiquement l'incompatibilité de ses idées et de celles du siècle. I₁ se réjouit lorsqu'on le nomme un écrivain du Moyen Age, à cause de son absolutisme chrétien. A Octave Mirbeau qui venait de publier une belle chronique sur la Femme pauvre, Bloy écrit une lettre où il se situe assez avantageusement dans son siècle et en profite pour justifier ses violences:

"...On a beaucoup parlé de mon orgueil parce que je suis un solitaire. Et comment pourrais-je ne pas être un solitaire?... Je ne suis pas de ce siècle... Je suis entré dans la vie littéraire à trente-huit ans, après une jeunesse effrayante et à la suite d'une catastrophe indicible qui m'avait précipité d'une existence exclusivement contemplative. J'y suis entré comme un élu disgracié entrerait dans un enfer de boue et de ténèbres, flagellé par le Chérubin d'une nécessité implacable, Angelus Domini coarctans eum. A la vue de mes hideux compagnons nouveaux, l'horreur m'est sortie par tous les pores. Comment se pourrait-il que mes tentatives littéraires eussent été autre chose que des sanglots ou des hurlements?" (157)

(155) Le Mendiant ingrat, T.II, p. 135, le 22 mars 1895.

(156) Voici un autre texte dans le même sens. "Le contact de cette foule (au Bon Marché) m'est absolument odieux et détermine en moi la tristesse la plus orageuse. Je ne peux plus du tout supporter le Monde," cf. Mon Journal, T.I, p. 58, le 28 mai 1897.

(157) Mon Journal, T.I, p. 61, 13 juin 1897.

Nous aurons à revenir sur cette lettre plus loin afin de porter un jugement sur les motifs apportés pour justifier des violences. Psychologiquement Bloy n'était pas préparé pour affronter la société et particulièrement les littérateurs. Il a été heurté dans ses convictions intimes et ce souvenir s'est logé dans sa mémoire pour la vie.

Questionné sur sa position dans les discussions brûlantes en cours, il répond qu'il n'est et ne veut être ni dreyfusard, ni antidreyfusard, ni antisémite, mais qu'il est l'ennemi, le vomisseur de tout le monde, montrant ainsi qu'il ne veut, en aucune manière, faire cause commune avec le XIXème siècle.

D'ailleurs voici un texte de nature à faire disparaître les derniers doutes. Il l'a écrit en 1903.

"J'affirme nettement que le monde catholique moderne est un monde réprouvé, damné, rejeté, absolument, irrémédiablement, un monde infâme dont le Seigneur Jésus a soupé de la façon la plus complète, un miroir d'ignominie où il ne peut pas se regarder sans avoir peur comme à Gethsemani." (158)

Pas de méprise possible, les paroles sont très claires. Il s'agit du monde catholique moderne qu'il taxe d'infamie. C'est déplorable tout de même qu'il n'ait remarqué qu'un aspect du siècle.

Il appelle les propriétaires, les puissants salauds de ce monde, parce qu'ils lui font payer son loyer. Et plus il avance dans la vie, plus sa haine du monde moderne s'accroît et plus ses expressions sont ~~fortes et méprisantes~~ méprisantes. Le Vieux de la Montagne emploie une expression très dure dans une lettre à Pierre Termier: "...Vous voyez de quel oeil je peux regarder ce qui se passe. Tout ce qui est moderne est du démon. Telle est la clef de mes livres et de leur auteur. Qui peut le compren-

(158) Quatre ans de Captivité, T.II, p. 67, le 7 novembre 1903.

dre? Voilà pourquoi je semble rude et amer à ceux qui ne me suivent pas et que je dépasse en pleurant."(159)

Heureusement, dans la même lettre, il avait avoué à Termier que, sous l'effet d'un grand découragement, d'une excessive tristesse et amertume du coeur, depuis quelque temps, il savait très peu ce qu'il faisait, c'est-à-dire que la douleur lui faisait dire des choses qu'il aurait tues, en temps normal, ou qu'il n'aurait pas exprimées d'une façon aussi absolue.

Enfin, dans la Porte des Humbles, en 1916, le changement d'heure, le petit dérangement dans sa vie quotidienne, occasionné par l'heure avancée, l'incite encore à s'opposer au monde moderne, et à tirer d'un incident banal en soi des conséquences colossales. Il signale que malgré le changement d'heure, le soleil ne se lèvera pas plus tôt. Puis il continue: "...Sans parler de la sottise étonnante de cette mesure, je pense plus que jamais que, tout ce qui est moderne venant du démon, il doit y avoir, dans ce simple fait, une manoeuvre obscure du Démon ennemi de tout ordre voulu par Dieu, et que des malheurs étranges, des catastrophes peut-être, en seront le résultat."(160)

Le désir de détacher la portée d'éternité des faits contingents ~~l'incite à exposer~~ ^{l'incite à exprimer} un jugement d'une monstrueuse exagération. Il n'est pas fâché de profiter de cet incident pour diriger un coup de dent contre le clergé: "...Notre curé ne conforme à ce désordre

(159) Le Vieux de la Montagne, p. 164, 9 novembre 1908.

(160) La Porte des Humbles, p. 109, le 4 juin 1916.

commandé. Passe encore pour les messes, chacune d'elles avancées d'une heure, mais l'Angelus qu'on fait sonner à 5 heures, 11 heures et 5 heures, au mépris de la tradition liturgique! C'est comme si on le supprimait.- Que nos gouvernants décrètent demain d'avancer la semaine d'un jour et de faire de lundi dimanche, les évêques et les curés obéiront-ils? Toutes ^{les} lâchetés et tous les reniements sont supposables."(160)

En bonne logique, on dirait simplement que la conclusion dépasse les prémisses ou qu'il conclut du particulier au général. Et voici une dernière preuve du mépris de Bloy pour son siècle: Il s'est toujours opposé à l'automobilisme et à tous les progrès modernes; à plusieurs reprises, il s'est emporté contre ceux qui les propageaient. Objectivement, les différentes inventions sont l'indice d'une culture supérieure et de la primauté de l'esprit sur la matière, pourvu toutefois qu'un machinisme excessif ne supplante pas la personne humaine. Et l'Eglise, bien loin de bouder le progrès moderne comme Bloy le voudrait, s'inscrit même pour améliorer et activer ses méthodes d'apostolat. On ne peut donc pas justifier la position de Bloy dans cette circonstance. Tout au plus, pouvons-nous comprendre la nouvelle source de souffrance pour lui.

A la suite de Léopold Levaux, nous sommes en droit d'affirmer que notre mendiant, renfermé dans sa solitude et son mépris du monde moderne, ne s'est pas rendu compte, n'a même pas soupçonné le grand mouvement de renouveau catholique dans la littérature, mouvement qui s'opérait chez les littérateurs de son époque. Aveuglé par le sou-

(161) La Porte des Humbles, p. 110 et 111, le 15 juin 1916.

venir douloureux de son premier contact social ou ébloui par son désir de l'Absolu, Bloy n'a pu porter un jugement objectif sur son siècle. Sa souffrance qui fut grande aurait pu être amoindrie, s'il avait su s'oublier un peu plus pour considérer avec bienveillance le bien qui se faisait autour de lui.

La médiocrité des catholiques et du clergé.

Il est assez pénible d'avoir à présenter un tel développement. Mais c'est en vue d'une meilleure compréhension de certaines paroles de Bloy; c'est en vue d'une juste appréciation de la souffrance occasionnée chez lui par la perception de cette médiocrité. La formule généralisatrice qui lui était familière entachait de pessimisme ses jugements vrais dans les cas particuliers.

On voit tout d'abord qu'il se réjouit de la distinction entre les catholiques convertis et les autres. Apprenant que Huysmans vient de prendre l'habit des novices de Saint Benoît, il se souvient de l'excessive injustice de ce chrétien dont il aida la conversion et ne peut trouver mieux que ce sentiment: "Ce pauvre Huysmans est-il condamné à augmenter le nombre des religieux médiocres et à écrire des livres estimables sur l'archéologie, l'iconographie, l'esthétique ou le bibelot du catholicisme?" (162)

(162) Mon Journal, T.II, p. 172, le 13 avril 1900.

En 1900, dans une réunion d'étudiants catholiques, "un avorton de prêtre" ayant dit beaucoup de mal de la personne et des oeuvres de Bloy, Mogens Ballin le défendit généreusement. Bloy le remercia sincèrement et lui dit que sans les connaître, les injures et les calomnies de l'abbé Gamel l'avaient fait souffrir, puis il continue ainsi: "Mais, alors, que penser de cet ignoble prêtre qui sait tout cela, qui me respecterait si j'étais riche, qui me lécherait les pieds si j'étais puissant, mais qui, me voyant pauvre, isolé, dans un monde hostile [le Danemark] et me croyant tout à fait vaincu, m'accable? La hideur morale de cet Iscariote, dont vous apprendrez un jour l'apostasie, m'épouvante. Seulement qu'il prenne garde. Je suis de ces vaincus foulés aux pieds qu'on croit morts, qu'on croit du fumier, mais qui se relèvent soudain et qui rongent le coeur des vainqueurs." (163)

Ces paroles semblent un peu violentes. Il est exagéré de parler ainsi d'un prêtre et de se prononcer sur des accusations qu'on ne connaît même pas. Des deux adversaires, on peut se demander lequel est le plus coupable. De telles pages se rencontrent assez souvent dans l'oeuvre de Bloy et c'est ce qui le fait le plus déprécier. On oublie alors que, après les marais fangeux, on peut découvrir de magnifiques paysages.

Peu après, son curé s'étant mis à dire la même rapidement, Bloy lui écrit une longue lettre pour l'en avertir et s'étienne de la réaction orgueilleuse du curé. Ensuite il nous parle d'un prêtre marié avec l'argent et d'un autre apostat réellement marié; puis il consigne

(163) Mon Journal, T.II, p. 179, le 7 mars 1900.

des réflexions du genre de celle-ci: "Je suis inondé d'amertume en songeant à l'abomination du monde et à l'effroyable ignominie de l'Eglise. De plus en plus, le curé de Ceux-d'En-Haut me paraît un exemplaire achevé de la médiocrité sacerdotale. Jusque dans ma communion je suis poursuivi par sa répugnante image." (164)

D'après lui, les catholiques ont mérité l'expulsion des religieux, ce qui n'est pas entièrement faux, mais il ajoute avec malice que Dieu voudra "ainsi redonner un peu de beauté à ce troupeau devenu si répugnant, si abominable." (165) Au début de l'année 1902, il note que les amis de Jésus voient autour d'eux les chrétiens modernes et c'est ainsi qu'ils peuvent concevoir l'enfer. ~~Rig~~ s'irrite parce que le curé a déclaré en chaire que les pauvres ne sont pas intéressants. Il va jusqu'à affirmer que le curé apostasierait à la première menace de persécution.

Et pour ceux qui n'auraient pas encore eu l'occasion de s'en rendre compte, il dit qu'il respecte peu le cerveau de la plupart des contemporains dont il signale la parfaite imbécillité. On le lui a bien rendu. Ailleurs le Vieux de la Montagne laisse tomber des paroles très fortes à l'adresse du monde en parlant de la Dame de Compassion:

"Ce monde faisait pleurer (Notre Dame), il y a soixante ans... alors qu'il était certainement moins laid qu'aujourd'hui. Oui, sa laideur visible est épouvantable, mais sa laideur invisible, sa vraie laideur, qui la pourrait dire? Songez que la foi est morte, que le christia-

(164) Quatre ans de Captivité, T.I, p. 95, le 8 février 1901.

(165) Ibid., T.I, p. 138.

niamé est enterré. Comment voudrait-on qu'il n'arrivât pas d'énormes malheurs? Les catholiques sont si profondément infidèles, dénaturés, idiotifiés, surtout dans le Clergé, qu'ils se croient des paratonnerres, alors qu'ils ne peuvent être que les aimants de la Foudre." (166)

Un jour, il reçoit à sa table un prêtre fort malheureux par l'indifférence de son évêque. Alors tous les évêques sont compris dans la même réprobation. "Tel est l'état actuel du clergé. Ni charité ni justice, mais l'écrasement des faibles." (167)

Les jugements d'un dominicain belge l'incite à voir l'indignité générale du monde ecclésiastique et surtout son effrayante médiocrité. Enfin quelques mois avant sa mort, Bloy reçoit la visite d'un Canadien, Olivar Asselin "très lettré et très admirateur de ses livres." Cet étranger le convainc d'une pareille médiocrité du clergé au Canada français. "Il est venu tout exprès ici pour moi, profitant d'une permission. J'apprends par lui que le clergé catholique du Canada est aussi médiocre et aussi incapable de me comprendre que celui de France ou de Hollande." (168) C'est le jugement d'un homme. Le pèlerin de l'Absolu l'accepte comme une vérité de foi et ne manque pas l'occasion de l'inscrire dans son journal.

Il n'est pas encore temps de porter un jugement sur la position de Léon Bloy vis-à-vis du clergé, même si on en soupçonne déjà le contenu. On a voulu simplement désigner la nouvelle source de souffrance morale pour ce catholique intransigeant dont la foi et la conscience se seraient scandalisés de la médiocrité qui peut se glisser chez des religieux des Ordres les plus austères. Les textes apportés suffisent

(166) Le Vieux de la Montagne, p. 69 et 70, le 15 février 1908.

(167) Ibid., p. 268 et 269, le 3 octobre 1908.

(168) La Porte des Humbles, p. 297, le 30 juin 1907.

amplement pour montrer l'existence réelle dans la vie de notre écrivain, de cette nouvelle source de souffrance morale.

Les haines et les persécutions

Pour avoir une vue assez complète des souffrances morales endurées par Léon Bloy, il nous reste à signaler les haines et persécutions qu'il eut à supporter de la part de ses contemporains, parfois de gens qu'il avait lui-même secourus et qui lui témoignèrent ainsi leur reconnaissance. Cette ~~persécution~~ ^{expression} s'apparente à ce qu'on a appelé la conspiration du silence, mais elle peut tout de même en être distincte et constituer pour Bloy une nouvelle source de douleur.

Voici d'abord la publication d'un article contre, ^{lui} article intitulé "Le Mauvais Pauvre", publié dans le Gil Blas, journal qui avait sa collaboration. On le traite d'hystérique, d'ordurier, de lanceur de boules puantes dans les salons, un Diogène de lupanar et ~~un~~ ^{un} fantoche cynique, résumant à lui ~~seul~~ ^{à lui} tous les vices, toutes les compromissions, toutes les bassesses, enfin un cagot lubrique et parasitaire.

Et devant ces diverses accusations et autres persécutions de toutes sortes, Bloy demeure plus fermement convaincu et persuadé que Dieu lui accordera de ne pas périr avant d'avoir achevé sa tâche surnaturelle. Il l'écrit à un très jeune homme. "...On a fait ce qu'on a pu

pour me tuer. Mes plus bêtes ennemis,devinant d'instinct,une force qui les menace,ont tout tenté pour me réduire véritablement au désespoir. Circumdederunt me canes multi; concilium malignantium obsedit me. Ils m'ont réduit à ne pouvoir vivre de ma plume et à chercher,tous les jours, ma subsistance,Dieu sait à quel prix! - Ils ont surtout obtenu le résultat de me rendre ainsi le travail infiniment difficile,de retarder,comme des démons,autant que Dieu le leur a permis,l'accomplissement de mon oeuvre. Et le même instinct diabolique a écarté de moi ceux qui avaient le devoir de me secourir,de me relever,de m'exalter.

"Les haines les plus ferventes,les plus implacables, les plus perfides,me sont venues de mes très chers frères,les catholiques dont j'ai conspué,en toute occasion,la lâcheté indicible...Étant plus jeune de quelques années,je m'étonnais de cette chiennerie merveilleuse de certains personnages,comblés des biens de ce monde,qui eussent pu si facilement aider de leur superflu le seul écrivain qui ait quelque chose à dire pour la gloire de leur Seigneur Dieu,abominablement outragé.- J'ai fini par comprendre que ce Dieu me voulait dans sa Main,uniquement dans son adorable Main,et voilà comment mon existence quotidienne est une sorte de miracle."(169)

Cette lettre nous dépeint Bloy aux prises avec son devoir d'écrivain catholique,et devant les diverses persécutions littéraires,il ne veut pas se révolter mais être parfaitement soumis et blotti dans la Main de son Dieu,ce qui tout de même ne diminue pas sa souffrance morale.

(169) Le Mendiant ingrat, T.II, p. 38 et 39, le 15 août 1894.

Parfois il semble indifférent devant la haine universelle: "Quelqu'un me parle de la haine universelle dont je suis l'objet. Combien de fois ai-je entendu cela! Cette haine semble faire partie des devoirs du citoyen. Elle est injustifiable et mystérieuse, en ce sens qu'elle est épousée par des êtres qui ne me connaissent pas, dont je n'entendis jamais parler et à qui je n'ai pu faire aucun mal. Je suis donc un personnage bien étonnant!"(170) Et pourtant c'était l'année 1895, l'année de la grande misère, une année terrible pour Bloy.

Un jour, un pauvre diable de protestant lui disait qu'il voyait en lui beaucoup de haine, ce qui le fit réfléchir. Mais il ne remarquait pas que son propre ressentiment et ses violences provoquaient souvent l'hostilité des autres; que ces causes humaines et non pas uniquement les motifs d'ordre surnaturel déterminaient les haines et les persécutions de ses ennemis.

Il est assez curieux de remarquer que très souvent Bloy se venge de ses persécuteurs en les ridiculisant, mais d'une façon mordante et très satirique. Pour s'en convaincre on n'a qu'à lire dans Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne, l'épilogue de Léon Bloy devant les Cochons. Il avait assimilé aux cochons bon nombre d'écrivains qui l'avaient conspiré; il s'était fait photographier devant un certain nombre de ces animaux, et il publia cette photographie au début de son volume qui reproduisait quelques lettres assez injurieuses d'écrivains de renom dans son milieu littéraire, avec commentaire approprié. Et dans l'épilogue, il

(170) Le Mendiant ingrat, T.II, p. 139, le 30 mars 1895.

demande "pardon aux pauvres cochons, à ceux-là qui marchent sur quatre pieds, qui sont innocents, qui sont beaux, qui sont bienfaisants, qui sont chez les charcutiers et que déshonore avec injustice le langage humain. [il] demande pardon à ces humbles frères de les avoir - par indigence d'imagination ou pénurie de vocables, - assimilés irrévérencieusement à une catégorie d'animaux puants dont la plus savante industrie des viandes serait inhabile à utiliser le moindre morceau." (171)

Les écrivains mentionnés dans cette publication auraient certes préféré tout autre chose en réponse à leurs injures; car Bloy savait être acerbe et ironique, et de façon non moins réaliste que littéraire.

Cependant il n'est pas toujours d'humeur à accepter ces persécutions et fréquemment il en éprouve une profonde tristesse. En 1906, un article de Paul Adam, "honteusement dithyrambique à la gloire de Catulle Mendès", lui apprend que ce vieillard l'a mis dans son drame Glatigny, sous le nom de Jean Morvieux. L'Invendable signale: "Il [Catulle Mendès] m'avait déjà honoré de ce suffrage en 1888, dans un roman, La Première Maîtresse, où le même Jean Morvieux, un raté de lettres, "un égoût qui aurait de la haine" (style Hugo), vociférait, dans une brasserie, contre les grands hommes, une femme en cheveux venant, d'heure en heure, lui apporter l'argent des consommations."

Et Et Bloy souligne tristement: "Je suis donc au théâtre. C'est la gloire. Mais j'y suis un raté. Pour un Mendès le raté, c'est l'artiste qui ne gagne pas d'argent et dont les journaux ne parlent pas" (172) La simple phrase de la fin laisse soupçonner la douleur profonde éprouvée par Bloy à cette occasion. Il aurait dû alors constater le

(171) Quatre ans de Captivité, p.5.

(172) L'Invendable, p.171, le 18 février 1906.

tort que lui-même infligeait aux autres par ses écrits. Cette pensée n'effleure même pas son esprit.

Trois ans plus tard, c'est-à-dire en 1909, le Vieux de la Montagne reproduit un extrait de journal: "Saint Benoît Labre, par humilité, se mettait sur la tête de la vermine et des immondices. A l'imitation de ce bienheureux, M. Léon Bloy recueille tout ce qu'il trouve d'ordurier, mais il se le met dans la bouche pour le vomir ensuite sur ses contemporains. Il en veut aux propriétaires, aux riches, aux directeurs de journaux, aux rois, aux jésuites, et aux bourgeois. Parfois ses indignations méritent d'être partagées. Mais, nous autres, nous avons perdu le courage de publier avec sincérité nos sentiments. C'est pourquoi M. Léon Bloy paraît un monstre. Paul Reboux(?) - Voilà tout ce que la grande presse peut faire pour moi." (173) Et voilà tout le commentaire que Bloy nous laisse dans ses notes de journal. Est-ce découragement, dépit ou maîtrise de lui-même? Reconnaît-il la vérité de ces observations? On ne saurait^{le} dire exactement, mais c'est peut-être tout cela ensemble.

Un mois après, paraît un article du Matin d'Amvers, signé d'un pseudonyme qui le traite de faux pauvre, de scatologue, de lanceur d'ordures, etc. Cette fois encore, Bloy se contente de constater que cet article le rajeunit de plusieurs années. En effet depuis longtemps on cessait de l'injurier.

Le Pèlerin de l'Absolu nous rappelle que l'idée de la persécution le poursuivait encore à cette date. Il adresse à Coulanges, un portrait de Léon Bloy devant les Cochons, et ajoute: "Cette image

(173) Le Vieux de la Montagne, p. 260, le 27 août 1909.

qui paraîtra singulière au milieu des étonnantes choses qu'on dit de moi dans votre maison, & au moins l'avantage d'être symbolisée de ma destinée de Fils prodigue de la Littérature, découragé par la multitude des pourceux qui l'environnent et dont il est devenu, pour ses péchés, le famélique pasteur." (174)

Un peu plus loin, il signale le copiage d'un abbé qui présente un livre intitulé: A celles qui pleurent (pour lire pendant la guerre). Et le plus cocasse de l'affaire, c'est qu'il utilise Bloy, il reproduit des pages entières sans guillemets ni références d'aucune sorte. Devant une telle ingratitude, Léon Bloy note simplement que, dans les loisirs de sa tranchée de 68 ans, il trouve cela plutôt comique.

Enfin La Porte des Humbles décrit notre mendiant tremblant de faiblesse au soir de sa vie et proférant encore des paroles énergiques pour dénoncer l'œuvre ignoble et anticléricale de Laurent Tailhade, qui ne peut écrire un livre sans grincer contre Dieu et les Sacrements de l'Eglise.

"Sous forme de lettre à Benoît XV le drôle expectore contre le christianisme, contre la Face même du Christ" et ce qui irrite Bloy, c'est que le salaud utilise sa conclusion d'Au seuil de l'Apocalypse pour faire la leçon au pape. (175)

En voilà assez pour nous renseigner sur ce nouveau genre de souffrance morale infligé à Léon Bloy. Les insuccès littéraires, la perte de ses amis, la conspiration du silence, les vices de la société, la médiocrité des catholiques et du clergé, enfin cette haine et cette

(174) Le Pèlerin de l'Absolu, p. 299, le 21 août 1912.

(175) La Porte des Humbles, p. 311, le 3 août 1917.

persécution attestent la profondeur de la douleur morale ajoutée aux souffrances physiques chez notre écrivain.

Toutes les paroles et les phrases que nous analyserons dans la suite seront conditionnées par cette immense douleur. Et devant les plaintes excessives ou les violences intempérées, nous nous souviendrons que ses œuvres n'ont pas toujours été composées dans des conditions normales et humaines et nous tâcherons de faire la part de la vérité et celle de l'exaspération provoquée par la douleur.

DEUXIEME PARTIE

SA DOCTRINE DE LA SOUFFRANCE

Nous avons feuilleté le poème de douleur écrit au jour le jour par Léon Bloy. Ses souffrances physiques et morales, sa vie de misère et son terrible sort façonné par ses adversaires ont retenu notre attention. En scrutant les notes de son journal où il consignait quotidiennement ses douloureuses impressions, nous avons réussi à dégager les principales causes explicatives de son indigence. C'est avec un vif intérêt et un réel souci de vérité et d'impartialité que nous entreprenons maintenant de systématiser sa doctrine de la souffrance.

Plusieurs méthodes peuvent être utilisées pour atteindre ce but: On peut découvrir la doctrine par la recherche et la classification des différents textes se rapportant à la douleur dans les oeuvres de Léon Bloy choisies comme source, c'est-à-dire tous les volumes de son journal. Ce procédé, nous l'avons employé pour toute la première partie du travail; c'était peut-être alors l'unique moyen pratique et efficace.

Pour compléter ou confirmer la doctrine reconnue, il y a souvent avantage à trouver un texte assez compréhensif pour synthétiser en lui-même tous les éléments extraits des diverses formules éparses et dont on a formé une doctrine complète.

Pour cette deuxième partie nous suivrons une autre ligne de conduite aussi démonstrative que la précédente, mais plus normale et plus facilement utilisable dans un domaine strictement spéculatif du genre de celui que nous abordons actuellement.

La marche du raisonnement consistera à présenter dès le début, un texte complet de notre auteur sur la Douleur. Cet exposé sera analysé par le détail pour en extraire le contenu et sa signification. A l'aide d'autres citations recueillies à différents endroits de son journal, nous pourrons dégager la véritable pensée de l'auteur et formuler un jugement solide et sûr. Ce texte initial fournira aussi la division de tout notre développement sur la doctrine de la souffrance chez notre écrivain. Le voici reproduit en entier.

LA DOULEUR (1)

Dans ce siècle si lâchement sensuel, s'il y a une chose qui ressemble presque à une violente passion, c'est la haine de la Douleur, haine si profonde qu'elle arrive à réaliser une sorte d'identité à l'être même de l'homme.

Cette vieille terre qui se couvrait autrefois de Croix partout où passaient des hommes et qui germinait, comme dit Isaïe, le signe de notre Rédemption, on la déchire et on la dévaste pour la contraindre à donner le bonheur à la race humaine, à cette ingrate progéniture de la douleur qui ne veut plus souffrir.

S'il existe quelque chose d'universellement inflexible, c'est cette loi de la souffrance que tout homme porte en soi, juxtaposée à la conscience même de son être, qui préside au développement de sa libre personnalité et qui gouverne si despotiquement son cœur et sa raison, que le monde antique épouvanté, la prenant pour un aveugle Dieu des Dieux, l'avait adorée sous le nom terrible du Destin.

La simple vérité catholique est qu'il faut absolument souffrir pour être sauvé et ce dernier mot implique une nécessité telle que toute la logique humaine mise au service de la métaphysique la plus transcendante ne saurait en fournir l'idée.

(1) Fragment d'un ouvrage inédit daté de 1879.

L'homme ayant compromis sa destinée éternelle par ce qu'on appelle le Pêché, Dieu veut qu'il entre dans l'ordre de la Rédemption. Dieu le veut infiniment. Alors s'engage une lutte terrible entre le coeur de l'homme qui veut fuir par sa liberté et le Coeur de Dieu qui veut se rendre maître du coeur de l'homme par sa puissance. On croit assez facilement que Dieu n'a pas besoin de toute sa force pour dompter les hommes. Cette croyance atteste une ignorance singulière et profonde de ce qu'est l'homme et de ce qu'est Dieu par rapport à lui. La liberté, ce don prodigieux, incompréhensible, inqualifiable, par lequel il nous est donné de vaincre le Père, le Fils et le Saint-Esprit, de tuer le Verbe incarné, de poignarder sept fois l'Immaculée Conception, d'agiter d'un seul mot tous les esprits créés dans les cieux et dans les enfers, de retenir la Volonté, la Justice, la Miséricorde, la Pitié de Dieu sur Ses lèvres et de les empêcher d'en descendre sur sa création; cette ineffable liberté n'est rien que ceci: le respect que Dieu a pour nous.

Qu'on essaie un peu de se représenter cela: le respect de Dieu! Et ce respect est à un tel point que jamais, depuis la loi de grâce, Il n'a parlé aux hommes avec une autorité absolue, mais au contraire avec la timidité, la douceur et je dirai même l'obséquiosité d'un solliciteur indigent qu'aucun dégoût ne serait capable de rebuter. Par un décret, très mystérieux et très inconcevable, de sa volonté éternelle, Dieu semble s'être condamné jusqu'à la fin des temps à n'exercer sur l'homme aucun droit immédiat de maître à serviteur, ni de roi à sujet. S'il veut nous avoir, il faut qu'il nous séduise, car si Sa Majesté ne nous plaît pas, nous pouvons la rejeter de notre présence, la faire souffleter, fouetter et crucifier aux applaudissements de la plus vile canaille. Il ne se défendra pas par sa puissance, mais seulement par sa patience et par sa Beauté, et c'est ici le combat terrible dont je parlais tout à l'heure.

Entre l'homme revêtu involontairement de sa liberté et Dieu volontairement dépouillé de sa puissance, l'antagonisme est normal, l'attaque et la résistance s'équilibrent raisonnablement et ce perpétuel combat de la nature humaine contre Dieu est la fontaine jaillissante de l'inépuisable Douleur.

La Douleur! voilà donc le grand mot! Voilà la solution de toute vie humaine sur la terre! le tremplin de toutes les supériorités, le crible de tous les mérites, le critérium infaillible de toutes les beautés morales! On ne veut absolument pas comprendre que la douleur est nécessaire. Ceux qui disent que la douleur est utile n'y comprennent rien. L'utilité suppose toujours quelque chose d'adjectif et de contingent et la douleur est nécessaire. Elle est l'axe vertébral, l'essence même de la vie morale. L'amour se reconnaît à ce signe et quand ce signe lui manque, l'amour n'est qu'une prostitution de la force ou de la beauté. Je dis que quelqu'un m'aime, lorsque ce quelqu'un accepte de souffrir par moi ou pour moi. Autrement ce quelqu'un qui prétend m'aimer n'est qu'un usurier sentimental qui veut installer son vil négoce dans mon coeur. Une âme fière et généreuse recherche la douleur avec emportement, avec délire. Lorsqu'une

épine la blesse, elle appuie sur cette épine pour ne rien perdre de la volupté d'amour qu'elle peut lui donner, en la déchirant plus profondément. Notre Sauveur Jésus, Lui, a tellement souffert pour nous qu'il a fallu très certainement qu'il se fît un accommodement entre son Père et Lui pour qu'il nous fût permis, dans la suite, de parler seulement de Sa Passion et pour que la simple mention de ce Fait ne fût pas un blasphème d'une énormité à faire tomber le monde en poussière!

Eh bien! nous sommes, quoi! Seigneur Dieu! les MEMBRES de Jésus-Christ! Ses membres mêmes! Notre misère inénarrable est de prendre sans cesse pour des figures ou des symboles inanimés les énonciations les plus claires et les plus vivantes de l'Ecriture. Nous croyons, mais non pas substantiellement. Ah! les paroles de l'Esprit-Saint devraient entrer et se couler dans nos âmes comme du plomb fondu dans la gueule d'un parricide ou d'un blasphémateur. Nous ne comprenons pas que nous sommes les membres de l'Homme de Douleur, de l'Homme qui n'est Joie, Amour, Vérité, Beauté, Lumière et Vie suprêmes que parce qu'il est l'Amant éternellement éperdu de la suprême Douleur, le Pèlerin du dernier supplice, accouru pour l'endurer, à travers l'infini, du fond de l'éternité et sur la tête de qui se sont amoncelés en une unité effroyablement tragique de temps, de lieu et de personne, tous les éléments de torture, amassés dans chacun des actes humains accomplis dans la durée de chaque seconde, sur toute la surface de la terre, pendant soixante siècles!

Les Saints ont vu que la seule révélation d'une seule minute de la souffrance de l'enfer serait capable de foudroyer le genre humain, de dissoudre le diamant et d'éteindre le soleil. Or, voici ce que déduit la raison toute seule, la plus débile raison qui puisse palpiter sous la lumière divine:

Toutes les souffrances accumulées de l'enfer pendant toute l'éternité sont en présence de la Passion comme si elles n'étaient pas, parce que Jésus souffre dans l'Amour et que les damnés souffrent dans la Haine; parce que la douleur des damnés est finie et que la douleur de Jésus est infinie; parce qu'enfin, s'il était possible de supposer que quelque excès a manqué à la douleur du Fils de Dieu, il serait également possible de croire que quelque excès a manqué à Son amour, ce qui est évidemment absurde et blasphématoire puisqu'Il est l'Amour lui-même.

Nous pouvons partir de là pour mesurer toutes choses. En nous déclarant membres de Jésus-Christ, l'Esprit-Saint nous a revêtus de la dignité de Rédempteurs et, lorsque nous refusons de souffrir, nous sommes exactement des simoniaques et des prévaricateurs. Nous sommes faits pour cela et pour cela seul. Lorsque nous versons notre sang, c'est sur le Calvaire qu'il coule et de là sur toute la terre. Malheur à nous par conséquent, si c'est un sang empoisonné! Lorsque nous versons nos larmes qui sont "le sang de nos âmes", c'est sur le cœur de la Vierge qu'elles tombent et de là sur tous les cœurs vivants. Notre qualité de membres de Jésus-Christ et de fils de Marie nous a faits si grands que nous pouvons

noyer le monde dans nos larmes. Malheur donc et trois fois malheur sur nous si ce sont des larmes empoisonnées! Tout en nous est identique à Jésus-Christ à qui nous sommes naturellement et surnaturellement configurés. Lors donc que nous refusons une souffrance, nous adultérons autant qu'il est en nous notre propre essence, nous faisons entrer dans la Chair même et jusque dans l'Ame de notre Chef un élément profanateur qu'il lui faut ensuite expulser par un redoublement inconcevable de tortures.

Tout cela est-il bien clair? Je ~~réponds~~ n'en sais rien. Le fond de ma pensée est que dans ce monde en chute toute joie éclate dans l'ordre naturel et toute douleur dans l'ordre divin.

En attendant les assises de Josaphat, en attendant que tout se consume l'exilé du Paradis ne peut prétendre qu'au seul bonheur de souffrir pour Dieu. La généalogie des vertus chrétiennes a poussé ses premières tiges dans la Sueur de Gethsemani et dans le Sang du Calvaire. Saint Paul nous crie que nous ne devons connaître que Jésus crucifié et nous ne voulons pas le croire. Nous oublions sans cesse que nous n'avons qu'un seul type pour tout concevoir et pour tout expliquer dans la vie morale et ce Type c'est la Douleur même, l'essence divinement condensée de toute douleur imaginable et inimaginable, contenue dans le vase humain le plus précieux que la Sagesse éternelle ait jamais pu concevoir et former.

Le point de vue qui doit tout embrasser² et tout résumer à la fin dans les trois ordres de nature, de grâce et de gloire est d'une simplicité absolue et presque monotone à force de sublimité: la Pureté même, c'est l'Homme de douleurs; la Patience même, c'est l'Homme de douleurs; la Beauté, la Force infinies, c'est l'Homme de douleurs; l'Humilité, qui est le plus insondable des abîmes, et la Douceur, plus vaste que le Pacifique, c'est encore Lui; la Voie, la Vérité, la Vie, c'est toujours Lui; omnia in ipso constant. Du haut de cette Montagne symbolisée, à ce qu'il semble, par la montagne de la Tentation, on découvre tous les empires, c'est-à-dire toutes les vertus morales invisibles de tout autre point, et l'amour seul, le grand, le passionné, le ravissant Amour peut donner des forces pour y parvenir.

Les Saints ont recherché la société de la Passion de Jésus. Ils ont cru la Parole du Maître quand il dit que celui-là possède le plus grand amour qui donne sa vie pour ses amis. (Joann, XV, 13.) Dans tous les temps les âmes ardentes et magnifiques ont cru que pour en faire assez, il fallait absolument en faire trop, et que c'était ainsi que l'on ravissait le Royaume des Cieux...(1)

(1) Léon Bloy, Dans les Ténèbres, pp. 99-114.

Nous avons tenu à présenter le texte entier de Léon Bloy sur la Douleur, car c'est de là que nous partirons pour reconstituer toute sa pensée. Ceci facilitera le recours au texte lui-même et à son contexte pour la vérification de nos explications et commentaires.

Est-il besoin de justifier l'emploi de cet extrait comme point de départ de nos recherches? D'aucuns pourraient à bon droit nous objecter qu'un texte publié l'année même de la mort de Bloy n'est pas de nature à nous aider pour la recherche de sa doctrine, puisqu'elle s'y trouve toute constituée, et que les autres parties de son journal ayant été écrites précédemment ne peuvent venir confirmer un texte postérieur. L'objection vaudrait et elle serait sérieuse, si ce qu'on nous signale reflétait la vérité; mais il n'en est rien. Cette méditation, publiée, il est vrai, à la fin de sa vie, n'est que le fragment d'un ouvrage inédit daté de 1879, tel qu'indiqué en note à la page 99 du volume contenant ce passage, Dans les Ténèbres. Cette même lettre fut reprise par Bloy lui-même dans un autre volume, le Symbolisme de l'Apparition, publié en 1926.

Il est à remarquer tout de même que, dans le volume intitulé Inédits de Léon Bloy, publié à Montréal, chez Serge, en 1945, on cite cette lettre avec une autre partie qui la précéderait, et on note en bas de page que c'est une lettre inédite, du 9 juillet 1877. Et dans le même volume, la partie explicative est confiée à Joseph Bollery qui a déjà commenté ou noté ses réflexions au sujet de cette lettre selon qu'on l'indique à la page 77 des inédits de Léon Bloy. Ces passages sont extraits d'une conférence intitulée: Léon Bloy à Bâtons rompus, conférence présentée par Joseph Bollery, à Genève, le 29 mai 1935.

Mais ces textes à peu près identiques sont reproduits dans le onzième cahier du Rhône, consacré totalement à Léon Bloy et publié en janvier 1944, pour le vingt-sixième anniversaire de sa mort. C'est dans le chapitre composé par Joseph Ballery et intitulé: Léon Bloy avocat de la Douleur. Or dans ce chapitre, après avoir exposé certaines citations pour démontrer la propension congénitale de Bloy à rechercher la souffrance, M. Ballery nous présente ainsi le passage que nous étudierons sur la Douleur: "Et il [Bloy] se dit l'avocat de la Douleur devant les assises d'un monde résolu à sa perte et voici le plaidoyer qu'il écrivait en 1879, [remarquons bien l'année 1879 et non 1877] avant même que sa vie littéraire eût commencé. Il est extrait d'une lettre à son ami, Michel Ménard."

Il ne semble pas hors de propos de transcrire ici la première partie de la lettre, afin d'être placé dans le contexte psychologique et misérable où Bloy écrivit sa pensée sur la Douleur. Ce développement fut écrit dans un moment où Dieu lui-même semblait l'abandonner, notre écrivain:

"... Dans ce moment où je t'écis, je suis enragé. J'ai toutes les choses créées en exécration. La société tout entière m'offre le riant tableau d'une charogne dévorée par un peuple de vermine. Je voudrais une guerre, la guerre inouïe apocalyptique prédite et attendue par Hello qui est ici et qui fait de sa vie morale et physiologique un seul hurlement. Nous faisons à nous deux un assemblage prodigieux, non vu, improbable. Je dis que je voudrais la guerre, parce que toute autre existence m'est impossible, manifestement. Le cloître ne veut pas de moi, le monde me repousse, le journalisme me vomit, mes amis sont impuissants et tout le reste de la création m'est incompatible. Si je n'avais pas la foi, il me semble que j'aurais bientôt pris mon parti, ou je me tuerais, ou je me servais des hommes comme d'un vaste tapis de pied. Mais tu comprends qu'avec la foi, ~~ces~~ ces deux plaisanteries sont également impossibles. Il

ne reste donc que la Guerre. C'est le seul moyen que je connaisse de mettre spontanément les supériorités à leur place et de rétablir dans ce monde avachi un semblant d'équilibre. Dans l'un des deux plateaux de la balance un déluge de sang, dans l'autre un atome de coeur et le coeur pèse toujours trop. J'appelle donc la guerre de tous mes vœux, car je souffre insupportablement. Il y a en moi un besoin de domination, une rage, une fringale d'action sans tenir compte desquels il est idiot de prétendre me juger et qui, ne pouvant être assouvis d'aucune manière, se retournent contre moi et me dévorent désespérément. Que faire? Il y a dans ma tête une force rare, je le sens, je le crois, et dans mon coeur un immense amour. Qu'est-ce que je vais en faire? Toute ma vie, toutes mes facultés seront-elles employées uniquement à la recherche éternelle et ignoble de la pièce de cent sous? Je ne puis absolument pas prendre mon parti de cela, et j'en souffre au point de me rouler dans ma chambre en pleurant et en criant. Ma vie est un paroxysme perpétuel à peine interrompu par quelques intervalles de lassitude profonde et d'ineffable découragement."

Et les Inédits de Léon Bloy d'où ce texte fut tiré

continuent ainsi: "Quatre jours se passent, au bout desquels, sans doute, quelque secours matériel est survenu pour revigorer l'espoir divin. Léon Bloy reprend sa lettre: Après quatre jours me revoici. Je suis calmé. Il faut au contraire que je prenne mon parti de tout ce que j'ai à souffrir. Il le faut absolument, je le sens fort bien, pour des raisons très hautes, infiniment supérieures à moi et à tout. Il le faut pour mon salut et ce mot implique une nécessité telle que toute la logique humaine mise au service de la métaphysique la plus transcendante ne saurait en fournir l'idée..."

Et ce texte continue ainsi tel que reproduit au volume Dans les Ténèbres avec tout de même certaines variantes qui seront signalées au cours de l'explication.

Au sujet de la date de la lettre inédite de Léon Bloy l'année 1879 nous semble plus probable et voici pourquoi: Dans le début

Bloy dit: "Le cloître ne veut pas de moi, le monde me repousse, le journalisme me vomit, mes amis sont impuissants et tout le reste de la création m'est incompatible..." Le cloître ne veut pas de moi, ne peut s'expliquer si l'on accepte la première date, le 9 juillet 1877, puisqu'il fit son premier voyage à la Trappe seulement en septembre 1877, comme on le voit d'après les Lettres à Véronique, publiées par M. Jacques Maritain, et qu'il le signale lui-même dans son introduction à la page XI.

D'ailleurs le ton, l'élévation de pensée et la sublimité des idées exprimées sont assez incompatibles avec la vie de Bloy à ce moment crucial où il travaillait, non sans péché, à retirer de la circulation Anne-Marie, la Ventouse du Désespéré. Et d'autre part l'année 1879, fut caractérisée pour Bloy par des lumières extraordinaires et une vie de contemplation chez Anne-Marie, et lui-même tâchait de s'élever à ce niveau de pensée; en outre, c'est l'année de la perte de l'abbé Tardif de Moidrey, ce qui jeta Bloy dans une douleur et un profond abattement. Ces diverses circonstances nous semblent plus conformes ou plus aptes à susciter des pensées du genre de celles exprimées dans notre texte fondamental sur la Douleur.

Quoi qu'il en soit de ces conjonctures (l'on pourrait très probablement arriver à la certitude en consultant les Lettres de Jeunesse à peu près introuvables actuellement) le texte lui-même demeure en entier indépendamment de la date de sa première rédaction; la force des idées n'en est aucunement ~~faussée~~ diminuée. Nous sommes donc pleinement justifiés de l'employer pour notre étude.

Le développement cité plus haut et qui, dans la lettre inédite, précédait l'exposé sur la douleur, peut guider nos recherches sur la genèse de la doctrine de Léon Bloy, sur la douleur. Son exaspération s'explique par sa nature très sensible qui fera de lui un être douloureux, et par son milieu familial où il vécut en contradiction constante avec son père pour l'orientation de son avenir et pour la pratique intégrale de sa foi. Ses épreuves très nombreuses qui aggravèrent encore sa mélancolie, son intransigeance et son absolutisme qui le mirent en opposition continue avec les idées de son siècle, provoquèrent chez lui une psychologie pétrie de pessimisme et de ressentiment: "La société tout entière m'offre le riant tableau d'une charogne dévorée par un peuple de vermine."

Ce siècle avait certainement en haine la Douleur sous toutes ses formes, ce qui suscitera chez l'homme de l'Absolu une réaction opposée et constamment développée dans tous ses écrits, tantôt ironiquement et d'une façon voilée, plus souvent d'une façon claire avec violence et sarcasme.

Les premiers mots de ce texte ne laissent aucun doute à ce sujet: "dans ce siècle si lâchement sensuel, s'il y a une chose qui ressemble presque à une violente passion, c'est la haine de la Douleur ..." Le siècle du Progrès, de la Science, de l'Electricité, du Sensualisme jouisseur ne pouvait être adapté aux convictions surnaturelles et moyenâgeuses du "pèlerin de l'Absolu"; ce siècle n'était pas disposé non plus à le comprendre et à lui être sympathique.

Alors Bloy en profite pour crier ouvertement son absolutisme, pour insister sur la nécessité de la douleur, pour propager le dogme de la Communion des saints par lequel des âmes peuvent expier et

souffrir durant leur vie entière afin de contrebalancer l'ingratitude et la médiocrité de leurs contemporains.

Voilà, pensons-nous, la genèse de sa doctrine sur la souffrance. Tous les divers éléments signalés ont contribué, dans une mesure plus ou moins grande, à l'affirmation souvent réitérée de ses plus chères idées et de ce qui fit le fond et l'explication de sa vie douloureuse.

Pour procéder méthodiquement et utiliser les divisions suggérées par la lettre sur la douleur, nous déterminerons successivement l'origine, la nature et la nécessité de la souffrance. Suivront ensuite le développement du dogme de la Communion des saints et l'évocation des modèles que Léon Bloy tâchait d'imiter dans sa vie.

CHAPITRE I - Origine de la souffrance

Lorsqu'il s'agit d'analyser la souffrance d'après le journal de Léon Bloy, les textes abondent et nous n'avons que l'embarras du choix. Mais pour découvrir dans ces mêmes sources ce qu'il pensait de l'origine de la souffrance nous en sommes réduits à des conjectures et à des probabilités.

Dans son texte fondamental sur la douleur, nous trouvons une détermination explicite et très claire: "S'il existe quelque chose d'universellement inflexible, c'est cette loi de la souffrance que tout homme porte en soi, juxtaposée à la conscience même de son être, qui

préside au développement de sa libre personnalité et qui gouverne si despotiquement son coeur et sa raison¹ que le monde antique épouvanté, la prenant pour un aveugle Dieu de ses Dieux, l'avait adorée sous le nom terrible du Destin."

Tout homme porte en soi la loi de la souffrance, loi universellement inflexible. Constatation précieuse d'un fait humain universel sans détermination d'origine. D'ailleurs cette citation fut écrite en 1916; et on ne la retrouve pas dans la lettre inédite de 1879, au moins d'après les auteurs consultés.

Retenons tout de même une chose certaine. Bloy à cette époque était convaincu de l'existence universelle de la douleur humaine avant l'éclosion du christianisme. Et immédiatement après, dans le texte, il en fait allusion: "La simple vérité catholique est qu'il faut absolument souffrir pour être sauvé..."

La suite est assez significative. En 1879, Bloy écrivait: "Quand un homme a compromis sa destinée éternelle par ce qu'on appelle le péché et qu'il n'a pourtant pas péché contre le Saint-Esprit, Dieu veut qu'il rentre dans l'ordre de la Rédemption..." Si je comprends le sens de cette phrase, elle indique que le péché personnel, pourvu que ce ne soit pas un péché contre le Saint-Esprit, fait entrer celui qui le commet dans l'ordre de la Rédemption, c'est-à-dire dans l'ordre de la loi purificatrice, expiatoire et compensatrice de la souffrance.

Et voici maintenant le changement opéré dans ce texte, en 1916, par Léon Bloy lui-même, alors qu'il préparait le IX chapitre de son volume Dans les Ténèbres: "L'homme ayant compromis sa destinée éter-

nelle par ce qu'on appelle le Pêché,..." On aura remarqué la transposition? Il ne s'agit plus du péché personnel, mais de la faute originelle du premier homme. L'idée n'est plus la même. D'après la première citation on aurait pu être en mesure de conclure au péché personnel comme origine de la souffrance; d'après la deuxième, on l'attribue au péché originel du premier homme. Et ceci éclaire d'autant plus ce qui précède dans cette même lettre, à savoir que tout homme porte en soi la loi universellement inflexible de la souffrance.

De ce qui précède, on ne peut être en droit de conclure que ceci: Léon Bloy, à la fin de sa vie, en 1916, attribuait au péché du premier homme l'origine de la Souffrance. On ne peut affirmer qu'il soutenait la même idée dès 1879.

Cependant nous trouvons cette pensée exprimée dans la même lettre et dès 1879. Après avoir expliqué la nature de la douleur, sa place dans l'ordre de la Rédemption et l'exemple de l'Homme de Douleur, Léon Bloy ajoute: "Tout cela est-il bien clair? Je n'en sais rien. Le fond de ma pensée est que dans ce monde en chute, toute joie éclate dans l'ordre naturel et toute douleur dans l'ordre divin. En attendant les assises de Josaphat, le misérable homme de la chute ne peut prétendre qu'au bonheur de souffrir." - N'allons pas plus loin, nous avons l'aveu: dans ce monde en chute, toute douleur éclate dans l'ordre divin.

Par cette pensée, il est clair que Bloy admet la chute originelle et établit une certaine relation de dépendance ou de cause à effet entre la chute et l'origine de la souffrance. Pour lui, la souffrance est liée à la chute et à l'exil du Paradis terrestre.

La meilleure preuve en faveur de cette assertion nous est offerte par le changement que Bloy fit subir au même texte en 1916, lorsqu'il préparait la publication de son volume, Dans les Ténèbres. Je cite les deux versions en commençant par celle de 1879.

"En attendant les assises de Josaphat, le misérable homme de la chute ne peut prétendre qu'au bonheur de souffrir."

"En attendant les assises de Josaphat, en attendant que tout se consomme, l'exilé du Paradis ne peut prétendre qu'au seul bonheur de souffrir pour Dieu."

La première version signale bien l'obligation de la souffrance depuis la chute, alors que la deuxième, à mon sens, rend plus exactement l'origine de la souffrance comme résultat de la Désobéissance et comme punition pour les coupables, - l'exil du Paradis terrestre comportant obligatoirement la Douleur. Et maintenant on voit mieux, semble-t-il, tout le contenu de l'autre phrase du début: "Quand un homme a compromis sa destinée éternelle par ce qu'on appelle le péché... Dieu veut qu'il entre dans l'ordre de la Rédemption." Entendue au sens littéral, cette phrase ne serait pas juste, puisqu'un homme n'entre pas dans l'ordre de la Rédemption uniquement par ses fautes personnelles, mais il encourt dès sa naissance la réprobation attachée au genre humain tout entier et, dès lors, il a besoin d'un Rédempteur. Il entrera plus strictement dans l'ordre de la Rédemption par son baptême qui en fera un enfant de Dieu et un membre du Christ, donc rédempteur lui-même.

C'est pourquoi, je crois personnellement que Bloy voulait ici signaler cette dernière idée, à savoir: par une faute personnelle, l'homme entre plus spécialement dans l'ordre de la rédemption et doit devenir lui-même un rédempteur. En tout cas, sa phrase n'était pas

claire, et il a senti le besoin de la préciser à la fin de sa vie avant de livrer à l'impression.

Le Rédempteur est rattaché à la chute ou au Pêché; la souffrance est le résultat du Pêché. Le texte suivant, extrait du Journal de J. Bloy, laisse clairement entendre: "Paradis terrestre. Il faut toutes les souffrances de Jésus et toutes les nôtres pour reconstituer le Paradis." (176) Bloy l'a bien distingué et c'est pourquoi il voyait dans le Rédempteur, le Christ, surtout l'Homme de Douleur et dans la corédemptrice, la Dame de Compassion, Celle qui pleure. Parmi les saints, il aimait surtout ceux qui avaient recherché la société de la Passion de Jésus. C'est ce qui explique enfin pourquoi le dogme de la Communion des saints occupe une si large place dans sa vie, dans son oeuvre et dans sa doctrine de la souffrance.

D'après les textes cités jusqu'à présent, on a trouvé l'essentiel de la doctrine de notre auteur sur l'origine de la souffrance. Le péché, surtout le péché originel, mais non pas exclusivement celui-là, compromet la destinée éternelle de l'homme et chaque homme porte en soi la loi de la souffrance. De là aussi l'entrée de l'homme dans l'ordre de la Rédemption.

Quelques textes du journal de Bloy peuvent illustrer et confirmer ces affirmations. Celui-ci offre certaines difficultés d'interprétation, mais il répond assez précisément au problème posé:

"A propos de la Douleur, nous sommes frappés de ceci. L'Immaculée conception, c'est-à-dire Marie, -seule- n'a pu souffrir que par miracle, de même que les martyrs livrés aux flammes ne pouvaient être pré-

(176) L'Invendable, p. 66, le 16 avril 1905.

servés de la souffrance que miraculeusement. Encore Marie n'a-t-elle pu, semble-t-il, souffrir que dans son âme. N'ayant pas, comme Jésus assumé le Péché, la souffrance, même miraculeuse, dans son corps, est absolument inconcevable. Elle ne pouvait pas mourir non plus, puisque la mort est la suite du péché. Aussi l'Eglise emploie pour elle exceptionnellement, le mot Dormition."(177)

Evidemment nous ne pouvons accepter ce développement puisqu'il contient des faussetés théologiques: Bloy oublie que si Marie, par un privilège très spécial et en vertu des mérites prévus de Jésus-Christ, fut préservée de la tache originelle, ceci ne lui conférait pas les dons préternaturels, c'est-à-dire la science infuse, la maîtrise des passions et l'immortalité corporelle. On admet que la Sainte Vierge n'ait pas péché de fait; mais ceci est dû à sa vertu. En outre, ce n'est pas uniquement par miracle que la Sainte Vierge a pu souffrir puisqu'elle ne jouissait pas du privilège de l'impassibilité.

Et de fait, l'affirmation de Bloy est absolument fausse. Bloy énonce que Marie n'ayant pas, comme Jésus assumé le péché, ne pouvait pas, même par miracle, souffrir dans son corps; et qu'elle ne pouvait pas mourir puisque la mort est la suite du péché. Entendons-nous: la mort est la suite du péché de nos premiers parents qui, par là, perdirent pour eux et pour tout le genre humain la grâce ou participation de la vie divine dans l'âme, la science infuse des choses naturelles, l'exemption de la passion, l'exemption de la douleur et de la maladie, l'exemption de la mort. Or la Très Sainte Vierge, étant préservée de la tache originelle, naissait en grâce avec Dieu, mais ne jouissait pas des dons préternaturels perdus par le péché. Elle était donc, ~~comme~~ comme toute autre créature,

(177) Le Mendiant ingrat, T.II, p. 41 et 42, le 26 août 1894.

soumise à la douleur, celle de l'âme et celle du corps; elle était soumise à la maladie et à la mort. Et de fait la doctrine de l'Eglise veut que la Très Sainte Vierge ait souffert dans son corps et qu'elle ait été soumise à la mort.

Si l'Eglise emploie le mot Dormition pour désigner la mort de la Très Sainte Vierge, c'est par respect pour sa vertu; en outre, dès l'instant de sa mort, l'Eglise avait foi à sa résurrection corporelle, vérité qu'on célèbre à la fête de son Assomption glorieuse au ciel, vérité que le Pape actuel étudie et pour laquelle il consulte présentement l'Eglise universelle en vue d'une définition dogmatique.

La doctrine établie par ce texte de Bloy est certainement fausse, tout le monde en convient. Tout de même, retenons l'aveu inclus dans ce passage: "N'ayant pas, comme Jésus assumé le Péché, la souffrance, même miraculeuse, dans son corps, est absolument inconcevable. Elle ne pouvait pas mourir non plus, puisque la mort est la suite du péché."

Ceci illustre et confirme nos affirmations sur l'origine de la souffrance d'après Bloy. La souffrance est le résultat de la Désobéissance et c'est par le péché que l'homme porte en lui la loi de la souffrance.

Voici un autre passage. Une note banale à première vue mais très apte, si l'on y porte attention, à confirmer notre assertion. Dans son journal, à la date du 25 avril 1901, Bloy écrit:

"Lacune de vingt-trois jours. Nous avons déménagé, nous avons payé, nous avons vécu. Dès l'instant du premier Péché, dans la déclinante splendeur de l'Eden, il avait été décidé que nous déménagerions le

Vendredi-Saint, sept mille sept cent soixante-treizième anniversaire de l'Expulsion du Paradis, d'après le calcul probable des Septante..."(178)

En d'autres termes, dès l'instant du premier péché, sa misère, sa douleur actuelle avait été prévue et décidée; autre preuve manifeste que Léon Bloy rattachait au péché originel l'origine de la souffrance. Le doute n'est plus possible sur cette question. En effet, la lettre sur la douleur l'affirme clairement et les textes subséquents, choisis à des dates diverses, confirment la première lettre qui elle-même, en 1916, sera reprise et littérairement perfectionnée pour continuer de reproduire plus exactement la même pensée.

Cette constance n'aurait pas d'explication satisfaisante si l'on ne touchait pas ici à une conviction profonde de notre auteur. Ceci nous paraît établir la pensée définitive de Bloy sur ce point particulier qui d'ailleurs ne prête pas à conséquence.

CHAPITRE II - Nature de la souffrance

Le péché compromet la destinée éternelle de l'homme et traine à sa suite tout un cortège de souffrances. Telle est la conclusion à laquelle nous sommes parvenus dans l'analyse précédente. Sans porter de jugement sur cette donnée, continuons notre recherche. Essayons de déterminer ce que Bloy entendait dire lorsqu'il parlait de la souffrance.

Que voulait-il signifier par ce terme? Sa pensée sur ce point était-elle personnelle? L'originalité ne se rapportait-elle qu'aux expressions pour la désigner ainsi qu'à la violence et à la force d'affirmation par laquelle il pouvait se distinguer de ses contemporains?

Cette étude considérée abstraitement devrait occuper une place prépondérante, mais en tenant compte de la pensée et des préoccupations de Bloy elle ne requerra qu'un développement relativement peu étendu; en effet il n'était ~~rien de plus que~~ pas un spéculatif. Il l'a répété à plusieurs reprises et en diverses circonstances; la philosophie l'ennuyait et la théologie l'assommait. Et déterminer la nature de la souffrance figure une étude spéculative, antipathique au vieux mendiant. Il en a tout de même parlé assez ouvertement pour que nous puissions connaître le fond de sa pensée la-dessus.

Voyons d'abord le contenu de la fameuse lettre du début. Selon la méthode choisie, ce texte constituera encore le fondement de nos affirmations.

Dieu veut infiniment que l'homme qui a compromis sa destinée éternelle par le péché entre dans l'ordre de la Rédemption. C'est le contexte de la phrase suivante: "Alors s'engage une lutte terrible entre le coeur de l'homme qui veut fuir par sa liberté et le coeur de Dieu qui veut se rendre maître du coeur de l'homme par sa puissance." Et Bloy développe l'attitude de Dieu par rapport à la liberté de l'homme, le respect de Dieu pour ~~l'homme~~ ~~l'homme~~ faisant usage de sa liberté, ~~celle-ci~~ ^{celle-ci} peu même crucifier Dieu aux applaudissements de la canaille, et Dieu ne se défendra que par sa patience et sa Beauté. C'est là le combat dont Bloy parlait tout à l'heure. Puis il continue en nous donnant un aveu très important pour notre enquête:

"Entre l'homme revêtu involontairement de sa liberté et Dieu volontairement dépouillé de sa puissance, l'antagonisme est normal, l'attaque et la résistance s'équilibrent raisonnablement et c'est ce perpétuel combat de la nature humaine contre Dieu qui est l'essence inaltérable de la douleur en même temps que sa loi suprême. La Douleur, voilà le grand mot que je voulais te dire, mon petit Michel bien-aimé. Voilà la solution de toute la vie, le tremplin de toutes les supériorités, le crible de tous les mérites, le critérium infaillible de toutes les beautés morales."

Ces deux citations du texte de 1879 acquièrent de l'importance puisqu'elles nous livrent ce que nous cherchons. L'auteur ne parle pas de la nature de la souffrance, mais, ce qui est mieux, il énonce la chose et ça nous suffit.

Tout d'abord il semble y avoir contradiction entre les deux citations. Comparons-les pour mieux le constater le désaccord :

"Lutte terrible entre le coeur de l'homme qui veut fuir par sa liberté et le coeur de Dieu qui veut se rendre maître du coeur de l'homme par sa puissance."

"Entre l'homme revêtu involontairement de sa liberté et Dieu volontairement dépouillé de sa puissance, l'antagonisme est normal."

Bloy désigne ce perpétuel combat de la nature humaine contre Dieu comme l'essence inaltérable de la douleur en même temps que sa loi suprême.

C'est incontestable, nous prenons ici notre auteur en flagrant délit de contradiction. En effet, la première citation établit ainsi la lutte: l'homme par sa liberté veut fuir, et Dieu veut s'en rendre maître par sa puissance; les deux camps sont donc représentés d'un côté par la liberté humaine et de l'autre par la puissance de Dieu. Et la deuxième citation nous propose les deux mêmes adversaires mais le second n'a pas la même armure et devient inférieur au premier. D'abord la liberté humaine contre la puissance de Dieu, ensuite la liberté humaine contre Dieu

dépouillé de sa puissance. Il y a certainement contradiction, d'autant plus qu'entre les deux citations, Bloy s'efforce à nous démontrer ce qu'il entend par la liberté humaine qui suppose du côté de Dieu le dépouillement de sa puissance. Ne lui en faisons pas grief, attendu qu'il n'avait pas l'intention de faire de cette lettre un traité de théologie.

N'ailleurs un littérateur n'est pas toujours tenu à la rigueur d'expression du théologien.

De ceux deux textes, les seuls à vrai dire dans sa lettre se rapportant au sujet étudié, nous sommes en mesure de conclure au moins ceci sur la nature de la souffrance chez Bloy: Pour lui la souffrance consiste dans la lutte entre la liberté humaine et Dieu. Telle est, nous dit-il, "l'essence inaltérable de la douleur en même temps que sa loi suprême." Et si nous voulons pousser les choses à bout, son argumentation reviendrait à ceci: la lutte de la nature humaine contre Dieu, telle est l'essence ou la nature de la douleur; mais la lutte de l'homme contre Dieu constitue l'essence de la désobéissance ou du péché; donc le péché c'est la souffrance. Et nous avons dit plus haut que Bloy admettait la souffrance comme résultat du péché.

Il faut ajouter, pour être juste envers lui, que lorsqu'il retoucha cette lettre pour la publication en 1916, il n'osa reproduire son affirmation qui de fait se trouvait en contradiction avec une donnée précédente dans la même lettre. Il s'en tira par l'emploi d'une expression plus littéraire et moins compromettante:

"Entre l'homme revêtu involontairement de sa liberté et Dieu volontairement dépouillé de sa puissance, l'antagonisme est normal, l'attaque et la résistance s'équilibrent raisonnablement et ce perpétuel combat de la nature humaine contre Dieu est la fontaine jaillissante de l'inépuisable Douleur."

Cette dernière formule semble plus juste. Le perpétuel combat constitue la fontaine jaillissante ou la source de la Douleur et non pas la douleur même. Ainsi notre auteur revient à sa première position analysée au chapitre précédent, à savoir que la Douleur est le résultat de la Désobéissance, du péché.

En tout cas, en 1879, pour Bloy l'essence de la Douleur consistait dans la lutte entre l'homme revêtu involontairement de sa liberté et Dieu volontairement dépouillé de sa puissance. Et pour bien comprendre tout ce qu'il y a d'implicite dans ces expressions, voyons ce que notre écrivain entend par liberté humaine et par action de Dieu. Qu'on se reporte au texte complet. Dieu veut infiniment que le pécheur entre dans l'ordre de la Rédemption; alors s'engage la lutte terrible et c'est là que s'introduit le développement sur la liberté: "Cette ineffable liberté n'est rien que ceci: le respect de Dieu."

Si je comprends bien la pensée de Bloy, dans la lutte engagée entre le cœur de l'homme et le cœur de Dieu, la liberté est la première loi que le Créateur s'est obligé à respecter. De ce fait, il s'est rendu impuissant et inférieur à l'homme. C'est pourquoi l'être rationnel, par sa liberté, peut faire ce qu'il veut de Dieu. Il peut contrarier, mettre obstacle et même empêcher l'action du Tout-Puissant sur sa création. Et tout ceci s'appelle le respect de Dieu pour sa créature qu'il a créée libre. Ainsi le Créateur ne peut agir sur l'homme que par sa patience et sa beauté; il ne peut que séduire sa créature libre pour l'amener à réaliser ses propres fins.

Avouons que l'homme ainsi armé est revêtu d'une force extraordinaire qui semble en faire une sorte de Dieu. D'autre part, on a minimisé l'action du Créateur au profit de sa créature. On dirait que toute la supériorité de Dieu a consisté une fois pour toutes dans la création de l'homme qui en dépend, en raison du lien de causalité qui accorde à la cause une certaine prééminence sur l'effet. En définitive, on semble oublier que, sous la motion divine, l'homme libre agit infailliblement mais librement, c'est-à-dire qu'il va infailliblement poser l'action, mais il agira selon sa nature qui est libre.

Pour Bloy, la liberté ne consiste que dans l'impuissance où s'est réduit Dieu par rapport à sa créature, ce qui laisse champs libre à l'homme dans son action. C'est un élément extérieur et non pas intérieur à la nature humaine. Au contraire la liberté humaine consiste du côté de l'homme, d'après la philosophie aristotélico-thomiste, dans une active indifférence intrinsèque par laquelle la volonté a une puissance dominante sur son acte, de sorte que, tout ce qui est requis pour agir étant posé, elle puisse agir ou ne pas agir, poser tel acte ou tel autre. Du côté de Dieu, c'est simplement le respect de la volonté humaine qu'il a créée douée de liberté et qu'il prémeuvra selon sa nature.

Si nous nous en tenons aux expressions mêmes de Bloy, la nature de la souffrance consiste dans la lutte entre la liberté humaine telle qu'il l'entend et l'action de Dieu en dépendance de cette liberté. Car il ne reste à Dieu que l'expédient de séduire sa créature s'il veut remporter la victoire à l'issue de ce terrible combat. Et cette lutte est l'essence inaltérable de la douleur.

Y aurait-il moyen de savoir maintenant ce que Léon Bloy entend par la loi de la Douleur? Si nous rapprochons cette phrase d'une

autre citée au début de la lettre, en 1916, il semble que l'écrivain veuille simplement parler du châtement infligé au genre humain tout entier à la suite de la chute au Paradis terrestre; et à cela se greffe, dans sa pensée, la nécessité du renoncement ou de la souffrance pour tout catholique, s'il veut faire son salut, car Dieu nous ayant racheté sans nous, ne nous sauvera pas sans nous. Voici ce passage invoqué:

"S'il existe quelque chose d'universellement inflexible, c'est cette loi de la souffrance que tout homme porte en soi, juxtaposée à la conscience même de son être, qui préside au développement de sa libre personnalité..."

La simple vérité catholique est qu'il faut absolument souffrir pour être sauvé et ce dernier mot implique une nécessité telle que toute la logique humaine mise au service de la métaphysique la plus transcendante ne saurait en fournir l'idée."

Léon Bloy a pris une position assez caractéristique sur le rôle de la Douleur dans la vie chrétienne et sur sa place parmi les vertus. Pour lui, la souffrance est la solution de toute vie humaine. Lorsque notre mendiant prépara la publication de sa lettre sur la douleur en 1916, il alla même jusqu'à affirmer que la souffrance est l'essence de la vie morale, que la généalogie des vertus chrétiennes commence par la Douleur. D'après lui, le Type qui peut tout expliquer, c'est l'Homme de douleurs, qui n'est Pureté, Patience, Beauté, Force, Humilité, Douceur, Voie, Vérité et Vie, que parce qu'il est Homme de douleurs.

A la fin de sa lettre, Bloy compare la Douleur à une montagne du haut de laquelle on peut apercevoir toutes les autres vertus morales; l'amour seul peut donner des forces pour y parvenir. De prime abord, on a l'impression que, pour lui, la souffrance passe avant l'amour: C'est la reine des vertus morales et l'amour ne fait que donner

la force pour y parvenir.

Cependant, si l'on considère la suite de ce même texte, les choses rentrent dans l'ordre :

"Les Saints ont recherché la société de la Passion de Jésus. Ils ont cru la Parole du Maître quand Il dit que celui-là possède le plus grand amour qui donne sa vie pour ses amis (S. Joan., XV, 13.) Dans tous les temps les âmes ardentes et magnifiques ont cru que pour en faire assez, il fallait absolument en faire trop, et que c'était ainsi que l'on ravissait le Royaume des Cieux..."

En d'autres termes, le véritable amour suppose le don de soi, le renoncement et même la souffrance. Et pour Bloy, la meilleure preuve de l'amour de quelqu'un, c'est son consentement à souffrir pour lui et par lui. En somme, ~~notamment~~ ^{notamment} voulait insister sur l'inséparabilité de la loi de la souffrance et du sacrifice, et celle de l'amour surtout dans l'ordre de la réception. Et ceci concorde assez bien avec la parole de Saint-Paul : "Sine effusione sanguinis non fit remissio peccatorum." (Heb. IX, 22.) Tout de même nous aurons à porter un jugement plus explicite sur cette question plus loin. Pour tout de suite, voyons comment les textes du journal de Bloy corroborent la doctrine telle qu'elle nous est apparue dans la lettre sur la douleur.

"Pas une lettre, pas un ami, pas un sou. L'exercice de la liberté consiste à se dépouiller de sa volonté propre." (179) Et le texte suivant complète le précédent en le précisant : "Journée sans souffrance, mais pâle et triste. On attend votre volonté, Seigneur!" (180) Abandon de sa volonté propre au profit d'une plus grande soumission à la sainte volonté de Dieu, telle est la pensée contenue dans ces deux textes. Ce n'est pas la souffrance elle-même, mais la manière de se comporter dans

(179) Mon Journal, T.I, p. 91, le 2 janvier 1898.

(180) Quatre ans de Captivité, T.I, p. 202, le 5 juin 1902.

la terrible lutte dont Bloy a parlé auparavant.

Il ne s'agit plus ici de la nature de la souffrance mais de l'attitude du chrétien devant une manifestation douloureuse de la volonté divine. Et désormais c'est l'orientation que nous devons donner aux textes suivants pour en bien saisir la portée et en dégager le contenu.

Un ^{la} douleur mâle, voilà une idée souvent reprise par Bloy.

"Le mot latin dolor est du genre masculin,...par conséquent la douleur est mâle et faite pour les coeurs puissants." (181) Et n'allons pas croire qu'il demande ici une attitude simplement stoïque devant la souffrance. La lettre suivante adressée à Emile Godefroy démontre précisément le contraire en déterminant le rôle et la place de la douleur dans la vie chrétienne:

"...Tout votre article "De profundis" atteste et proclame une âme religieuse, ardente et profonde. Lorsque vous m'écrivîtes en réponse à un conseil très amical, vous vous déclarâtes sans appétit pour le bonheur - ce qui était évidemment absurde. Il n'est au pouvoir d'aucun homme de ne pas chercher le Paradis, fût-ce dans le désespoir. Mais alors, c'est le paradis terrestre. La Douleur n'est pas notre fin dernière, c'est la Béatitude qui est notre fin dernière. La Douleur nous conduit par la main au seuil de la Vie éternelle. Là elle nous quitte, ce seuil lui étant interdit. Vous-même l'entendez ainsi, quand vous écrivez: "Le fondement solide de tout grand édifice moral est le désespoir, parole qui se contredirait dans les termes, si vous n'aviez en vue que le seul désespoir, philosophique, lequel consiste à attendre Rien des hommes et Tout de Dieu, "le grand désespoir étoilé", comme vous dites avec magnificence. "C'est de là que l'espérance et la religion prennent leur essor vers les cieux." Nous voilà donc tout à fait ensemble. Une nouvelle édition de mon Désespéré pourrait prendre cette épigraphe tirée de Carlyle: "Le désespoir porté assez loin complète le cercle et redevient une sorte d'espérance ardente et féconde."

"Pour ce qui est de l'autre désespoir, le théologique, celui qui n'attend rien de Dieu, nous l'abandonnerons aux bourgeois qui cherchent la joie de leurs tripes.

"Je suis trop belle pour être aimée! dit la Douleur, en regardant la littérature où notre place n'est pas marquée, mon cher Godefroy. "Ne tourmentez pas celui qui connaît la Douleur et la Beauté; souhaitez-lui un bon voyage: il possède son viatique". Quand on a écrit cette splendeur, on est avec Léon Bloy dans des catacombes obscures, dans des Latonies effroyables...." (182)

(181) La Porte des Humbles, p. 210, le 3 janvier 1917.

(182) L'Invendable, n. 163 à 165, le 8 février 1906.

Texte important comme on le voit et qui précise plusieurs points, particulièrement sur l'orientation et la raison d'être de la Douleur, de même que sur sa place dans la vie chrétienne.

Ce n'est pas une fin en soi; ce n'est pas non plus la fin dernière de l'homme. La Douleur nous conduit par la main jusqu'au seuil de la Vie éternelle, mais n'y pénètre pas. Elle n'est qu'un moyen de purification, ou qu'un châtement imposé à notre péché pour nous aider à faire notre salut. La position présente de Bloy sur la douleur est beaucoup plus précise et juste que celle de sa lettre sur la douleur, et ce dernier texte complète avantageusement le premier. Bloy se sent conquis par un écrivain qui ose écrire des sentiments qui le passionnent depuis longtemps et si rarement en honneur dans la littérature contemporaine.

D'autres citations ou notes de son journal nous indiquent clairement la souffrance chrétienne comme la seule véritable. Il a pu expliquer déjà l'essence de la Douleur; mais l'orientation constante de sa pensée va vers le sens chrétien de la Douleur. C'est la raison de ses violences devant l'expression de pensées contraires ou trop terre-à-terre.

Il veut une douleur mâle et forte qui rejette le pessimisme. "Il n'est rien au monde que je vomisse autant que le pessimisme... Si j'avais l'honneur de commander en temps de guerre, je ferais fusiller les pessimistes, comme on fait fusiller les espions et les déserteurs." (183) Il faut agir avec force dans l'épreuve et pour acquérir de mâle courage il est nécessaire que la douleur soit appuyée et soutenue par la foi et par la prière.

"...Il faut prier; Tout le reste est vain et stupide. Il faut prier pour endurer l'horreur de ce monde, il faut prier pour être pur, il faut prier pour obtenir la force d'attendre. Il n'y a ni désespoir ni

tristesse amère pour l'homme qui prie beaucoup. C'est moi qui vous le dis. Si vous saviez combien j'en ai le droit et avec quelle autorité je vous parle!

Vous connaissez les misères banales de la vie, mais vous ignorez la vraie Douleur. Vous n'avez pas reçu le vrai coup qui perçe le coeur. Peut-être ne le recevrez-vous jamais, car très peu le reçoivent quoique beaucoup prétendent l'avoir reçu. - Le nombre est infini des hommes-
enfants qui croient souffrir sans mesure, et qui souffrent, en réalité, fort peu. Le nombre est infini de ceux qui s'imaginent posséder la Foi, et dont la foi ne soulèverait pas un grain de poussière. Pour ce qui est de l'Espérance et de l'Amour, quels mots ont été plus prostitués?

"La Foi, l'Espérance, la Charité, et la Douleur qui est leur substrat, sont des diamants, et les diamants sont rares, vous l'avez appris. Ils coûtent fort cher, ne l'oubliez pas. - Ceux-là coûtent la Prière, qui est, elle-même, un inestimable joyau qu'il est nécessaire de conquérir. C'est rudimentaire et formidable.

Il s'agit de prier simplement, bêtement, mais avec un vouloir puissant. Il est indispensable de prier longtemps, patiemment, sans écouter le dégoût ni la fatigue, jusqu'à ce que l'émotion vienne et qu'on sente comme un tison dans le coeur. Alors, on peut aller en paix, et subir n'importe quoi..."(184)

Voilà l'âme profonde, méditative et orante du mendiant ingrat, l'explication de sa force exceptionnelle devant l'énormité de sa misère. Celui qui parle ainsi n'a pu trouver ces sentiments que dans une vie amoureusement douloureuse, une vie qu'il trouvait sublime parce qu'il devenait "une enclume de Dieu pour la joie et pour la douleur."(185)

Malgré ses illusions, son plus grand désir était d'arriver à la sainteté et pour cette tâche il était convaincu de la nécessité de la souffrance bien comprise. Il énonce cette conviction à une amie très affligée;

"Nous n'avons tous qu'une seule affaire en ce monde, c'est de devenir des saints, et il faut beaucoup souffrir pour cela. On le sait quand on est chrétien, mais on ne se dit pas assez qu'il n'y a qu'une seule manière de souffrir véritablement. Cela consiste à renoncer d'avance à toute consolation. C'est un sacrifice tout à fait surhumain et qui, pourtant, nous est demandé. Tant qu'il n'est pas accompli, l'espérance de la

(184) Le Mendiant ingrat, T.I, p. 205, le 16 février 1894.

(185) Ibid., T.II, p. 186, le 26 juillet 1895.

sainteté n'est qu'un rêve ou une dérision. Telle est notre tâche et je reconnais qu'elle est très dure.

"I, faut prier le Saint-Esprit de nous délivrer de l'illusion du temps dont nous sommes tous victimes. Dans la douleur ou dans la joie, nous croyons que le temps est quelque chose et il n'est rien, puisqu'il n'existe pas pour Dieu. Il ne devrait donc pas exister pour nous. C'est lui qui nous sépare de Dieu. Si nous obtenions cette grâce de ne jamais savoir l'heure, nous serions déjà dans l'Eternité bienheureuse et la souffrance, alors, serait pour nous comme une barque rapide sur un affluent du Paradis." (186)

Cet idéal élevé, cette orientation constante de sa souffrance nous explique pourquoi il pouvait la désirer et y trouver de la véritable joie même au milieu de la plus effroyable misère: "Si je ne sentais pas ma misère, comment pourrais-je sentir ma joie qui est fille aînée de ~~ma~~ misère et qui lui ressemble à faire peur? (187)

Ces paroles furent écrites dans son journal en l'année 1895, l'année terrible, l'année de misère noire où plusieurs autres dans les mêmes circonstances auraient été saisis de désespoir. Dans ces sentiments il pouvait dire en toute vérité: "Nous ne sommes à la torture que pour confesser la Gloire." (188)

C'est donc l'acceptation chrétienne qui réalise pleinement la vraie notion de souffrance; autrement c'est le désespoir pessimiste qui n'attend rien de Dieu. Pour un Léon Bloy, la souffrance occupe une place de choix dans la vie et parmi les vertus chrétiennes. Et parler de l'utilité de la douleur d'après lui, c'est n'y rien comprendre. Elle est absolument nécessaire pour être sauvé et pour arriver à la sainteté. Il faut même désirer la douleur et l'accepter avec joie et reconnaissance lors-

(186) Au seuil de l'Apocalypse, p. 33, le 12 mai 1913.

(187) Le Mendiant ingrat, T. II, p. 176, le 26 juin 1895.

(188) Le Mendiant ingrat, T. II, p. 96, le 3 décembre 1894.

qu'elle se présente à nous.

CHAPITRE III - Nécessité de la souffrance

En commençant ce développement sur la nécessité de la Douleur nous touchons à une conviction très profonde chez Bloy. La haine de cette compagne chez beaucoup d'écrivains même catholiques de ce siècle si lâchement sensuel ~~descendait~~ déclenchait chez lui une réaction violente et souvent passionnée.

Par contraste, il faisait ressortir l'universalité de cette loi que tout homme porte en soi et qui préside au développement de sa libre personnalité. Sa lettre sur la Douleur l'exprime avec force:

"La simple vérité catholique est qu'il faut absolument souffrir pour être sauvé et ce dernier mot implique une nécessité telle que toute la logique humaine mise au service de la métaphysique la plus transcendante ne saurait en fournir l'idée."

Cette nécessité de la souffrance viendrait donc de ce qu'elle est indispensable si l'on veut faire son salut. Mais un peu plus bas dans la même lettre, son opinion se précise et se fortifie: la douleur est nécessaire car elle est l'axe vertébral, l'essence même de la vie morale. Et au sujet de ce texte, aucun changement notable, à l'exception de deux mots intervertis, entre la première rédaction dans la lettre inédite

de 1879 et la dernière, pour ce chapitre du volume "Dans les Ténèbres" composée en 1916.

Le travail de son salut implique nécessairement la souffrance, Et l'homme, dans l'ordre de la Rédemption, ne se sauve jamais seul; il entraîne d'autres membres du même corps. - La douleur est nécessaire et l'amour pour être véritable doit être muni de ce signe distinctif. La croix est tellement nécessaire qu'une âme fière et généreuse devra la rechercher avec emportement, avec délire, l'augmenter même pour ne rien perdre de la volupté d'amour qu'elle y trouve. Tel est le noble idéal de notre homme de l'Absolu, dans ce siècle si médiocre et si indifférent.

Voici un autre motif révélateur de cette nécessité: en plus d'être dans l'ordre de la Rédemption, le chrétien est membre de Jésus-Christ; il est revêtu de la dignité et de la responsabilité de Rédempteur. S'appuyant sur ce fait, ~~il~~^{il} énonce l'oeuvre ignoble de ceux qui refusent de souffrir!

"... Nous pouvons partir de là pour mesurer toutes choses. En nous déclarant membres de Jésus-Christ, l'Esprit-Saint nous a revêtus de la dignité de Rédempteurs et lorsque nous refusons de souffrir, nous sommes exactement des simoniagues et des prévaricateurs;.....

"Tout en nous est identique à Jésus-Christ à qui nous sommes naturellement et surnaturellement configurés. Lors donc que nous refusons une souffrance, nous adultérons autant qu'il est en nous notre propre essence, nous faisons entrer dans la chair même et jusque dans l'âme de notre Chef un élément profanateur de son intégrité qu'il lui faut ensuite expulser de lui-même et de tous ses membres par un redoublement inconcevable de tortures..."

Notre refus fait entrer dans la chair et dans l'âme du Christ et de tous les membres de son corps mystique "un élément profanateur de son intégrité" qu'il devra enlever par un redoublement de souffrances. Doctrine splendide, non pas exagérée mais identique à celle de Saint

Paul qui complétait en son corps ce qui manquait à la passion du Christ.
(Col. I,23.)

Au fond, ces expressions ~~très~~ frappantes supposent et manifestent toutes les exigences de la doctrine du corps mystique. Le chrétien revêtu de la dignité de rédempteur prévarique s'il refuse de souffrir; mais ses souffrances appuyées sur la Passion du Sauveur, dont elles forment en quelque sorte le prolongement et la réédition dans chacun de ~~ses~~ membres, le perfectionnent et contribuent au bien de l'Eglise en enrichissant le corps mystique. Le chrétien en refusant de souffrir, fait entrer dans les membres du corps mystique un élément profanateur de son intégrité, puisqu'il ne consent pas à compléter ce qui manque à la Passion du Christ pour son Eglise. Il devient un simoniaque et un prévaricateur; il adultère sa propre essence de chrétien.

De prime abord, ces expressions peuvent étonner, mais n'oublions pas que Saint Paul en a employé de plus ~~fortes~~ encore dans sa première épître aux Corinthiens: "Ne savez-vous pas que vos corps sont des membres du Christ? Prendrai-je donc les membres du Christ pour en faire les membres d'une prostituée? Loin de là! Ne savez-vous pas que celui qui s'unit à la prostituée est un seul corps avec elle? (I Cor. VI, 15 et 16.)

Cette doctrine sur l'obligation de souffrir est reprise, confirmée et complétée tout au long du ~~Journal de Bloy~~ ~~Journal de Bloy~~. Nous choisirons seulement quelques textes plus représentatifs.

Bloy écrit à un ingénieur israélite qui voulait travailler pour améliorer la condition matérielle de ceux qui souffrent:

"Mais les saints savaient que le corps humain n'est que l'apparence de l'homme et ils travaillaient surtout pour les âmes, lesquelles ne meurent pas. Ils savaient aussi que la Souffrance est bonne, surnaturellement, pour tous, et que l'homme qui ne souffre pas ou qui ne veut pas souffrir est un enfant déshérité du Fils de Dieu qui épousa la Douleur, car celui-là seul peut entrevoir le prix de son âme qui accepte de souffrir...

"Car voici la loi spirituelle. Chaque fois qu'un homme jouit dans son corps ou dans son âme, il y a quelqu'un qui paie..."(189)

Cette ^{note}signale la nécessité de la douleur pour connaître le prix de son âme, pour être un digne fils de Dieu; elle énonce la sollicitation ou l'appel à une vie d'offrande et de compensation victimale. Une lettre à Philippe Roux insiste encore sur le même point et nous démontre que cette pensée n'est pas seulement passagère.

"...L'amour en Dieu, c'est la Nécessité absolue, philosophiquement et théologiquement. Ma souffrance est nécessaire. Dieu est le Pauvre par essence et par excellence et il me demande cette aumône que j'aurais pu lui refuser en raturant quelque chose d'éternel. Oh! je sens l'absurdité de ces expressions, mais je ne sais pas mieux dire. Ce Pauvre a besoin de la souffrance. Par elle il est Dieu et il faut que les coeurs lui en donnent. Date elemosinam, cette recommandation évangélique n'a pas d'autre sens pour les êtres vraiment profonds et les trente-deux concordances bibliques du mot eleemosynam corroborent terriblement l'interprétation... Il faut faire à Dieu l'aumône de la souffrance, de celle des autres, si on est un démon, de la sienne propre, si on est un saint. Or chacun de nous est un saint, puisque nous sommes tous membres de Jésus-Christ. La damnation, telle que la réalisent tant de bourgeois, est un acte infiniment monstrueux qui consiste à amputer Dieu."(190)

C'est le développement d'un nouvel argument en faveur de la nécessité de la douleur: Dieu est Pauvre et il me demande cette aumône de la souffrance. C'est une paraphrase avec une nouvelle trouvaille, de l'idée de complément à la Passion du Christ. Le sens accommodatice accordé au texte de l'Ecriture Sainte est légitime mais discutable.

(189) Le Pèlerin de l'Absolu, p. 100 à 103, le 27 février 1911.

(190) L'Invendable, p. 293, le 12 mars 1907.

Son journal note encore une parole de sa femme sur la souffrance:

"Un chrétien qui ne veut pas souffrir avec Jésus est un bourgeois confortablement installé et le ventre plein, assistant de son fauteuil, avec un voluptueux dilettantisme d'attendrissement, au supplice d'un innocent qui meurt pour lui. Jeanne." (191)

Imbu de ces pensées, Bloy est mieux disposé à accepter chrétiennement et surnaturellement sa misère quotidienne et à lui donner son véritable sens. A l'occasion de difficultés de paiement avec le greffier de la Justice de paix, Bloy annonce qu'il va se remettre à payer spirituellement en plus des 34 francs qu'il doit déboursier, et sa soumission, son abandon à Dieu lui suggère cette sublime pensée: "Il est clair que Jésus veut, en sa qualité de Pontife, m'éprouver comme les ingénieurs éprouvent un pont, c'est-à-dire en mettant sur moi les plus lourds fardeaux." (192)

Ce sentiment résume toute la vie de Léon Bloy et manifeste sa grandeur d'âme. En 1912, il poursuivait encore l'idéal de ses premières années de misère, ~~et de pauvreté~~. Sa confiance en la prière lui donne du courage et en bien des circonstances c'est son ancre de salut et sa force la plus certaine, même si les effets en sont inconnus: "Quand nous prions, écrit-il à Benoît Joly, nous mettons dans la main de Dieu une épée, nue, magnifique et redoutable, dont il fait ce qu'il veut et nous ne savons rien de plus." (193)

Convaincu de la nécessité de la souffrance pour tout homme, pour tout chrétien en raison de sa dignité de Rédempteur, Bloy en a déterminé l'importance pour sa vie personnelle, pour vivre dans la

(191) L'Invendable, p. 286, le 22 avril 1907.

(192) Quatre ans de captivité., T.II, p. 177, le 21 octobre 1903.

(193) Au seuil de l'Apocalypse, p. 70, le 15 octobre 1913.

véritable joie, pour travailler efficacement à sa sanctification; il a affirmé aussi cette nécessité pour l'accomplissement de son rôle d'artiste et d'écrivain. Il était lui-même assuré qu'il n'aurait pas pu écrire ses livres s'il n'avait été malheureux. Il l'exprime d'une façon voilée à quelqu'un qui lui a envoyé deux cents francs:

"Par vous je vais pouvoir écrire, sans angoisse ni déchirement, quelques chapitres encore du Sang du Pauvre... Il a fallu vingt ou trente ans de misère pour que je fusse en état d'écrire un tel livre. Ce résultat obtenu, la misère disparaîtra peut-être. Je dis la misère, non pas la pauvreté qui est un bien inestimable dont nous espérons ne jamais être privés." (194)

Cependant, devant la même pensée énoncée par d'autres qui le font ironiquement ou pour le laisser tout entier à sa vocation d'artiste et d'écrivain, son opposition se manifeste violemment et par des paroles injurieuses.

Quoi qu'il en soit, il demeure certain que Bloy a toujours prôné avec vigueur la nécessité de la souffrance; il a exprimé cette conviction ordinairement alors que lui-même était livré à la plus profonde misère. De là l'importance prépondérante du dogme de la Communion des Saints dans sa vie quotidienne et dans sa doctrine de la souffrance. On l'a dit, les raisons principales qu'il développe pour^{en} montrer la nécessité se ramènent à une fondamentale: notre dignité de Rédempteur par notre appartenance au corps mystique du Christ.

CHAPITRE IV - La communion des saints

On l'a dit avec raison, ce dogme résume toute la théologie de Léon Bloy et il explique toute sa doctrine de la souffrance. Supprimons ce dogme de sa vie et de sa pensée et nous ne comprenons plus rien à son oeuvre, ou au moins nous enlevons sa principale caractéristique et ce qui lui donne du relief, de la force et une valeur transcendantale son siècle et les écrivains de son temps.

Par cette doctrine et cette vie du dogme de la communion des saints, Bloy souffrait la Passion du monde; il communiait à l'universelle douleur dans un esprit vraiment catholique, en pleine conscience de sa grande responsabilité de rédempteur et de membre du corps mystique. Son univers, c'était naturellement l'Eglise, non seulement actuelle mais celle de tous les temps, puisque par Jésus tout homme est le contemporain de tout autre, quelle que soit entre eux la distance de temps. Pour Bloy, nous en sommes toujours à la Passion du Christ, et tous les membres de son corps doivent accepter et se soumettre à la douleur. En outre nous souffrons plus ou moins des actes de l'ensemble et toute l'Eglise pâtit de notre souffrance ou de notre péché.

De telles pensées émises au siècle du progrès de la Science, du matérialisme et du naturalisme avaient bien des chances de ne pas être acceptées. La loi d'universelle solidarité entre les hommes amenant la notion d'un temps supratemporel, l'action réciproque entre individus séparés par de grands espaces de temps, l'absolue simultanéité de

tout acte humain retranchant la fausse sécurité d'un isolement illusoire, l'explication par ce dogme et non par l'occultisme, de forces surnaturelles que l'homme par son libre arbitre peut modifier - par exemple par la prière ou par le péché - et dont aura dépendu ou dépendra tel ou tel événement, autant de contradictions flagrantes de l'esprit du siècle. ~~et qui devaient être difficilement acceptées de ses contemporains.~~

Cette doctrine de la communion des saints n'est pas absolument explicite dans la lettre sur la douleur étudiée jusqu'à présent; mais elle est sous-entendue dans tout son développement sur la souffrance. En outre, elle est comprise dans l'affirmation que nous sommes les membres de Jésus-Christ, les membres de l'Homme de Douleur qui est "l'Amour éternellement éperdu de la Suprême Douleur. Le Pèlerin du dernier supplice, accouru pour l'endurer à travers l'Infini, du fond de l'Eternité et sur la tête de qui se sont amoncelés en une unité effroyablement tragique de temps, de lieu et de personne, tous les éléments de torture amassés dans chacun des actes humains accomplis dans la durée de chaque seconde sur toute la surface de la terre pendant soixante siècles."

C'est affirmer assez clairement que le Christ, Chef du corps mystique, a souffert pour le rachat de tous ses membres dont nous sommes. Bloy dit d'ailleurs un peu plus loin. "Tout en nous est identique à Jésus-Christ à qui nous sommes naturellement et surnaturellement configurés. Lors donc que nous refusons une souffrance, nous adultérons autant qu'il est en nous notre propre essence, nous faisons entrer dans chair même et jusque dans l'âme de notre Chef un élément profanateur de son intégrité qu'il lui faut ensuite expulser de lui-même et de tous ses

membres par un redoublement inconcevable de tortures." Nous sommes les membres du Christ et Omnia in ipso constant.

La doctrine du corps mystique, ou le dogme de la communion des saints constitue la base et l'élément primordial de toute la doctrine de Bloy sur la souffrance. Pour nous en convaincre et pour faire ressortir la beauté et la grandeur de ses sentiments et de sa vie, lisons divers passages de son journal parmi les plus caractéristiques sur ce point.

Ce que chaque homme est exactement, nul ne pourrait le dire. Tels sont les paroles du début d'un très beau chapitre des Méditations d'un Solitaire en 1916. Et par là Bloy veut indiquer que les hommes ignorent invinciblement leur parenté surnaturelle; ~~car~~ s'il existe un arbre généalogique des âmes, les Anges seuls peuvent être admis à le contempler. Cette pensée hantait l'esprit de Bloy dès le début de son journal et l'accompagna jusqu'à la fin. En 1895, voici ce qu'il écrivait dans le Mendiant ingrat:

"Journée lourde, obscure, désolée.

Pourquoi, à de certaines heures, sommes-nous assaillis d'une tristesse noire et mauvaise, toute semblable à celle que déterminerait en nous le remords de quelque crime?

Ne serait-ce pas qu'un être humain ou angélique, parfaitement inconnu de nous, et, cependant, mystérieusement lié à nous des liens spirituels des plus étroits, vient de se rendre coupable de ce crime, qui devient nôtre par la solidarité du remords?"(195)

La solidarité s'entend ici dans le sens de l'unité et de l'interdépendance qui existe entre les membres d'un même corps, le corps mystique du Christ. C'est l'explication simplement catholique de certaines expressions qui ont paru d'un halluciné ou d'un déséquilibré et qui ne

faisaient que replacer les choses dans leur véritable équilibre et harmonie en tenant compte non pas d'un simple fait contingent mais de sa répercussion et de son lien avec tout l'univers et surtout l'univers surnaturel. Voici une phrase dans ce sens et incompréhensible autrement: c'est une réponse à une lettre de Demolins.

"Votre lettre m'est arrivée inopinément, à la minute où j'attendais autre chose... C'est aujourd'hui le cinquième anniversaire de la fin tragique de l'ainé de mes deux fils égorgés. J'ai raconté ce drame plus que sombre dans la Femme pauvre, car mes livres, en général, sont faits de mes souvenirs de douleur. La coïncidence m'a donné à penser. Il est inutile de vous dire que je crois à la protection très sûre de ceux de nos défunts qui moururent sans aucun péché et qui parlent pour nous dans la lumière. J'ai donc été aussitôt préoccupé de vous et je me suis demandé, comme toujours en pareil cas, pourquoi vous apparaissiez ainsi dans ma vie, pourquoi on vous envoyait..."(196)

Pour Bloy la parenté surnaturelle peut exister même entre les âmes de l'Eglise triomphante et celles de l'Eglise militante; c'est la véritable communion des saints. Les endroits où cette pensée est reproduite ne sont pas rares.(197)

Le Pèlerin de l'Absolu nous donne l'occasion de lire une lettre splendide où Léon Bloy, dans une sublime simplicité, nous découvre un des traits caractéristiques de sa belle âme qui ne se nourrit pas de vulgarités. N'y aurait-il que cette lettre, notre assertion du début

(196) Quatre ans de Captivité, T.I, p.91 et 92, le 26 janvier 1901.

(197) Voulons-nous une citation très belle sur cette parenté surnaturelle? Lisons cet extrait de son journal, l'Invendable: "Concordance mystérieuse. Huysmans a été enterré le même jour et à la même heure probablement que Josef Polak, l'humble prêtre de Moravie qui a peut-être payé, in extremis, pour cette colonne torse de l'Eglise contemporaine où Notre Dame de la Salette avait été flagellée. Celui à qui Dieu le Père montrerait ce qui s'accomplit dans une même seconde par tout l'univers, celui-là serait son Fils unique, son Consubstantiel, et il jugerait le monde. Il n'y a pas d'acte isolé sans support, indépendant de la Syntaxe divine qui est un article de notre Foi et qui se nomme Communion des Saints." cf: L'Invendable, p. 297, le 17 mai 1907.

serait parfaitement confirmée. Il écrit à la soeur de René Martineau et lui signale tout le bien qu'elle lui a fait, puis il continue en ces termes:

"A la soeur de Martineau:

Ma chère Madeleine,

"... Vous avez certainement senti combien notre rencontre a été extraordinaire. Je vous ai vue pour la première fois, il y a quelques jours à peine, mais depuis dix ans déjà, vous étiez entrée dans ma vie et, tout de suite, à une grande profondeur. Votre frère m'avait dit vos peines et Dieu voulut que j'en fusse touché d'une manière grave, très particulière, bien qu'aux yeux du monde, vous ne fussiez pour moi qu'une étrangère. Les personnes habituées uniquement aux impressions et aux jugements vulgaires ne peuvent concevoir que la parenté de la chair, la proximité visible. Il y a bien autre chose pourtant. Il y a la parenté spirituelle qui est un mystère.

Nous avons tous, dans ce vaste monde, des frères et des soeurs qui ne nous seront mantrés que dans la vie future, des âmes extrêmement éloignées de nous en apparence et qui, cependant, nous sont plus proches quelquefois que les âmes de ceux qui tiennent à nous par les liens du sang. Ma vie, vous savez, a été exceptionnellement douloureuse. En bien, quand je souffrais presque au-dessus de mes forces, il m'a semblé souvent que je payais pour d'autres, pour des inconnus qui ne pouvaient payer et que ma souffrance passait au-dessus des têtes plus ou moins chères qui m'entouraient pour aller infiniment loin, pour aller à des captifs, à des opprimés vivants ou défunts qui correspondaient mystérieusement à moi. C'est ce que notre sainte Eglise nomme la Communion des Saints et c'est un des Douze Articles de la Foi.

Il arrive cependant que ces inconnus pour qui on souffre et pour qui on prie, sont manifestés quelquefois sensiblement, dès cette vie, et c'est ce qui nous est arrivé. Car je suppose que, sans le savoir, vous avez vous-même souffert pour moi. S'il n'en était pas ainsi, comment se pourrait-il que j'eusse été poussé irrésistiblement à prier pour vous, Madeleine, comme je n'ai jamais prié pour personne? Comment aurais-je pu vous sentir tant d'années si près de moi, si implorante et si douce? Voilà, chère amie, ce que je sentais le besoin de vous écrire, du fond de mon coeur." (198)

C'est la conviction intime de notre mendiant de la souffrance. Et cette parenté spirituelle est l'explication qu'il donne

à sa grande influence personnelle pour la conversion de plusieurs de ses contemporains. Il le répète pour chacun de ses convertis.(199)

Enfin après avoir prêché d'exemple en payant continuellement pour les autres, il conseille la même pratique à la fin de sa vie: "A Henri Morin que je sais très malade. Je lui parle de la Communion des Saints⁵ Je lui dis qu'il souffre pour d'autres, pendant que ces autres donnent peut-être leur vie pour que la sienne soit épargnée."(200)

(199) Voici d'autres citations dans ce sens. A son filleul Van der Meer de Valcheren, une dédicace pour le Désespéré : "Mon bien-aimé filleul P erre-Mathias, voici un rarissime exemplaire de ce livre célèbre qu'aucun éditeur ne veut réimprimer on ne sait pourquoi. Tu verras, en lisant cette quasi-autobiographie, dans quel bain d'huile bouillante elle dut être écrite, et tu sais, par la série de mon Journal, aussi bien que par la Femme pauvre, ce que Dieu a mis sur mes épaules pendant le quart de siècle qui a suivi. Penche-toi sur ce puits noir et dis-toi profondément que, peut-être, il a fallu toutes ces tortures d'un pauvre homme pour que tu devinsses chrétien." (Le Pèlerin de l'Absolu, p. 140, 21 juin 1911.)

Et ailleurs au même: "...Très aimé P^rerre venu si tard dans ma vie, je pense quelquefois qu'il ne se peut pas que tu sois étranger aux peines extraordinaires et si longues qui ont précédé notre rencontre. Tout de suite, j'ai cru savoir que Dieu t'envoyait, parce qu'il y avait dans ton passé, ou dans celui de tes ascendants - quelque chose qui correspondait à ma destinée et qu'en ce sens tu m'étais plus proche que la plupart de mes frères, beaucoup plus proche en vérité. C'est ainsi que je conçois toute l'histoire humaine, laquelle est un adorable monstre pour la pensée, un incommensurable tourbillon d'âmes se précipitant les unes sur les autres en un désordre apparent, mais divinement calculé sur l'ineffable répartition des Gouttes de Sang roulant par terre sous les oliviers de Gethsémani. Au sens absolu, la vie chrétienne est une agonie. Prolixius orabat, est-il dit de N^otre Sauveur. Nous n'avons pas autre chose à faire." (Le Pèlerin de l'Absolu, p. 193, le 27 octobre 1911.)

Enfin en 1907, il écrit à un bienfaiteur: "Ce que fait Dieu est admirable et sa Main m'est ici tellement visible que je me sens avec vous comme une parenté spirituelle. Nul ne sait qui est son plus proche, nul ne le saura que dans la lumière et c'est une faveur très insigne de rencontrer, ici ou là, après des douleurs immenses, quelques frères probables, quelques cousins supposés du Paradis." (L'Invendable, p. 264, le 5 février 1907.)

Il écrit d'une manière plus forte encore à un condamné à mort. (Quatre ans de Captivité,.. T.II, p. 127, le 12 mai 1903.)

(200) La Porte des Humbles, p. 42, le 5 janvier 1916.

Pour Bloy, cette conscience permanente de la parenté surnaturelle avec d'autres ~~êtres~~ âmes qui peuvent être dans le besoin, impose des exigences que d'aucuns trouveront exagérées. Le journal de l'écrivain évoque assez souvent des prières spéciales pour des défunts:

"Cette nuit, vers trois heures, je suis réveillé par mon nom prononcé distinctement, réveillé d'une manière complète. Comprenant fort bien, je me lève et je dis un chapelet pour les morts, particulièrement pour une morte dont j'ai cru reconnaître la voix, très vaguement."
(201)

Et un peu plus loin:

"Dormant plus tard que de coutume, après une mauvaise nuit, je suis réveillé vers cinq heures par le mot Léon prononcé avec la plus grande netteté. Je me lève aussitôt et je dis l'office des morts."
(202)

La fréquence ~~sur~~ de ces signes nous est indiquée d'une façon surprenante. Bloy en était même arrivé à réciter, presque à toutes les nuits, l'office des morts. C'est de nature à provoquer notre admiration, quelle que soit d'ailleurs notre opinion sur les avertissements mystérieusement manifestés.

La parenté surnaturelle en raison du dogme de la communion des saints établit ce que Léon Bloy appelle l'harmonie éternelle, l'équilibre sublime, la balance infaillible entre les mérites et les démérites humains. Corollaire indispensable de ce dogme, la réversibilité des mérites et des peines amène la réversibilité du temps qui n'existe pas pour Dieu et l'absolue simultanité de tout acte humain. Ces termes sont familiers à Léon Bloy. Ils établissent une grande pénétration de ce dogme sublime. Ces développements solidifient et rehaussent toute l'œuvre du pèlerin de l'Absolu. Sans vouloir justifier ni excuser les outrances de

[pensée et de style

(201) Mon Journal, T.II, p. 85, le 21 août 1899.

(202) Ibid., T.II, p. 95, le 4 septembre 1899.

reconnaissons que
inacceptables lorsqu'il s'agit de religion, ces pages nous font tout de même oublier bien des scories.

Voici un extrait de ~~Mon Journal~~ ^{de 1900} décrivant d'une manière imagée et réaliste ~~le~~ principe de la réversibilité des peines et ^{des} souffrances:

"A quelqu'un qui est obscur et qui restera éternellement inconnu: Le Siècle des Charognes.

.....
Ah! je sais bien que la richesse est le plus effrayant anathème, que les maudits qui la détiennent au préjudice des membres douloureux de Jésus-Christ sont promis à des tourments incompréhensibles et qu'on a pour eux en réserve la Demeure des Hurlements et des Epouvantes.

Oui, sans doute, cette certitude évangélique est ~~raffraîchissante~~ rafraîchissante, pour ceux qui souffrent en ce monde. Mais lorsque, songeant à la réversibilité des douleurs, on se rappelle, par exemple, qu'il est nécessaire qu'un petit enfant soit torturé par la faim, dans une chambre glacée, pour qu'une chrétienne ravissante, ne soit pas privée du délice d'un repas exquis devant un bon feu; oh! alors, que c'est long d'attendre! et que je comprends la justice des désespérés!"(203)

Très souvent encore cette pensée reviendra dans ~~le~~ journal.(204) Et nous avons touché là le point crucial de la spiritualité de notre mendiant de la souffrance. En raison de ce principe de la réversibilité des mérites et des peines, dans un désir sincèrement apostolique et avec une mentalité pleinement catholique sur ce point, il demandera de souffrir pour les autres, de payer, comme il dit, toutes ses souffrances, ses misères, ses persécutions, ses insuccès littéraires, ses épreuves physiques et morales recevront la même orientation. Ce sera le grand stimulant de sa force et de sa joie dans les épreuves. Grâce à cette spiritualité on l'a appelé justement l'avocat de la douleur et le mendiant

(203) Mon Journal, T.II, p. 146, le 9 janvier 1900.

(204) Cette idée reçoit ici une application légèrement exagérée:

"Premières nouvelles de l'immense catastrophe de la Martinique. Trente mille morts en quelques secondes, à l'heure précise de la première communion de Véronique! Le hasard n'existant pas, cette extermination était indispensable pour que fût contrebalancé, dans l'infailliable Main, l'acte prodigieux de notre enfant. Il ne fallait pas une victime de moins à cette innocente et le volcan, depuis les siècles,

de la souffrance.

Que Léon Bloy ait demandé à souffrir afin de payer pour les autres, c'est certain et les expressions de son journal ne souffrent pas d'équivoque sur ce point. Que cette demande ait été acceptée et qu'il ait payé pour les autres durant sa vie, les diverses parties de sa rédaction en font foi et les nombreuses et solides conversions qu'il a obtenues l'attestent avec certitude.

Le Vieux de la Montagne nous présente cette simple note adressée à Philippe Racoux et qui en dit long: "Mon cher Philippe, je vais vous dire le plus grand secret que je sache, la pensée qui me soutient depuis bien longtemps; Toutes les fois qu'on a de la joie, qu'on jouit spirituellement ou corporellement, il y a quelqu'un qui paie." (205)

C'est le principe de toute la vie douloureuse du ~~pèle-~~rin de l'Absolu. C'est une autre manière plus réaliste d'insister sur la solidarité surnaturelle de tous les chrétiens, comme membres du corps mystique du Christ. Nous pourrions à la rigueur choir ici notre développement; mais nous continuerons pour notre édification et pour mieux pénétrer dans l'intimité de notre héros.

A l'heure de l'épreuve ~~les amis du mendiant~~ sont consolés selon un ordre strictement surnaturel. L'Invendable nous ~~présente un~~ ~~don~~ d'une tendresse, d'une sympathie et d'un surnaturel rayonnant:

"7 novembre 1906. Dépêche terrible. Un des deux fils de Termier, aimable enfant de treize ans, vient d'être tué net par un ascenseur. Cette nouvelle m'assomme. Les pauvres gens! Est-ce là leur récompense pour le bien qu'ils nous ont fait? Lugubre octave de Toussaint pour cette famille... Notre Dame de la Salette veut que ses amis pleurent avec elle. J'ai rarement fait autre chose depuis trente ans.

8 novembre 1906. Vu la famille Termier. La douleur de ces chrétiens sans murmure est un spectacle déchirant. Vous savez, chers affligés, que votre enfant et votre frère vit toujours, d'une manière, il est vrai, inconcevable, et c'est cela qui fait tant souffrir.

9 novembre 1906. Il y a quelque chose de surnaturel dans la mort de ce cher enfant. Pour qui a-t-il payé et qu'a-t-il payé? Car nul n'échappe à cette loi juste et miséricordieuse. Il faut toujours payer.

10 novembre 1906. Service funèbre. Revu tout mon passé de misère et de douleur, et nos deux innocents disparus et tout le reste. J'ai serré les mains de mes amis désolés. — combien affectueusement et avec quelle volonté d'atteindre leurs coeurs! (206)

Un an plus tard, Léon Bloy développe un autre aspect de la même pensée: c'est un complément de sa doctrine de la communion des saints: "Nous sommes insolvable, parce que Jésus est insolvable. *Alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere*. Nous pouvons payer pour les autres, pas pour nous. Communion des Saints. Je souffre. J'ai beau avoir besoin d'expiation, ma souffrance ne m'est pas donnée pour moi. Je ne suis que le dépositaire de ce trésor." (207)

Il aurait été préférable pour lui de ne pas s'aventurer dans ce domaine, car, à mon sens, cette phrase est fautive. Il est faux de dire que Jésus est insolvable alors qu'il a sauvé tout le genre humain. En outre, lorsque nous souffrons, nous méritons d'abord pour nous, ensuite pour les autres selon que Dieu voudra en disposer, ce que Bloy ne semble pas vouloir admettre. C'est la doctrine thomiste. (*Summa Théologica* Ia IIae q. 114, a. 6, c.) Cette erreur peut s'expliquer, chez notre écrivain, par une grande conviction de la solidarité de tous les hommes et aussi par un grand désir d'offrande victrinale par laquelle il ne voulait se rien réserver pour lui-même. Cette pratique peut avoir changé peu à peu la doctrine de

Bloy sur ce point.

(206) *L'Inventable*, p. 235, 7, 8, 9, 10 novembre 1906.

(207) *Ibid.*, p. 293, le 11 mai 1907.

Vers la fin de sa vie, il écrit à une dame:

"Pour ce qui est de la souffrance que vous ne comprenez pas j'espère que Dieu vous la fera comprendre en vous mettant au fond du coeur cette vérité certaine qu'il y a des créatures à son image qui souffrent pour vous, qui portent votre fardeau. Cela, je vous le dis avec la certitude ~~finie~~ infinie de mon expérience personnelle. "Chaque fois qu'on jouit dans son corps ou dans son âme, il y a quelqu'un qui paie." Vous trouverez cela dans le Pèlerin de l'Absolu et ce n'est pas moi qui l'ai inventé. Par mi mes livres, il y a le Sang du Pauvre, où je ne cesse de le dire. C'est un livre auquel je tiens beaucoup. Mais, au fond, qu'importe celui-là ou un autre? J'ai toujours écrit la même chose et vous ne tarderez pas à vous en apercevoir..."(208)

Il a toujours dit la même chose et il l'a toujours fait, il vient de nous le répéter. On peut bien ne pas aimer qu'il ~~se~~ ~~répète~~ aussi fréquemment dans son journal; mais ceci ne change pas la réalité du fait qu'il signale. Enfin la Porte des Humbles nous indique de façon certaine, ^{à 1310/5} les sentiments ~~quelques~~ mois avant sa mort. Il écrit à de la Laurencie: "Vous savez ma thèse sur la solidarité. J'en ai ~~parlé~~ parlé à peu près partout. Je ne cesse de dire qu'il faut tout payer de manière ou d'autre et que toute douleur est une échéance à l'avantage de quelqu'un.... Voilà donc, cher ami, la vraie, c'est-à-dire la vision réelle de la vie, telle que Dieu la propose à l'attention de nos esprits et de nos coeurs. Nécessité absolue de savoir que toutes les fois qu'on est heureux, il y a quelqu'un qui paie, et que toutes les fois qu'on souffre, on paie pour quelqu'un. Si on manque de cette notion rudimentaire, on est, à l'égard de Dieu, au niveau des bêtes ou des gens du monde."(209)

Aucun doute ne peut subsister après de telles affirmations. ~~Et~~ je ferai remarquer qu'il nous donne ici la clef de beaucoup de ses interprétations hasardeuses des ~~événements~~ journaliers nationaux

(208) Au seuil de l'Apocalypse, p. 266, le 3 février 1815.

(209) La Porte des Humbles, p. 218 et 219, le 23 janvier 1917.

et internationaux. Il veut avoir la vision réelle de la vie, telle que Dieu la propose à l'attention de nos esprits et de nos coeurs. En d'autres termes, il tâche de voir les relations surnaturelles entre divers faits d'ordre différent. Ce lien de dépendance, absolument invisible à nos yeux charnels, peut nous surprendre et contrarier nos conjectures.

C'est d'ailleurs cette pensée et la vue de l'abomination de son siècle qui l'ont poussé à vouloir s'approprier la part de douleur des autres par une compensation victimale. Il a souvent exprimé des pensées comme celle-ci à de la Laurencie: "Chacun de nous est certainement responsable de l'abomination actuelle [la guerre de 1916]. C'est cela qui peut faire souffrir ceux qui sont capables de comprendre."
(210)

Dans les dernières années, sa prière se transforme en acte d'offrande assez caractéristique. Quand il parle à Dieu de ceux qu'il aime, il puise dans son passé des trésors de souffrances qu'il présente à Dieu, par les mains de Marie, afin de contribuer à leur rétablissement ou à leur conversion. (211)

(210) La Porte des Humbles, p. 54, le 17 février 1916.

(211) Voici une lettre à l'abbé Cornuau qui avait écrit de ses mains douloureuses un article élogieux sur le pauvre méconnu, Léon Bloy: "Je vous aime profondément et même au point de ne savoir l'exprimer. Mais il y a, dans mon passé, des trésors de souffrances où je peux puiser quand je parle à Dieu de ceux que j'aime.

"Je vous offre, mon Sauveur, par les Mains immaculées de votre Mère dont je suis l'esclave, tel coup de couteau reçu tel jour à votre service; tel écorchement de mon coeur, lorsque, voulant monter vers vous, tout le monde m'abandonnait; je vous offre les larmes brûlantes et les profonds sanglots que vous savez bien, quand je pensais, par votre grâce, à l'amertume infinie de n'être pas un Saint et d'avoir reçu tellement en vain, dans ma poussière, les gouttes de Sang de votre Agonie. Je vous offre enfin, audacieusement et avec une immense clameur d'effroi, toutes mes transgressions, toutes les impuretés et iniquités de ma vie mauvaise qui vous ont forcé de me racheter à si grand prix. Qui, tout cela que je sais et tout le reste que j'ignore, je vous l'offre pour tel et tel par les mains de la Purissime..." (Le Pèlerin de l'Absolu, p. 303 et 304, le 3 septembre 1912.)

Il aimait à insister sur ses souffrances et sur leur force auprès des âmes.(212) D'ailleurs il était certainement justifié de parler ainsi si l'on considère son influence personnelle sur certaines âmes de choix pour qui la recherche de Dieu a coïncidé avec la rencontre de cet homme de l'Absolu.

Dans les événements douloureux pour ses amis ses paroles de consolation et de réconfort se rapportent à la doctrine de la communion des saints. Le 28 avril 1916, Jeanne Boussac, la fille de Pierre Termier annonce à Léon Bloy la mort de sa mère. Aussitôt celui-ci écrit à Termier pour l'en remercier. Après avoir rappelé le néant des mots en pareille circonstance, Bloy dit qu'un chrétien, même très médiocre, peut avoir, en présence de Dieu et avec une profonde humilité, quelque chose à dire à son ami, à son frère, surtout s'il a lui-même connu la souffrance; puis il continue ainsi:

"Ne pensez-vous pas qu'il y a, dans cette grande peine qui vous accable, peut-être un principe de consolation surnaturelle? Le mal qui affligeait Mme Termier depuis tant d'années n'était presque pas explicable humainement. En réalité, et cela était bien visible pour quelques-uns, elle avait reçu la mission de souffrir et portait le fardeau de plusieurs qui n'auraient pas eu son courage. Jamais de plaintes, songez-y. Elle avait évidemment tout accepté sachant peut-être ce que valait, pour les autres, son acceptation..."(213)

(212) Le texte suivant reprend cette pensée: "En échange du sacrifice volontaire et spontané de toute prospérité terrestre, j'ai reçu le pouvoir d'agir sur certaines âmes au point de les amener à la vie surnaturelle et d'en faire des âmes d'apôtres. Je peux donc souffrir sans trop d'amertume, quelquefois même avec le sentiment d'une joie profonde. - Par privilège insigne, j'ai compris de bonne heure qu'il est nécessaire de payer pour ceux qui ne peuvent pas payer, que c'est tout le mystère de la Rédemption et qu'on ne peut gagner les âmes qu'en souffrant pour elles..."(Au Seuil de l'Apocalypse, p.127, le 10 avril 1914.)

(213) La Porte des Humbles, p. 91, le 28 avril 1916.

Il est certain qu'~~à~~ en vertu du dogme de la communion des saints, la prière, pour Bloy, représentait une force extraordinaire. Si l'on veut comprendre la signification entière de la prière pour lui, on n'a qu'à lire le chapitre XI dans les Méditations d'un Solitaire en 1916, "Je sais bien qu'il y a la Prière." Ce chapitre ne fait pas partie de son journal mais exprime bien toute la puissance de cette demande. Écoutons simplement ceci :

"Voici une pauvre fille qui prie dans une pauvre église dévastée. Elle ne sait rien, sinon que Dieu est exorable nécessairement, ayant promis de donner ce qu'on lui demanderait avec confiance... Entendez-vous, dans la nuit, cette rumeur immense de fantassins, de cavaliers, de chariots en marche. Ce bruit, c'est le mouvement des lèvres de cette innocente à qui Dieu va certainement obéir."

Pour Bloy, la prière confiante et persévérante obtient une portée universelle; et ceci non seulement pour telle époque dans laquelle vit le priant, mais selon une valeur applicable aux âmes, abstraction faite du temps puisqu'il n'existe pas pour Dieu.

Telle est la richesse profonde de cette spiritualité de la douleur. D'autres aspects de cette doctrine pourraient être mis en lumière. Ceux qu'on a évoqués présentent la véritable physionomie de notre mendiant.

Tout ce développement sur le dogme de la communion des saints, dans la doctrine de Léon Bloy, nous a suffisamment démontré la place prépondérante qu'il occupe dans sa vie et dans sa pensée. On a dit à bon droit que ce dogme résume toute la théologie de notre auteur et transpose sur un plan supérieur les moindres événements de la vie naturelle et surnaturelle, en les replaçant dans la véritable harmonie universelle, en

leur accordant dans le temps une valeur d'éternité, en établissant entre eux des correspondances insensibles pour d'autres et non moins réelles que mystérieuses.

Affirmer en un siècle idolâtre du progrès matériel, des vérités comme la réversibilité des mérites et des peines, l'absolue simultanéité de tout acte humain, la nécessité de la compassion aux douleurs du Christ pour les membres de son corps mystique; prôner et désirer la compensation victimale, était certainement suffisant pour faire pousser des hauts cris à ceux que de telles conceptions atteignaient au plus intime de leur vie et de leur être et alarmaient par les responsabilités et les obligations signalées irréductiblement.

Et le moyen le plus simple et le plus efficace pour ne pas en être dérangé était de réduire au silence cette voix aussi troublante. Et nous avons partiellement l'explication de la fin de non recevoir, de la fameuse conspiration du silence dont on se servit comme moyen préventif et exterminateur au débordement de pensées troublantes proférées par cet homme de l'Absolu. C'est aussi une explication de la réaction violente et souvent démesurée de ce témoin de la vérité qui alors se fit accusateur de ceux qui refusaient leur part de souffrance. Et parmi eux, le bourgeois et surtout le bourgeois catholique lui servit fréquemment de cible.

Alors, pour conserver sa force et son courage au milieu des épreuves et persécutions qui l'assaillaient, pour accepter ses peines physiques et morales comme une véritable purification en vue de sa mission surnaturelle auprès des âmes, il se tournait avec confiance et amour vers le Christ et sa Mère qui demeurèrent toujours les véritables modèles de sa souffrance.

CHAPITRE V - Les Modèles de sa souffrance

Un chrétien imbu de si hautes et si exigeantes pensées sur la nature et la nécessité de la souffrance, un mendiant de la souffrance qui veut compléter par ses souffrances ce qui manque à la Passion du Christ pour son corps qui est l'Eglise, un tel homme doit être encouragé et stimulé, dans son idéal, par des exemples et des modèles suprahumains, puisque cet idéal est totalement surnaturel. Ces modèles, pour Léon Bloy, ~~c'est Jésus~~ le Christ Rédempteur, l'Homme de Douleur, puis Notre Dame de Compassion, Celle qui pleure.

Tout au long de son journal, on peut se rendre compte qu'il tâche de reproduire le plus intégralement possible, en sa vie personnelle, l'exemple et les sentiments de ces deux modèles; d'ailleurs, pour lui, le pauvre, quel qu'il soit, c'est Jésus-Christ mourant de faim. Et ceux qui ne veulent pas recevoir ou secourir le pauvre rejettent le vrai Pauvre, le seul vrai Pauvre, Jésus-Christ.

Pour notre écrivain, le Sauveur est surtout le Christ en agonie, Jésus en croix, l'Homme de douleur. C'est pourquoi très souvent aux jours de fêtes liturgiques joyeuses, Bloy est triste et mélancolique. Son journal nous offre fréquemment ce désaccord entre ses sentiments personnels et les sentiments de la liturgie du jour qu'il vivait très exactement. Ainsi en est-il au jour de Pâques de l'année 1895.

"Pâques. J'ai froid jusqu'au centre de l'âme et je suis aussi près que possible du désespoir. Tel est, sur moi, l'effet de cette grande fête. Le dimanche de Pâques m'est ordinairement douloureux, quelquefois terrible. Impossible de cacher ma détresse, qui s'exprime à peu près

ainsi:- Je ne parviens pas à sentir la joie de la Résurrection, parce que la Résurrection, pour moi, n'arrive jamais. Je vois toujours Jésus en agonie, Jésus en croix, et je ne peux le voir autrement..."(214)

Dans leur détresse extrême, les Bloy s'adressaient à Jésus pour obtenir les secours nécessaires comme nous l'indique ce beau passage du journal: "Mardi gras. Jeanne revenant de l'église: Rappelant à Jésus notre dénuement extrême, je lui disais: Donnez-moi ce qu'il y a dans votre Main, ouvrez votre Main. Alors, il a ouvert sa Main, et j'ai vu qu'Elle était percée!"(215)

A la lecture de cette ^{lettre} adressée à Henry de Groux, on peut constater comment Jésus était pour ~~SM~~ le vrai modèle ~~de sa vie~~:

"...Savez-vous que pour être un vrai chrétien, c'est-à-dire un Saint, il faut avoir un coeur tendre dans une carapace de bronze? Saint Lac raconte, qu'au centre de la plus inexprimable douleur, le Christ eut pitié des brutes qui le crucifiaient et qu'il supplia son être Père de leur pardonner..."

Jésus est au centre de tout, il assume tout, il porte tout, il souffre tout. Il est impossible de frapper un être sans le frapper, d'humilier quelqu'un sans l'humilier, de maudire ou de tuer qui que ce soit sans le maudire ou le tuer lui-même. Le plus vil de tous les goujats est forcé d'emprunter le Visage du Christ pour recevoir un soufflet, de n'importe quelle main. Autrement, la claque ne pourrait jamais l'atteindre et resterait suspendue, dans l'intervalle des planètes, pendant les siècles des siècles, jusqu'à ce qu'elle eût rencontré la Face qui pardonne...

Notre vie est toujours douloureuse, impossible même, et ressemble à un miracle continu. Nous n'y comprenons rien, et personne n'y comprendrait rien. Il a fallu passer par des angoisses infinies. Mais nous nous tenons dans la main de Dieu, dans le ~~coeur~~ creux de Sa Main, et il nous garde."(216)

Notre mendiant dira à un inconnu, Alfred Loeuwer, qui lui avait envoyé 50 francs: "Je n'ai pas précisément l'ami des pauvres, mais l'ami du Pauvre qui est Jésus-Christ, qui n'a pas subi la misère, mais qui l'a épousée par amour, ayant pu choisir une autre compagne."(217)

(214) Le Mendiant ingrat, T.II, p. 144, le 14 avril 1895.

(215) Quatre ans de Captivité..., T.II, p. 91, le 24 février 1903.

(216) Le Mendiant ingrat, T.II, p. 102, le 3 décembre 1894.

(217) La Porte des Humbles, p. 236, le 6 mars 1917.

Un² dédicace à sa filleule Elisabeth de Groux indique qu'il avait toujours Jésus présent à l'esprit: "Femme pauvre.- Oui, ma chère filleule, il y a des créatures humaines à qui Dieu a demandé de tant souffrir. Il faut comprendre que c'est un privilège. Quand on a passé par là, il suffit de fermer les yeux pour voir Notre Seigneur Jésus-Christ." (218) Ceux qui l'ont connu, qui ont pénétré dans son intimité, attestent que ces paroles ne sont pas de vains mots.

C'est encore lui qui adressait ces magnifiques paroles à Jean de la Laurencie: "Sachez que je mange, chaque matin, un Juif qui se nomme Jésus-Christ, que je passe une partie de ma vie aux pieds d'une juive au Coeur transpercé dont je me suis fait l'esclave..." (219) Oui, c'est absolument exact. Léon Bloy passait une partie de sa vie aux pieds d'une Juive au Coeur transpercé dont il s'était fait l'esclave. Notre Dame de la Salette a joué un très grand rôle dans l'orientation de sa vie, dans sa vocation d'écrivain et dans l'absolutisme de son catholicisme. Celle qui pleure, Notre Dame de Compassion était après ou avec son divin Fils, le vrai modèle qu'il tâcha d'imiter durant toute sa vie.

Il était né en 1846, quelques jours avant l'apparition. il a toujours considéré sa vie comme rattachée à la Salette d'une façon mystérieuse. Il s'est arrogé la mission d'en propager le culte et de faire connaître l'application des terribles paroles de la Vierge aux voyants. (220)

(218) La Porte des Humbles, p. 225, le 6 février 1917.

(219) Le Pèlerin de l'Absolu, p. 156, le 25 juillet 1911.

(220) "Je suis né en 46, au moment que Dieu a voulu, soixante-dix jours avant l'Apparition. J'appartiens donc à la Salette, en une façon assez mystérieuse et vous avez été choisi pour me mettre en état d'écrire ce qu'il fallait écrire à la fin.- Ce livre grandit dans mon âme, chaque matin, et j'admire qu'après tant d'années de gestation, il soit exigé de moi décidément, à l'heure précise où les plus terribles menaces de la Salette semblent devoir s'accomplir." (L'I. vendable, p. 248, le 21 décembre 1906.

On comprend dès lors son culte extraordinaire pour la Sainte Vierge et la grande influence de la Salette dans sa vie: les menaces de la Vierge correspondaient d'ailleurs totalement aux idées et aux violences de son admirateur. Cette prière à la Sainte Vierge nous dévoile l'intimité de vie qui existait entre Celle qui pleure et son esclave:

"Marie Immaculée, ma Souveraine et Maîtresse, voici la prière très humble de votre esclave. Je ne possède rien que mes souffrances et vous savez qu'elles ont été grandes. Je vous offre cet unique trésor comme une gerbe de fleurs douloureuses. Etant déjà vieux et peut-être près de mourir, je vous le présente à genoux, les yeux et le coeur en larmes, dans mon excessive détresse, pour que vous ayez pitié de moi et des miens, et je vous supplie, ô Mère de Jésus en agonie, par les Sept Glaives de votre Compassion, de nous obtenir la grâce de devenir des Saints.

Maria, Immaculata Conceptio, per Septem Dolores tuos, Adjuva nos." (221)

Un recours si sincère si confiant et si tendre à la Vierge des douleurs suppose un amour profond qui ne se contente pas d'admirer mais va jusqu'à l'imitation. Et l'on sait de façon certaine que tel était son idéal. Et pour terminer, rappelons ce portrait de la vie de prière de Bloy; c'est une ~~description~~ ^{description} tracée avec amour par son filleul Jacques Maritain, dans Quelques pages sur Léon Bloy, p. 24.

"Je le revois le soir, entouré des siens, récitant le chapelet à genoux sur la terre, lentement, de cette voix basse et si distincte, avec tant de simplicité et tant d'amour, image inoubliable de foi de d'humilité; je le vois, dans le crépuscule du matin, ... se rendant de son pas lourd et fatigué à la première messe, comme il faisait chaque jour. Il vivait de la Sainte Ecriture, il récitait toutes les nuits l'office des morts. "Il faut prier, disait-il. Tout le reste est vain et stupide. Il faut prier pour endurer l'horreur de ce monde, il faut prier pour être pur, il faut prier pour obtenir la force d'attendre!"

"Je me rappelle la douceur et la tendresse de cet homme terrible, la merveilleuse hospitalité de ces ~~mauvres~~ ^{mauvres}, dans la maison de qui

(221) Quatre ans de Captivité, T.I, p. 147, le 16 octobre 1901.

les ailes du miracle semblaient battre sans bruit. Oui, tout cela reparaît devant moi.

Cet imprévu, cet enjouement, cette simplicité vraiment ~~en~~ chrétienne; tant d'innocence, de sérénité foncière, avec des puérités parfois, des entêtements invincibles; et quel dénuement! et que d'angoisses! Une foi massive et puissante, une confiance absolue en la Providence, un perpétuel recours à Marie."

Après de telles paroles et une telle admiration, on n'ose plus rien ajouter de peur de ternir ou d'amoindrir la splendide impression dont nous sommes marqués par le pèlerin de l'Absolu. Bloy tâchait de reproduire les sentiments de Jésus en croix et de Notre Dame de Compassion, il recherchait la société ~~de~~ de la Passion de Jésus; il avait foi en ceci: le plus grand amour consiste à donner sa vie pour ses amis; il a voulu l'appliquer à l'exemple du divin Maître, désirant même "en faire trop, afin de pouvoir en faire assez".

Et nous sommes parvenus à la fin du développement sur la doctrine de la souffrance, d'après le journal de Léon Bloy. Plusieurs problèmes particulièrement chers à notre écrivain ont été dégagés et mis en lumière: Le péché compromet la destinée éternelle de l'homme et traîne à sa suite tout un cortège de souffrances. Telle fut notre première conclusion. Mais seule la souffrance acceptée chrétiennement a valeur surnaturelle; en outre, elle n'est pas simplement utile, mais nécessaire. Le dogme de la communion des saints dont les exigences peuvent aller jusqu'à l'offrande pour la compensation victimale nous a fait pénétrer au coeur même de la doctrine et nous a présenté notre écrivain comme un véritable mendiant de la souffrance. ~~En nous~~ nous avons pu constater que, en agissant ainsi, il voulait se conformer à l'exemple de l'Homme de douleur et de Celle qui pleure, considérés comme les modèles de sa vie et de sa mission.

- TROISIEME PARTIE -

JUGEMENT SUR LA SOUFFRANCE DE LEON BLOY

Jusqu'à présent, nous avons communiqué à la vie douloureuse de notre auteur et à la doctrine que cette vie de misère occasionna. Constatation pénible: de grandes souffrances physiques et surtout morales résument cette admirable vie. La pénétration et la connaissance de cette âme, par l'étude des principes et de l'idéal qui la soutenaient dans sa lutte avec le terrible quotidien, nous révélèrent un coeur noble et grand.

Les pages du journal de Léon Bloy manifestèrent la vie et la pensée de l'écrivain de la souffrance; mais, jusqu'ici, nous nous sommes abstenus de porter un jugement, de nous prononcer pour ou contre les diverses affirmations. Nous n'avons rien condamné ni approuvé, réservant l'appréciation pour la troisième partie.

Pour plus de clarté et d'objectivité, le jugement portera sur chacune des deux sections séparément. Les problèmes rencontrés ou suscités par la vie ou les sentiments de Léon Bloy seront pesés et appréciés. Et dans le but d'une critique juste et mesurée, on s'efforcera de ne pas négliger les circonstances ainsi que le tempérament de l'écrivain.

P R E M I E R E S E C T I O N

-- JUGEMENT SUR SA VIE SOUFFRANTE --

L'appréciation de cette première section acquiert une importante capitale, puisqu'elle conditionne et oriente la critique de la deuxième. L'explication naturelle ou surnaturelle de la souffrance de Bloy et l'analyse du comportement humain et chrétien du pèlerin de l'Absolu représenteront le point de départ indispensable pour aborder le problème des impatiences et des violences de l'écrivain devant la visite réitérée de la douleur. La recherche de la mission véritable du mendiant de la souffrance nous acheminera vers la qualification de son anticléricalisme; elle amorcera déjà la discussion en vue d'une solution définitive sur la doctrine de la souffrance.

CHAPITRE I - L'explication naturelle de sa souffrance

Ce chapitre n'a pas pour but de diminuer la grandeur et la sublimité de la vie douloureuse de Léon Bloy. Loin de nous pareille intention. Il s'agit simplement de préciser les causes explicatives d'une telle existence. Et nous croyons que ~~l'une des~~ le tempérament sensible, maladif, mélancolique et parfois déséquilibré de l'écrivain, constitue l'une des principales raisons. Le terme déséquilibre paraîtra exagéré pour ceux qui s'abstiennent de porter un jugement objectif et intégral sur le mendiant ingrat.

Tout de même, il faut le reconnaître sans détour, si l'on veut être juste dans l'explication de beaucoup de jugements totalement exagérés, de violences souvent injustifiées, de contrastes et volte-face retentissants. Cet homme est un grand sensible qui sent plutôt qu'il ne pense, et qui se laisse souvent dominer par ses impressions non toujours fondées en réalité.

C'est tout ce qu'on veut entendre par l'explication naturelle de la souffrance de Bloy. "Une mélancolie sans bornes pesait sur lui, naturelle et surnaturelle." (222) Dans la première partie plusieurs textes ont été fournis pour démontrer cette assertion dont la vérité transparaît dans les Lettres à sa fiancée. Le caractère et l'oeuvre de notre homme sont incompréhensibles, dans leurs beautés comme dans leurs faiblesses, si l'on n'a pas analysé les divers éléments composant sa psychologie.

Les Lettres à sa fiancée, publiées en 1922 fournissent un document des plus précieux pour la connaissance de cette grande âme; dans ces pages, Bloy s'abstient des attitudes romantiques, hyperboliques, que, trop souvent ailleurs, il aimait à se donner. Il s'efforce de se montrer tel qu'il est, à celle qu'il veut pour épouse: "Puisque tu dois être ma femme, puisque tu l'es déjà par mon choix et par notre irrévocable volonté formelle, il est nécessaire que tu me comprennes bien, et que tu saches exactement quel homme je suis." (223)

D'une sensibilité excessive et même pathologique, dès sa première enfance, il se sentit enclin à la tristesse. C'est lui-même qui nous l'indique ouvertement, en écrivant à sa fiancée une longue lettre

(222) Jacques Maritain, Quelques pages sur Léon Bloy, p. 15.
(223) Lettres à sa fiancée, 31 octobre 1889, p. 46.

où il s'analyse et se décrit avec précision. ~~On ne découvre~~ sur l'influence, chez lui, du sang espagnol, par sa mère. ~~On la apprend, en outre,~~ ~~seule~~: c'est un méridional et un montmartrois. Du méridional, il a la chaleur, l'exubérance et l'imagination se nourrissant de rêves d'or; de Montmartre, il acquerra le style satirique et le tour comique. D'autres ~~ses~~ communications précieuses nous sont transmises par cette lettre dont voici les parties substantielles:

Paris, 21 novembre 89.

Ma Jeanne bien-aimée,

.....
 "Tu es une fille du Nord, pure comme la neige des monts, élevée dans les principes les plus rigides. Et moi, je suis un fils du brûlant Midi, saturé de vie sensuelle, avide de joies extérieures, plein de rêves d'or, à moitié fou, dit-on, et par surcroît gâté, piétiné, ravagé par une vie effroyable à laquelle se sont mêlées des passions d'enfer.

Je t'ai dit l'autre jour un de mes secrets les plus douloureux. Tu l'as accepté généreusement. Mais j'ai peur que cette générosité ne soit l'effet d'une excessive innocence.

Je suis triste naturellement, comme on est petit ou comme on est blond. Je suis né triste, profondément, horriblement triste et si je suis possédé du désir le plus violent de la joie, c'est en vertu de la loi mystérieuse qui attire les contraires. Si tu deviens ma femme, c'est un malade qu'il te faudra soigner. Tu me verras, quelquefois, passer soudainement sans cause connue ni transition appréciable, de l'allégresse la plus vive à la mélancolie la plus sombre. Mais voici une chose bien étrange et que je ne prétends pas expliquer. Malgré l'attraction puissante exercée sur moi par l'idée vague du bonheur, ma nature plus puissante encore m'incline vers la douleur, vers la tristesse, peut-être vers le désespoir.

Je me rappelle qu'étant un enfant, un tout petit garçon j'ai souvent refusé avec indignation, avec révolte, de prendre part à des plaisirs dont l'idée seule m'enivrait de joie, parce que je trouvais plus noble de souffrir, et de me faire souffrir moi-même en y renonçant.

Remarque bien, mon amie, que cela se passait en dehors de tout calcul, de tout concept religieux. Ma nature seule agissait obscurément. J'ai mais instinctivement le malheur, je voulais être malheureux. Ce seul mot de malheur me transportait d'enthousiasme. Je pense que je tenais cela de ma mère dont l'âme espagnole était à la fois si ardante et si sombre, et le principal attrait du christianisme a été pour moi l'immensité des douleurs du Christ, la grandiose, la transcendante horreur de sa Passion. Le rêve inouï de cette amoureuse de Dieu qui demandait un paradis de tortures, qui voulait souffrir éternellement pour Jésus-Christ et qui concevait ainsi la béatitude me paraissait alors et me paraît encore aujourd'hui la plus sublime de toutes les idées humaines. J'ai écrit tout cela dans le Désespéré aux chapitres X, XII, XIII. Il est évident qu'un pauvre être humain fabriqué de cette manière devait être à lui-même son plus grand ennemi, son propre bourreau.

"Quand je fus un homme, je tins cruellement les promesses de ma lamentable enfance et la plupart des douleurs vraiment horribles que j'ai endurées ont été certainement mon oeuvre, ont été décrétées par moi-même contre moi-même avec une férocité sauvage.

Tu vois, ma pauvre Jeanne, que je suis un étrange malade. Je suis sûr de t'aimer beaucoup, mais je ne suis pas sûr de ne pas te désoler, de ne pas te crever le coeur un jour, et cette crainte me remplit d'angoisse.

J'avais commencé cette lettre hier, puis je l'ai abandonnée à l'endroit où l'écriture change de couleur. J'avais peur de mes pensées. Ce matin, j'ai compris qu'il fallait l'achever. Pardonne-moi si je te fais de la peine. Mais il me semble que cela était nécessaire. Je viens de recevoir tes quatre pages saturées d'amour et de confiance en Dieu et en moi. Pauvre ange bien-aimé, pardonne-moi, pardonne-moi, toujours et demain matin, demande à Notre Sauveur qu'il ait pitié de moi, et qu'il triomphe de mon grand ennemi qui n'est rien moins que ton douloureux (224)

Léon Bloy.

Cette lettre, mieux que tout autre document nous expose l'âme de Léon Bloy; elle nous révèle la raison de ses actes, de ses cris, de ses violences et de ses douleurs. Pauvre malade, sa nature l'incline vers la douleur, vers la tristesse; il aime instinctivement le malheur et le principal attrait du christianisme a été pour lui l'immensité des douleurs du Christ. C'est pourquoi "un pauvre être humain fabriqué de cette manière devait être à lui-même son plus grand ennemi, son propre bourreau. Qu'on retienne aussi cette phrase transcrite plus haut: "Né triste, je suis possédé du désir le plus violent de la joie". Et comme, pour lui, toute recherche des joies humaines aboutissait à des déceptions et insuccès, on soupçonne la souffrance de cette âme, travaillée, en outre, du besoin de se faire souffrir.

Si nous ajoutons à ce tempérament excessif et pathologique une formation première défectueuse qui le rendait trop jeune à lui-même, nous ne serons pas étonnés de le voir se dire un étrange malade. De plus, c'est un homme aux passions exigeantes et un être de génie, ce qui

est souvent, pour ne pas dire toujours, cause d'une rupture d'équilibre plus ou moins forte. Il a une âme d'enfant, d'un enfant impressionnable et imaginaire à l'excès; une imagination portée au grossissement épique et hyperbolique, ce qui pourra expliquer l'acrimonie excessive de ses plaintes et des exagérations. Lui-même signale ces traits de caractère: "Je suis très enfant, et ma faiblesse de cœur est si grande qu'on ne pourrait la deviner dans un homme dont les écrits et les paroles portent habituellement le caractère de la force. C'est là mon triste secret." (225)

Voici un nouvel aveu très significatif et dont nous nous servirons plus loin:

"D'ailleurs, écoute-moi bien, quand il m'arrivera encore de t'écrire des choses douloureuses, rassure-toi par cette pensée que je suis un véritable enfant et qu'il suffit d'un seul instant pour me ranimer, pour me consoler, pour me donner de la joie. Ne prends pas trop au sérieux mes lamentations. Je suis très malheureux, sans doute, mais j'ai, quand même, tant d'espérance et puis, qui sait? peut-être qu'il se mêle, sans que je le sache, à l'expression de mes chagrins, un peu de littérature!" (226)

Cette âme d'enfant, d'une immense naïveté, déconcerte le lecteur. Avec cela, un caractère foncièrement orgueilleux, insoumis au jugement d'un autre, directeur ou conseiller. Même à la fin de sa vie, il a refusé de se soumettre au jugement de Jacques Maritain au sujet des deux derniers chapitres de son volume Dans les Ténèbres. Il s'agit du Pape Benoît XV qu'il appelait d'abord Pilate XV. Maritain a trouvé ces chapitres insupportables et écrivit une lettre magnifique à son parrain. "Mais le parrain a répondu sur l'heure, par une lettre définitive, signifiant sa mission de promulgateur d'Absolu et qui a dû convaincre le pauvre Jacques de l'inanité de ses efforts." (227)

(225) Lettres à sa fiancée, p. 112, le 1 février 1890.

(226) Ibid., pp. 105 et 106, le 9 janvier 1890.

(227) Pierre Termier, dans: Léon Bloy, Les Cahiers du Rhône, 11, A la table de Léon Bloy, p. 22.

Ces caractéristiques assez marquées chez notre auteur grèvent sa physionomie morale et littéraire, mais elles comportent aussi des qualités appréciables. Ainsi son imagination même très grossissante et sa grande sensibilité sont des facultés précieuses pour un écrivain. Elles forment un très grand lyrique et un magnifique poète épique; et pour lui la poésie est intéressée à la vie profonde de l'âme et aussi à ses rapports avec Dieu. Son lyrisme deviendra un chant puissant à la Gloire de Dieu, car le don d'amour qu'il possède à merveille est une grande grâce pour un chrétien, s'il est orienté vers Dieu.

Esprit violemment intuitif et imaginaire, Bloy n'est pas raisonneur pour deux sous. Il le sait et veut en informer sa fiancée, afin qu'elle sache exactement quel homme il est: "Une erreur très grave et très funeste, puisqu'elle t'empêcherait d'être complètement unie à moi, serait de croire que je suis un penseur, un homme intellectuel. Je sais en réalité peu de chose et je n'ai jamais compris que ce que Dieu m'a fait comprendre quand je me suis fait semblable à un petit enfant. Je suis sur- tout-ne l'oublie jamais- un adorateur et je me suis toujours vu au dessous des bêtes, toutes les fois que j'ai prétendu agir autrement que par l'amour et les opérations de l'amour. Dieu m'a donné de l'imagination et de la mémoire, rien de plus, en vérité. Mais j'ai la raison fort pesante, à peu près comme pourrait être la raison d'un boeuf et la faculté d'analyse, telle que les philosophes l'entendent, me manque d'une manière absolue." Mais je sais fort bien que la faculté d'aimer est développée chez ton ami d'une manière inouïe... La philosophie m'ennuie, la théologie m'assomme, les paroles sans amour me sont inintelligibles." (228)

(228) Lettres à sa fiancée, p. 46 et 47, le 31 octobre 1889.

Ces deux facultés de sentiment, l'imagination et la sensibilité, puissances très précieuses pour un écrivain et un chrétien, lorsqu'elles demeurent sous la direction ou le contrôle de la raison, peuvent devenir dangereuses, sujettes à l'orgueil démesuré. ~~C'est lorsque,~~ comme c'est le cas chez Bloy, elles gouvernent en reines après avoir relégué la raison comme une intruse, et qu'elles s'appliquent à l'interprétation des choses d'ordre strictement surnaturel. Alors tous les excès sont possibles au point de vue littéraire. Et dans le domaine surnaturel, on ouvre la porte à l'instinctivisme religieux selon Jean-Jacques Rousseau et nombre d'autres écrivains de l'école romantique.

Tel est le vrai portrait de Léon Bloy: Tempérament excessif et pathologique, âme d'enfant, imagination grossissante, sensibilité malade, être de génie, intelligence intuitive, nature foncièrement orgueilleuse, le tout couronné par une volonté énergique, mais trop souvent mal éclairée et mal dirigée.

Voilà qui renseigne pour l'explication naturelle des tourments et souffrances dont sa vie fut remplie. Cependant il existe une raison beaucoup plus profonde, un complément de cette psychologie et de cette mentalité. Bloy déclare qu'aucune préoccupation religieuse se trouvait à l'origine de sa tendance à se mortifier. On peut supposer, pourtant, que dès lors, se manifestait sa prédestination à la douleur. Son existence entière et sa demande souvent répétée de souffrir pour autrui en témoignent. Fort du dogme de la communion des saints, de la loi de la substitution et de la réversibilité des mérites, il souffrait avec Jésus et payait parfois très cher pour la conversion de ses frères.

Il fut un homme au destin exceptionnel, excessivement et surnaturellement dramatique et douloureux; un homme de l'Absolu et de con-

trastes, un homme qui se porte tout d'une pièce aux extrêmes, dans tout ce qu'il fait, passant d'une grande colère à une grande douceur selon que l'on réproue un de ses principes ou qu'on l'approuve amicalement, un homme d'un catholicisme intransigeant et très exigeant, ne souffrant chez personne de compromission avec le monde, et clamant avec force et violence son opposition catégorique à son siècle vulgaire et jouisseur et à ses représentants religieux ou laïcs, dans le domaine littéraire ou ecclésiastique; "un homme - et ceci est historiquement, le point crucial de sa figure, - un homme qui semble bien avoir fondé, pour une grande part, le côté actif de sa vie sur une illusion d'ordre mystique." (229)

En somme, son caractère fait d'Absolu et de contraste correspond substantiellement à la synthèse du Dr Carton: "Son caractère était un mélange déconcertant de désespoir et de foi, de gravité et de jovialité, d'accablement et d'élan, de tristesse et d'optimisme, de révolte et de résignation, de génie et d'enfantillage, de vanité et d'humilité." (230)

Si nous lisons son journal au jour le jour, les mêmes traits de tempérament et de caractère pourront être remarqués, caractéristiques très révélatrices pour l'explication naturelle de sa souffrance. Le 5 avril 1892, un texte confirme notre assertion sur ~~le~~ besoin d'amertume et de mélancolie: "Pas le sou et rien à porter au Mont-de-Piété. Je me sature de tristesse en relisant les vieilles lettres de mes parents morts et de quelques amis anciens qui m'ont lâché. J'arrive ainsi, vers le soir, à une sorte d'agonie." (231)

(229) Léopold Levaux, Léon Bloy, p. 108.

(230) Dr Paul Carton, Un Héraut de Dieu, Léon Bloy, p. 99.

(231) Le Mendiant ingrat, T.I, p. 30, le 5 avril 1892.

Cet homme si violent est d'une telle tendresse, qu'il ne peut s'empêcher de sangloter devant des étrangers, à l'occasion de l'enterrement d'une vieille catholique; et il ~~se fait~~ cette réflexion: "J'ai le cœur si percé et de tant de coups depuis si longtemps!" (232)

Une si grande sensibilité lui rendra la douleur plus profonde et les occasions deviendront plus fréquentes et plus fortes. Au moindre événement, à la moindre observation, sa susceptibilité s'émeut. Cette impressionnabilité lui fera porter des jugements pas toujours guidés par la raison, mais souvent appuyés uniquement sur des impressions. Il ne faudra donc pas toujours ^{Bien} croire sur parole, surtout lorsqu'il parlera de ses souffrances; car il lui arrivera "de faire de la littérature", comme il l'indiqua à sa fiancée. Ainsi au sujet d'une résolution de ne pas fumer, il affirme qu'il est impossible d'accomplir une pénitence plus dure. C'est tout de même un peu exagéré, et lui-même répétera la même affirmation dans plusieurs autres circonstances: Je ne crois pas qu'on puisse souffrir davantage. C'est dû à son impressionnabilité. C'est aussi une des explications de ses cris d'angoisse fréquents dans son journal: "Crise de tristesse épouvantable, étouffante, mortelle si elle se prolonge. Je me vois cadenassé dans une prison noire, sans secours ni consolation, presque sans Dieu." (233) Dans la même situation, un autre n'aurait rien dit; il aurait essayé d'améliorer sa situation.

La mélancolie et la tristesse existe chez lui au point que les voyages et la vue des lieux de plaisir et de la joie procurés par la richesse le comblent de désolation et d'horreur. On dirait que lorsqu'il n'a pas de souffrances à subir il s'en ennue et recherche la tris-

(232) Mon Journal, T. II, p. 49, le 27 juin 1899.

(233) Mon Journal, T. II, p. 104, le 16 octobre 1899.

tesse par le retour ser ses douleurs passées. "Mon mal ordinaire, congénital, ma tristesse est immense. Je ne sais ~~pe~~ ce qui se passe. Avec une force extraordinaire, reviennent sur moi plus intenses, plus hagardes, les peines d'autrefois, — ce qui est passé en 1880 surtout. Cela mêlé aux prophéties de la Salette, comme si une échéance était proche." (234)

Henri Dagan, un autre pauvre croyait que le sentiment religieux chez lui était une forme particulière de la révolte. Bloy n'a pu supporter l'exactitude de ce jugement et lui répondit qu'en réalité, il était un obéissant et un tendre, que ses pages les plus véhémentes étaient écrites "par amour et souvent avec des larmes d'amour en des heures de paix indicible." (235)

Tendre, c'est entendu. Obéissant, on a trop de preuves du contraire pour souscrire à cette affirmation. D'ailleurs son orgueil l'en empêchait. S'il avait su demander conseil et en tenir compte, il aurait pu éviter des faux pas retentissants et irréparables. Ces directives l'auraient mis en garde contre son imagination déformatrice de la réalité et son impressionnabilité pessimiste. Il aurait certainement moins souffert et son oeuvre eût été plus d'équilibre et de la sérénité.

(234) Le Vieux de la Montagne, p. 241, le 24 juin 1909.

(235) L'Invendable, p. 119 et 120, le 22 septembre 1905.

CHAPITRE II - Illusion ou mission véritable pour la souffrance

Le chapitre précédent nous a tracé la physionomie du pèlerin de l'Absolu. Léopold Levaux détermine ainsi le point crucial de cette figure: Léon Bloy "semble avoir fondé, pour une grande part, le côté actif de sa vie sur une illusion d'ordre mystique." (236) Le même auteur affirme qu'une longue et profonde méditation sur ce problème, l'a convaincu que notre écrivain a dû se tromper quant aux "révélations" d'Anne-Marie. Illusion aussi, en partie du moins, quant à "la mission exorbitante qu'il a plu à l'Esprit-Saint de confier à l'un des plus pauvres de ce monde". Enfin l'ami du mendiant exprime clairement sa pensée: "Je crois trouver la cause et la confirmation, tout ensemble, de ce que je tiens pour son erreur, d'abord dans son tempérament nature, mais principalement, dans sa physionomie religieuse proprement dite, ou mieux dans les deux combinés." (237)

Jacques Maritain ne parlera pas autrement sur ce sujet: "Il semble qu'il [Bloy] n'ait jamais accepté de renoncer complètement aux splendeurs du sensible pour chercher au-delà, dans l'obscurité d'une contemplation purement spirituelle, Celui qui est au-dessus de toute pensée. Signes sensibles et tangibles de la gloire de Dieu, voilà l'objet de sa faim jamais assouvie...

(236) Léopold Levaux, Léon Bloy, p. 108.

(237) Ibid., p. 109.

"La juste perception de ce que l'opération du Saint-Esprit comporte d'unique et d'exceptionnel en chaque âme docile (au moins quant à la manière de faire les choses ordinaires), deviendra le goût des oeuvres extraordinaires et du grandiose romantique projeté en Marchenoir. L'Absolu pour lequel il vivait on peut croire que Bloy le cherchait un peu trop du côté des divinations individuelles du coeur et des intuitions de l'art, négligeant à l'excès les valeurs universelles de l'intelligence et de la raison, et prenant quelquefois pour règle le discernement pratique, et d'affirmation inconditionnée, les décrets de ses "dispositions affectives". (238)

Il semble que, après des témoignages aussi clairs, tout ait été dit. Oui, si notre but était de préciser le sens de la mission de Léon Bloy; mais notre recherche tendra à déterminer l'influence néfaste de cette illusion sur la vie du mendiant ingrat.

Il faut remonter assez loin dans la vie de Léon Bloy pour percevoir l'aurore de cette soi-disant vocation. Dès sa jeunesse, après sa conversion, notre écrivain est poursuivi par cette idée: je suis "appelé à de grandes choses". La rencontre d'Anne-Marie et les révélations mystiques - retour souvent trop évident des idées mêmes de Bloy - portèrent le coup décisif pour l'exaltation de ce dernier. Désormais, sacré héraut de l'Absolu, notre mendiant vit de sa mission spéciale pour le salut de nombreuses âmes: être le témoin de Dieu et de la vérité catholique en ce siècle de médiocrité. Il accomplira cette fonction surtout par la pauvreté, la persécution, la souffrance amoureusement acceptée et demandée avec larmes; il fera sienne, la loi de substitution afin d'entrer dans la voie de la compensation victi-
male couronnée par le martyre. La déception de Bloy fut grande et sa tristesse
[profonde sur la fin

(238) Jacques Maritain. Le témoignage d'un ami de Léon Bloy. "Revue catholique des Idées et des Faits" du 16 janvier 1925, cité par Léopold Levaux, Léon Bloy, pp. 109 et 110.

de sa vie alors que son illusion à ce sujet se dissipait de plus en plus. On a signalé plus haut comment l'apparition de la Salette est venue concrétiser la mission du dévot de la Vierge et l'orienter définitivement.

Quelle influence cette illusion exerça-t-elle sur les motifs et la manière de souffrir de Léon Bloy? Le journal de l'écrivain nous renseigne exactement sur ce point. Ainsi, dans le Mendiant ingrat, l'avocat de la douleur semble près de se décourager, mais la pensée de sa mission le stimule:

"Crise prochaine, vraisemblablement. Depuis quelques jours, j'ai le coeur dans un étau, dans ces diaboliques ongles de fer qui me torturèrent dès l'enfance.

Rappelez-vous, Seigneur, que j'ai eu pitié de Vous... Pourquoi, surtout, ces déceptions infernales et le dérisoire privilège de la Parole à un homme de bonne volonté qui n'a pas le moyen de se faire entendre? C'est la même lamentation depuis dix ans et la même surdité divine. Mais mon courage s'épuise...

Dieu n'est pas absurde, pourtant, et je suis bien forcé de me supposer l'objet d'un passe-droit du malheur, en vue d'une exceptionnelle dilatation de ma patience, pour me préparer à quelque mission inconnue. Mais alors, mon Dieu, jusqu'où faudra-t-il descendre? " (239)

Dans ses succès littéraires, dans ses persécutions, à l'occasion des gifles retentissantes qu'il reçoit de "l'unanime détestation de la truandaille", Bloy se console en se disant et en proclamant hautement que c'est l'homme de l'Absolu et sa mission particulière qu'on déteste en lui. Et c'est alors son plus grand stimulant pour l'action et pour la souffrance. Dans ces circonstances, il proclame que s'il est tué par la misère ce ne sera certainement pas avant d'avoir accompli sa destinée. Soutenu par cet idéal, il affirme qu'aucune avanie ne le jette par terre, aucun écueil ne le fait tomber, aucun marteau ne l'écrase. Il se dit indémolissable. (240)

(239) Le Mendiant ingrat, T.I. p. 62, le 13 juin 1892.

(240) Ibid., T.II, p. 118 et 119, le 16 janvier 1895.

Être réservé pour être le témoin de Dieu, être nécessaire à Celui qui n'a besoin de personne; telle est la conviction de Bloy, telle est son idée bien claire sur sa mission. Il en fait l'explication de sa douleur: "et j'ai été salé de douleur pour un long voyage." C'est sa plus grande force dans la souffrance. Et périodiquement cette mention de l'oeuvre pour laquelle il a été "si particulièrement, si exceptionnellement marqué", revient comme une bouée de sauvetage à laquelle il s'accroche avant de s'élancer de nouveau dans la mer de douleur où il se débat.

Lorsqu'on lui reproche l'obscurité de certaines de ses paroles, il s'en remet à "sa mission précise, à une destinée tout exceptionnelle". (241) En 1899, il répond à une lettre de Joergensen, et lui explique la sacrée sentence *Hilarem datorem diligit Deus*, et lui parle du martyre: "Le martyre! Ah! voilà vingt ans que j'y pense, comme le pauvre vidangeur pense à son salaire, et si des paroles qui me furent dites autrefois s'accomplissent, je peux compter sur une mort joyeuse peut-être, mais sans coureur. Serez-vous alors mon compagnon?" (242)

Dans ses écrits, il congédie toute préoccupation du lecteur pour dire la vérité, en attendant le martyre douloureux qu'il espère. Qu'il ait été illusionné sur sa mission et que sa véritable vocation ne fût pas celle qu'il se donnait, c'est certain. Telle qu'il la comprenait, elle demeure la source d'une force inépuisable pour accepter la souffrance et pour la désirer de toute son âme.

Au seuil de l'Apocalypse, en 1914, nous décrit un Léon Bloy poursuivi assez régulièrement par la pensée de la mort. Il est curieux

(241) L'Invendable, p. 260, le 28 janvier 1907.

(242) Mon Journal, T. II, p. 25, le 5 mai 1899.

de noter alors ses idées sur sa ~~mission~~ ^{vocation} à cette époque. (243)

Dans une lettre à Pierre Termier, en 1914, Bloy parle encore de sa mission et de son martyre, mais pour la première fois il manifeste un doute: "A supposer que je me trompe en ce point." (244) C'est qu'il se sent vieillir et ne voit pas encore son martyre se préparer. Il commence même à changer l'orientation de sa mission: agir sur quelques-uns et les aider à se faire catholiques. Il avait déjà évoqué cette efficacité pour ses livres, mais d'après lui sa mission était beaucoup plus étendue.

Pierre van der Meer lui répète que, sans ses livres, il n'aurait pu devenir chrétien, et, pour la première fois, notre mendiant exprime cette réflexion: "voilà ce qui constitue ma mission, ma vocation." Mais aussitôt après, il se demande si Dieu n'exige pas qu'il devienne le parrain d'une multitude, que la France du XX^e siècle devienne sa filleule, et qu'il endure pour cela des tourments incomparables. (245)

Léon Bloy avait certainement une mission surnaturelle et apostolique d'écrivain. L'influence de son oeuvre sur la conversion de quelques âmes de son vivant et la continuation de cette influence après sa mort démontre péremptoirement, pour celui qui croit aux réalités surnaturelles et au prix des âmes, qu'il avait une mission réelle et surna-

(243) Voici ce texte: "Encore un pas vers la mort", dites-vous à propos du terme que vous m'envoyez. Je viens d'en faire un autre. Le Pèlerin de l'Absolu est presque fini. Il en sera, je pense, de ce nouveau livre mien comme des autres qui donnent la vie à quelques-uns, me dit-on, sans rien procurer à leur auteur que l'espérance de la Miséricorde pour l'aider à bien mourir.

La mort est l'objet ou le sujet constant de mes pensées et j'y songe d'autant plus amoureusement que je la prévois cruelle. J'ai des raisons pour cela. Je ne la crois cependant pas très prochaine, certain de n'avoir pas encore rempli ma mission, de n'avoir pas accompli une certaine oeuvre que je suis dans l'obligation d'accomplir. A supposer que je me trompe en ce point, j'ai mon sac sur l'épaule, je suis prêt à partir... "Au Seuil de l'Apocalypse, p. 99, 17 janv. 1914.

(244) Au seuil de l'Apocalypse, p. 214 et 216, le 28 octobre 1914.

tuerelle auprès de ces âmes et indirectement sur les autres que ses écrits atteindront.

Voilà la seule véritable mission qu'il avait reçu de Dieu. C'est en vue de sa réalisation qu'il avait été salé de douleur. Son illusion fut permise par Dieu pour le soutenir dans sa misère. L'influence de cet idéal fut considérable pendant ~~la vie~~^{Bloy}. La mission surnaturelle qu'il croyait avoir fut l'explication de toute sa vie naturelle et surnaturelle et aussi pourrait-on dire d'une très grande partie de ses ~~écrits~~^{écrits}. On l'a dit avec raison, Léon Bloy demeure un des plus grands écrivains de la douleur, au dix-neuvième siècle. Et cela provient de ce qu'il avait fondé, pour une bonne part, le côté actif de sa vie sur une illusion d'ordre mystique.

Il se croyait et se disait destiné à un grand rôle surnaturel qui l'incitait à demeurer toujours le témoin de la vérité, ~~et le~~
~~démonstrateur~~. Ce rôle, qu'il se croyait obligé d'accomplir, uni aux éléments de son caractère, explique, sans les justifier, ses impatiences, ses plaintes, ses insoumissions et l'anticléricalisme de ~~plusieurs~~^{plusieurs} ~~paroles~~^{paroles} de l'écrivain.

Cette mission sur laquelle, lui semblait-il, il ne pouvait se tromper, lui commandait un absolutisme de principes et de vie, qui ne pouvait souffrir aucune compromission, fut-elle demandée et exécutée par des laïques ou par des prêtres. Cette fausse mission lui donnait, en outre, une certaine sûreté de principes et d'affirmation qui le dispensait de demander conseil ou l'excusait de ne pas suivre à la lettre ceux qu'il avait reçus. Cette mission l'encourageait enfin à vociférer contre ceux qui ne partageaient pas absolument des idées, contre ceux qui ne vivaient pas

d'Absolu à sa façon; c'est le reproche le plus regrettable et le plus fondé qu'on puisse lui faire; c'est enfin la grande explication de certaines de ses attitudes absolument injustifiables et inacceptables au point de vue de la foi catholique, attitudes qui lui ont amené des suspicions d'hérésie et de protestantisme dont on n'a jamais pu le disculper totalement.

CHAPITRE III - Ses impatiences et insoumissions

Au début du premier volume de son journal intitulé Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne, Léon Bloy inscrivit cette phrase de Jules Barbey d'Aurevilly à son endroit: "Léon Bloy est une gargouille de cathédrale qui vomit les eaux du ciel sur les bons et sur les méchants." Cette phrase très réaliste exprime bien la manière de cet homme d'Absolu, toujours pénétré de sa mission qui l'oblige à dénoncer ceux qui s'y opposent. Elle nous dépeint aussi le pauvre gueux succombant sous le fardeau de sa souffrance, aveuglé par ses larmes et lançant ses vociférations parfois démesurées contre ceux qui n'entraient pas parfaitement dans ses idées.

Bloy a toujours accepté chrétiennement sa souffrance, il l'a toujours comprise comme faisant partie du plan de la Rédemption et pour lui personnellement comme la réalisation de sa demande, de son acte d'offrande et de compensation victimale. Et même au plus fort de la douleur physique

et morale sa soumission, semble-t-il, était complète. Dans le paroxysme de la douleur parfois des paroles un peu trop hautes lui échappaient, mais alors il les regrettait:

"...Pour plusieurs empires, je ne voudrais pas n'avoir pas eu la vie affreuse que j'ai racontée et dont je m'étonne profondément d'avoir été jugé digne. J'ai eu l'iniquité de me plaindre quelquefois. Je vous prie de ne pas y faire attention et de me garder quand même votre estime, en considérant avec bonté que je suis un très pauvre homme et usant à mon égard de la compassion naturelle que vous sentiriez pour un vieil âne excessivement chargé. Je ne demande rien de plus." (245)

Un vieil âne excessivement chargé, voilà la véritable explication des impatiences et insoumissions de notre homme. L'excès de douleur lui arrachait des cris et des actes de violence qu'il ne se serait jamais permis en d'autres circonstances normales. Il s'en rendait parfaitement compte et l'expliquait absolument de la même façon:

A un religieux:

"...J'imagine que les martyrs eux-mêmes laissaient quelquefois échapper des gémissements quand la douleur était trop terrible...

Au surplus je sais que j'ai précisément ce que j'ai demandé, autrefois... Comment aurais-je pu écrire mes livres, si j'avais vécu dans les délices? Après cela si je me lamente quelquefois, c'est comme les femmes en couches, parce que je ne peux pas faire autrement. Mais le courage revient bientôt et même la gaieté" (246)

C'est l'état d'âme de Bloy. Lorsque la douleur est trop grande, il vocifère des paroles qu'il voudrait ne pas avoir dites quand la crise est passée. D'ailleurs, la plupart du temps, il demeure ferme dans l'épreuve et l'exemple de Jésus-Christ lui donne une vigueur presque surhumaine pour accepter l'existence la plus effroyable, pour ne jamais cesser

(245) Au seuil de l'Apocalypse, p. 49 et 50, le 9 juillet 1913.

(246) Ibid., p. 14, 1^{re} 17 janvier 1913.

d'être debout au pied de la Croix, dans les ténèbres, dans la dérélition et dans les tortures.

Une des grandes tristesses de Bloy était de se croire perdu ou encore de souffrir avec le sentiment très net qu'il était totalement et irrémédiablement abandonné par Dieu. Combien de fois son journal ne signale-t-il pas des journées remplies de souffrances et qui se terminent sans que Dieu se montre. L^{orsqu'il} voyait le pourquoi de ses peines, il les acceptait avec plus d'entrain et de soumission, surtout si elles rencontraient ses désirs et ^{ses} convictions. Si au contraire ses idées étaient contrariées, si la souffrance lui venait de certaines interdictions opposées à ce qu'il pensait, quelle que soit l'autorité en question, alors son amour-propre était blessé. Il faisait preuve d'insoumission totale et souvent scandaleuse, puisqu'il inscrivait ses sentiments dans son journal qui ~~il~~ était destiné à la publication.

Les exemples foisonnent de cette façon d'agir. Entre autres, voici une lettre envoyée à un prêtre et reproduite dans l'Inventable:

"A un prêtre frappé par la Congrégation de l'Index pour avoir fait un bon livre qui gêne quelques Grandeurs:

"...Je savais que votre ouvrage était à l'Index. Oubliant votre dépendante situation, je pensais que vous deviez avoir, pour ce genre de prohibition, le mépris que méritent en général des Congrégations de simoniaques dont le Siège apostolique est inexprimablement déshonoré. Vous n'ignorez pas que le comble de la folie serait d'espérer la béatification du thaumaturge le plus incontestable sans le préalable versement de sommes immenses. Cela pour les Rites. Quant à l'Index, il est tout à fait probable que quelques milliers de francs bien placés eussent tout arrangé, en rassurant les froussards de l'inopportunité. Les voilà, les vrais "démoniaques", tels que l'Evangile les montre çà et là, surtout à la Passion de notre inopportun Rédempteur. Combien de livres furent mis à l'Index, parmi ceux qu'on vante aujourd'hui et qui se voient dans

toutes les mains! Le refus d'explications de l'Index, par quoi tout peut être supposé ressemble fort à la loi qui ne permet pas de faire la preuve d'une diffamation qui frappe ainsi un homme sans défense. Pour ce qui est de la Croix, vous connaissez mes sentiments à l'égard de cette feuille du Démon, surtout si vous avez lu la préface de Mon Journal.

Soyez sûr, cher opprimé, que justice vous sera rendue et que vous aurez une belle revanche. En ce qui me concerne, comme je me fiche absolument de l'Index, et des décrets de cette racaille, je continuerai de faire lire votre salutaire ouvrage, qu'on prétend mettre sous clef, ne pouvant le condamner, alors que le Pape lui-même devrait l'approuver du haut de la Chaire infallible et le recommander avec allégresse au monde chrétien, - s'il n'y avait pas, dans son voisinage immédiat, une si sombre figure cardinalice. Mais il faut des catastrophes inouïes et je crois qu'il n'est plus temps d'y échapper..."(247)

Un texte comme celui-ci serait signé du nom d'un protestant, d'un athée, d'un révolutionnaire et personne n'en serait surpris. Ce qui surprend, détonne et même scandalise, c'est de le rencontrer dans le journal de celui qui se dit un homme de l'Absolu, qui souligne les moindres taches dans le catholicisme des laïques et même des ecclésiastiques. Ce même homme, qui est prêt à souffrir le martyre et qui le désire pour confesser sa foi, se permet de penser, d'écrire et de publier des affirmations aussi fausses, irrespectueuses et insensées, sur le pape et les institutions constituées par lui pour préserver l'Eglise contre tout ce qui peut être opposé à la foi et aux mœurs. Et des paroles de ce genre ne sont pas isolées mais se rencontrent de temps à autre dans les pages du journal de Bloch

(248)

(247) L'Invendable, p. 290, le 8 mai 1907.

(248) Le Vieux de la Montagne présente un texte semblable: "Défaveur de la Salette à Rome. Pour que triomphât la vérité, il faudrait un pape du Moyen-Age, un grand pape ayant assez d'énergie pour briser d'un coup les Congrégations romaines qui sont la honte et la misère de l'Eglise depuis deux ou trois siècles. En ce qui regarde la Salette, l'honneur de Marie, pour ne rien dire de l'honneur de la Papauté, exigerait qu'on mit par terre à jamais la Congrégation de l'Index, celle des Rites et peut-être aussi celle du Saint Office, dite Inquisition. Mais Pie X n'est peut-être pas désigné. Mélanie, avant son élection l'avait prédit: "Le successeur de Léon XIII ne parlera pas." On ignore, dans le monde catholique, l'oppression terrible exercée sur les Papes par les Congrégations. Pie IX et Léon XIII en ont gémi, mais pas un, depuis des siècles, n'a osé l'extermination de ces strélitz en soutanes, de ces simoniaques invincibles dont les anges sont épouvantés."(p.36 et 37, le 17 oct.1907.

Comment expliquer de tels contrastes, de telles pensées, chez un homme qui voudrait être d'un catholicisme intégral? On se souvient que dans les premières années de sa vie littéraire, il s'est passionné pour une cause assez utopique: la canonisation de Christophe Colomb. Il a même composé une lettre à cet effet, ~~qui~~ ^{qu'il} fit parvenir à tous les archevêques et évêques de France, dans le but de les faire intervenir auprès du Saint Père et des Congrégations romaines. Ses efforts n'ayant pas été couronnés de succès, sa déception fut grande, son orgueil humilié et sa souffrance énorme.

Et c'est de là que date son antipathie, son aversion et sa haine contre les Congrégations romaines qui, d'après lui, ne marchent que par le versement de grandes sommes d'argent, ce que lui-même ne pouvait faire. Dans cette circonstance, la souffrance est subie, mais non acceptée; car l'amour-propre est soumis à une trop rude humiliation. Grâce à des attitudes semblables, on a pu affirmer que Léon Bloy réunit dans sa personne le contraste assez marqué d'une profonde humilité et d'un orgueil considérable. Et dans ses écrits, des pages sublimes marquées de respect pour l'Eglise et d'amour pour notre Saint Père le Pape, se rencontrent à côté de passages tendancieux et irrespectueux pour l'autorité ecclésiastique aux divers degrés de la hiérarchie.

Dans le chapitre suivant des exemples frappants seront apportés, à l'appui de cette affirmation. ~~Ils~~ ^{Ils} présenteront une contrepartie assez sombre, au tableau de la souffrance contemplé jusqu'à présent. Ces attitudes et violences, en dépendance réelle ~~d'une~~ ^{d'une} vie de misère, doivent être considérées, dans ce jugement sur la vie souffrante de Bloy.

CHAPITRE IV -- L'acrimonie excessive de ses plaintes: anticléricalisme

Les souffrances, l'absolutisme et l'illusion sur sa véritable mission ont amené Léon Bloy à des violences de paroles et à des jugements sur lesquels il nous faut absolument porter un jugement. Nous devons expliquer des positions inadmissibles parce qu'elles sont erronées. La situation misérable et souvent inhumaine, dans laquelle Bloy a passé la plus grande partie de sa vie, ne devra jamais être oubliée dans ce chapitre. Autrement, ~~Autrement~~ on se montrerait injuste pour un auteur dont plusieurs textes, pris en eux-mêmes, sont condamnables.

Il est entendu que, si nous considérons objectivement certains jugements, certaines violences de langage de Bloy, nous ne pouvons y souscrire. Cependant on ne doit pas charger inutilement et injustement la culpabilité subjective. Dans nos appréciations, il faut reconnaître les torts des catholiques à l'endroit de cet écrivain; avouons l'indifférence de beaucoup d'ecclésiastiques que notre violent a rudement repris. Les âmes médiocres et les diverses compromissions de la littérature du temps représentent encore autant de circonstances qui ont pu aigrir cet homme de l'Absolu et qu'il nous faut faire intervenir, si nous voulons formuler un jugement impartial des responsabilités de notre auteur.

Si Léon Bloy n'avait pas eu souvent affaire à des mé-
diocres, à des égoïstes, plusieurs de ses lettres et de ses écrits auraient
changé de ton. En outre, lorsque nous considérons ces pages qui nous portent
à crier au scandale et à l'hérésie, rappelons-nous toujours des circonstan-
ces dans lesquelles elles ont été écrites et aussi quel homme les a ~~écrits~~
écrits. Bloy est un absolu et un aigri, c'est entendu, mais il y a aussi chez
lui un fond de bonté et de tendresse que l'atroce misère a refoulé. "Le
minimum de bonheur nécessaire à la paix de l'âme, Bloy ne l'a presque ja-
mais, lui, passionné serviteur de Jésus et des pauvres, lui époux et père
modèle, écrivain incomparable, pendant que certains nouveaux venus dans
l'Eglise, respectables par la sincérité de leur conversion, mais enfin néo-
phytes sans sacrifices, étaient fêtés et choyés, vénérés comme des Colonnes!
Cela explique et excuse bien des pages arides de Léon Bloy. M. Paul Bourget
est gavé d'adulations et d'or pendant que l'auteur de la "Femme pauvre"
ne sait pas si ses enfants mangeront demain?" (249)

Ainsi orientés, nous pouvons maintenant pénétrer ces pa-
ges si redoutables, dans un esprit de conciliation, de compréhension et de
sympathie, sympathie qui, espérons-le, ne nous empêchera pas de voir les torts
où ils sont et de les rejeter quand il le faudra.

Auparavant si l'on veut se convaincre de l'influence des
souffrances ^{de Bloy} sur ses diverses attitudes et sur ses violences de langage,
voici deux textes très aptes à répondre à nos désirs. Le premier est écrit
dans Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne, le 11 juillet 1902:

"Cinquante-sixième anniversaire du jour aimable de ma
naissance d'après les astres. Effet bizarre de ma commençante vieillesse.
Il y a quelques ans, je pouvais, retranché derrière un solide mépris, rire

de l'inattention du de l'injustice. Aujourd'hui non. J'avoue que je souffre, à la fin, de tant d'infamies et que la lecture quotidienne d'articles enthousiastes sur des livres où Notre Seigneur Jésus-Christ et sa Mère sont horriblement outragés, sans qu'il y ait jamais une ligne pour les miens, m'accable... Puis il y a des âmes pour qui je fais du pain, avec des fatigues infinies, et ce pain des pauvres, fait par un ^apauvre, est intercepté par les pourceaux. Hello est mort de ce chagrin, mais il avait du moins son gîte et sa pitance assurés, - choses dont la possession me paraît un avant-goût du Paradis. J'ajoute, avec une forte envie de pleurer, qu'il n'avait certainement pas autant de pain à donner que moi, et qu'alors il y avait moins de déchet, moins d'amertume." (250)

Et une quinzaine d'années plus tard, à la même occasion de son anniversaire de naissance, voici de qu'on trouve dans une lettre à de la Laurencie:

"...Pour le moment je suis ^aimmobilité, semblable à un crapaud sur lequel on aurait mis avec précaution une lourde pierre. Je ne suis pas écrasé, mais incapable de mouvement, ce qui est au moins ennuyeux. Quand ce pavé sera ôté, je redeviendrai agile, plus fort peut-être, ayant eu l'occasion de cuver toute ma bave..." (251)

Lorsqu'on connaît la franchise et la sincérité de notre homme, on est assuré que, s'il a écrit ces sentiments dans son journal, il les a certainement éprouvés. D'ailleurs plusieurs autres textes pourraient être cités à l'appui de ces affirmations.

Il avait des idées bien à lui sur l'argent, sur les propriétaires et sur les riches; mais là encore, la sublimité de ces pensées est diminuée par les violences d'expressions au détriment même de la justesse de ses jugements. Il généralise trop fréquemment les faits particuliers.

Par le texte suivant, on peut se rendre compte que Bloy ne peut parler froidement de l'argent, des riches ou des propriétaires, mais qu'il y a toujours, dans ses descriptions, sa propre misère et la nourriture

(250) Quatre ans de Captivité, T.I, p. 216 et 217, le 11 juillet 1902.

(251) La Porte des Humbles, p. 129, le 13 juillet 1916.

de ses enfants. C'est un extrait de Quatre ans de Captivité, en 1903.

"Je pense toujours à mon livre sur l'argent, projeté il y a si longtemps. Quel chapitre à écrire sur les propriétaires, empochant ce qu'on leur donne avec un désintéressement affreux de l'angoisse de leurs locataires - angoisse pouvant aller neuf fois sur dix, jusqu'à l'agonie! Je vois cette Madame Corbillard, vieille équarrisseuse aux dents jaunes, qui nous a loué et qui veut être payée d'avance, comme tous ces maudits; je la vois toujours du même geste par lequel on gave les oies, faisant glisser méthodiquement dans une longue bourse aux mailles d'argent, les malheureuses pièces de monnaie qui étaient comme du sang tiré de mes veines qui représentaient, - pour tant de jours! - la vie de mes pauvres enfants, argent précieux et exécrable dont elle n'avait même pas besoin, et que je voyais disparaître en ayant peine à réprimer un sanglot. Et ce sacrifice énorme, il faudra le renouveler dans trois mois." (252)

Pour Bloy, le propriétaire n'est pas celui qui lui fournit l'abri contre les intempéries, mais celui qui se nourrit du sang du pauvre. Il l'assimile un peu au bourgeois dont l'Invendable nous donne la définition: "Qu'est-ce que le Bourgeois? C'est un cochon qui goudrait mourir de vieillesse." (253) Ordinairement quand ~~Bloy~~ habite une maison, pendant son séjour, il se plaint contre le propriétaire qui vient toujours lui demander son terme, comme si celui-ci devait le loger à ses propres frais. Et lorsqu'il quitte ce logis, il dit que "les propriétaires ont pris à tâche, par les exigences, d'exaspérer les pauvres jusqu'au désespoir..." (254)

Parfois sa misère l'aveugle au point qu'il décrit d'une manière pessimiste la situation du propriétaire: "Horrible situation des propriétaires, condamnés, par leur état, à persécuter les pauvres dont ils reçoivent l'argent, sans vouloir connaître les privations, les souffrances, quelquefois atroces, ou même les deuils que cet argent représente... j'exige dit Moloch, que les enfants meurent." (255)

(252) Quatre ans de Captivité, T.II, p. 173, le 3 octobre 1903.

(253) L'Invendable, p. 35, le 20 septembre 1904.

(254) Le Pèlerin de l'Absolu, p. 91, le 3 février 1911.

(255) Le Mendiant ingrat, T.II, p. 88, le 16 novembre 1894.

D'ailleurs, la description qu'il fait des propriétaires est toujours ^{leur} ~~à~~ désavantage. L'aigreur va parfois jusqu'au point où ce catholique se réjouit même du malheur des propriétaires. (256) C'est à peu près dans le même esprit qu'il se réjouira du grand incendie du bazar de Charité, où des centaines de personnes périrent ~~et~~ cela, simplement parce que des grandes dames, des bourgeoises s'y trouvaient et que, d'après lui, elles allaient faire la charité afin d'être remarquées. (257) Des sentiments de ce genre sont certainement de nature à scandaliser, lorsqu'ils viennent d'un homme qui pose en héraut de Dieu, et dont la pensée devrait ^{être} imprégnée du plus pur catholicisme. Et la fréquence de ces réflexions est inexplicable, si l'on oublie ce qu'on a signalé au début du chapitre.

L'idée de Bloy sur les riches n'est pas tout à fait juste puisque, pour lui, les bons riches n'existent pratiquement pas et qu'ils sont voués aux malédictions du Fils de Dieu, d'après les indications de l'Evangile. Et ceci se rattache à une autre de ses marottes, à savoir que la distinction évangélique entre les préceptes et les conseils est une invention des hommes ~~afin~~ d'être dispensés d'une trop grande exigence de perfection.

-
- (256) "Petite histoire qui ne me déplait pas. Aux environs du Mans, une propriétaire dévote priait après la messe, comme peuvent prier les propriétaires. Un homme s'approche et l'assomme à coups de trique pour lui avoir donné congé." (Le Vieux de la Montagne, p. 259, le 15 août 1909.)
- (257) "L'agitation au sujet de l'incendie continue. Songez donc! Des personnes si riches, en toilettes de gala et qui avaient leurs voitures à la porte! Leurs voitures éternellement inutiles! Tout ça pour l'amour des pauvres. Oui, tout ça. Quand on est riche, c'est qu'on aime les pauvres. Les belles toilettes sont la récompense de l'amour qu'on a pour la pauvreté. Et voilà qui condamne l'Evangile. Le Nonce du pape était venu bénir la Truie qui file, [nom de l'endroit] un instant avant le feu. Il était à peine sorti que cela commençait... Jndex tremebundus ante januam." (Mon Journal, T.I, p. 51, le 8 mai 1897.)

Voici une citation assez représentative de la pensée de Léon Bloy sur les riches et sur leur rôle:

"23 décembre 1900. Ce qui est singulièrement, étrangement déconcertant, c'est que Dieu semble faire ce que font les mauvais riches. (Au fait pourquoi dit-on les mauvais riches, comme s'il pouvait y en avoir de bons?), lesquels riches font payer horriblement cher ce qu'ils donnent et ne le donnent qu'à la dernière extrémité, lorsqu'il n'existe plus aucun moyen de le refuser. Il y a une réponse infiniment mystérieuse et mélancolique. C'est que Dieu est pauvre et, jusqu'à une certaine heure, impuissant. Ce qu'il donne, il faut qu'il l'obtienne d'abord lui-même, avec des souffrances inconnues dont nos plus belles souffrances ne sont qu'un reflet. Il faut qu'Elle vienne. Quel livre à écrire sur l'Argent considéré à ma manière, c'est-à-dire comme figure de Dieu! Il n'y a au monde qu'un homme capable de l'écrire et je ne connais pas cet homme. Son nom est Léon Bloy" (258)

L'aigreur manifestée au sujet des propriétaires réapparaît de façon peut-être encore plus vive, lorsqu'il parle des riches. Pour lui, la question est réglée d'avance, les riches sont mauvais et ne peuvent pas se sauver avec leur richesse, et pourtant Notre Seigneur nous affirme simplement qu'il est difficile pour eux de se sauver. Bloy est tellement convaincu de cette pensée, qu'il a écrit à une dame milliardaire qui refuse de secourir un artiste qu'elle admire: "Madame, ... pour tous vos millions et pour toutes les richesses de la terre, je ne voudrais pas être à votre place un seul quart d'heure, parce que, pendant ce quart d'heure, je pourrais mourir." (259)

Malgré toutes ses expériences, il en fait d'épouvantables, Bloy n'a jamais pu comprendre qu'une personne qui a dans sa main la subsistance de mille créatures humaines dénuées et désolées, n'ouvre pas cette main toute grande pour secourir ces mêmes personnes. Il se trouve dans une épouvante énorme de ce qui est réservé à ces âmes aveugles et sourdes. D'autre part, il est d'une admiration qui peut sembler

(258) Quatre ans de Captivité, T.I, p. 81 et 82, le 23 décembre 1900.

(259) Mon Journal, T.II, p. 97, le 16 septembre 1899.

Le Vieux de la montagne p 366, le 16 avril 1910

exagérée, pour ceux qui épousent Dame Pauvreté. C'est tout un volume qu'il faudrait rédiger pour donner une idée complète de la pauvreté selon Bloy;

Jusqu'à présent les plaintes du mendiant, dans la souffrance n'ont pas porté beaucoup à conséquences, si l'on excepte certaines pages du Désespéré où Bloy indique ce que pourront faire les gueux aigris et exaspérés qui se révoltent contre les riches et leur font payer les souffrances qu'ils leur ont laissé endurer. Ces idées vraiment révolutionnaires n'exercent pas une influence prépondérante; nous n'avons pas cru bon d'y insister, même si ces pages sont reproduites dans le journal de l'écrivain.

Nous voici au moment où il faut produire des textes tout à fait irrespectueux pour l'autorité civile et ecclésiastique; des pages où le prêtre est bafoué, tourné en dérision et calomnié sans aucun ménagement; des citations où les évêques, les archevêques, les Cardinaux et le Pape lui-même sont insultés ouvertement et publiquement; des passages enfin qui condamnent les organismes ecclésiastiques et qui manifestent un esprit totalement anticlérical. Certaines paroles pourront être interprétées à l'avantage de l'auteur, mais le grand nombre entacheront définitivement sa doctrine et son oeuvre d'anticléricalisme d'une influence nettement mauvaise.

Le texte suivant nous indique, me semble-t-il, la façon de procéder de Léon Bloy: d'un fait particulier et assez souvent insignifiant en soi, mais qui le choque, lui, il fait découler des conséquences énormes; en outre, trop souvent de la manière d'agir d'un individu, il tire une règle générale. Ce qui entraîne des jugements aussi faux que néfastes. Voici ce texte extrait de Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne:

Parfois évidemment ses griefs sont réellement fondés, ~~ce~~
~~Ainsi nous recommandant~~ nous parle d'un prêtre à qui il s'était adressé pour se con-
fesser et qui l'expédie "électriquement". "En écoutant ~~ses~~ rapides aveux, il
comptait de l'argent! il faisait sa caisse." (261) Comme les mots et les d
idées ne lui font pas défaut, lorsqu'il s'agit d'être satirique ~~Alors~~ l'est
parfois avec cynisme, comme on s'en rend compte ici:

"A la suite d'une roserie de prêtre, ayant eu l'occa-
sion de consulter le missel, je trouve ceci à l'office du jour, 4^e férie
après le dimanche de Laetare: Lutum fecit ex sputo Dominus: et linivit
oculos meos: et abii, et lavi, et ~~et~~ credidi Deo. C'est comme cela
que Dieu fait ses prêtres, avec de la boue et du czachat. Cela suffit
pour la guérison des ~~ophtalmes~~ ophtalmies et des cécités." (262)

Si Léon Bloy parle ainsi des prêtre, ce n'est pas qu'il
manque d'avertissement sur la mauvaise influence certaine de ses paroles,
puisque en plusieurs circonstances son journal nous indique que des prêtres
l'ont renseigné là-dessus ; toutefois il admettait rarement son erreur.
Alors il affirmait que les prêtres n'admettaient pas la clairvoyance d'un
séculier sans soutane, en matière ecclésiastique ou religieuse; et c'était
le motif de leurs avertissements. Et n'essayant pas de les comprendre, il
répond par une boutade du genre de celle-ci au curé Storp qui lui avait
fait une remarque: "A propos de Storp et de cent mille autres. Objection
inexprimée et sans réplique: Ma santé ne me permet pas de devenir un saint.
Tel est le fond de ces serviteurs de Dieu." (263)

~~Ce catholique~~ absolu, n'admettant aucune compromission,
avait souvent l'occasion d'être blessé par ce qu'il voyait ou par les

(261) Le Mendiant ingrat, T. III, p. 9, le 11 juin 1894.

(262) Mon Journal, T. I, p. 48, le 31 mars 1897.

(263) Ibid., T. II, p. 14, 15, 19. les 18 et 23 avril 1899.

personnes qu'il rencontrait; alors ses impressions étaient consignées exactement dans les pages de son journal. Parfois Bloy semblait avoir peur de ses propres idées au sujet des prêtres et il sentait le besoin d'expliquer à d'autres la puissance et la force surnaturelle du Prêtre. Il y insiste dans une lettre à un mathématicien:

"...J'ai connu des prêtres qui étaient d'admirables hommes, j'en connais encore et j'en connaîtrai d'autres qui n'ont en vue que la Gloire de Dieu, le Salut des Ames, l'Evangélisation des Pauvres. On est tombé si bas que ces mots sont devenus grotesques, mais je n'ai pas peur de les écrire..."

"...Les objections sentimentales n'ont aucune valeur. A-t-on oui ou non, le devoir d'obéir à Dieu et à l'Eglise? Tout est là. De ce point de vue très simple le prêtre n'est plus qu'un instrument surnaturel, un générateur d'Infini, et il faut être un âne pour voir autre chose, car tout cela se passe et doit se passer dans l'Absolu. Depuis plus de trente ans, j'entends des messes dites par des prêtres inconnus de moi et je me confesse à d'autres dont j'ignore s'ils sont des saints ou des assassins. Suis-je donc leur juge et quel sot ne serais-je pas si je prétendais m'enquérir? Il me suffit de savoir que l'Eglise est divine, qu'elle ne peut être que divine et que les Sacraments administrés par un mauvais prêtre ont exactement la même efficacité qu'administrés par un saint..."(264)

Quoi qu'on en pense, ces paroles dénotent la justesse de ses idées sur le sacerdoce. Et lorsqu'il parlera autrement et dans un sens tout à fait contraire, ce sera pour d'autres motifs que la méconnaissance de la dignité et de la nécessité du prêtre. Souvent même ce sera cette haute idée du sacerdoce et la sainteté requise pour celui qui en est revêtu, qui le fera intervenir auprès de certains prêtres et particulièrement auprès du curé de sa paroisse.

Ici il fait une remontrance à son curé qui l'avait congédié, sous prétexte de fatigue, sans vouloir lui présenter l'aumône d'une parole sacerdotale:

"Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je le donne et, quand je me levais au milieu des nuits, afin de prier pour vous, les bras en croix, ainsi que vous me l'aviez demandé, je ne songeais pas à ma fatigue. Pourquoi êtes-vous si peu généreux? (Je venais peut-être pour me confesser. L'étonnant pasteur a dit que j'étais venu pour le taper. J'ai connu, un peu plus tard, cette séraphique interprétation.)" (265)

A l'occasion de telles attitudes, on doit tenir compte de l'impressionnisme assez marqué chez notre homme. Cependant on ne peut s'empêcher d'admirer la franchise et la bonne volonté de tels procédés; il lui arrive parfois d'exprimer des choses blessantes, mais ordinairement il les formule à qui de droit, à l'intéressé lui-même. Cependant les réflexions transcrites dans la suite de son journal, toujours au sujet de ce même curé, manifestent un esprit hautain et très satirique

"17 octobre 1900.- Il est monstrueux et banal que la lettre d'hier n'ait pas fait accourir notre curé. (je ne l'ai jamais revu. Octobre 1904)

18 octobre 1900.- Le curé décidé à rompre m'ayant fait rapporter quelques-uns de mes livres, je lui envoie les textes suivants: Math, XXV, 33; Joann., X, 11 et 14; Ezech., XXXIV, 11; puis, en lettres énormes: VISITABO." (266)

Ces divers passages en disant long, ^{le} sentiments de Bloy en cette circonstance; celui de St Mathieu: "J'étais étranger et vous ne m'avez pas recueilli; nu, et vous ne m'avez pas vêtu; malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité." Mais n'oublions pas que ce verset n'est que l'application du précédent, où Dieu dira: "Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et ses anges." Le texte de Saint Jean nous parle du bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis. Enfin le texte d'Ezechiel nous indique encore le devoir du pasteur qui doit

(265) Quatre ans de Captivité, T.I, p. 57, le 16 octobre 1900.

(266) Ibid., T.I, p. 58, le 17 octobre 1900.

prendre soin de ses brebis lui-même et les passer en revue. A distance et à défaut des circonstances préalables, il est assez difficile de voir celui qui avait raison dans cet événement. On peut tout de même signaler que cette façon de procéder de Bloy était pour le moins audacieuse et irrespectueuse.

Voici maintenant une dédicace de "Je m'accuse" dédicace publiée dans son journal: "Voici la peau de Zola, en attendant celles d'un lot de tristes prêtres et de quelques autres serviteurs du Démon." Il s'agit ici des agitations autour de l'Affaire Dreyfus dans laquelle plusieurs prêtres sont allés trop loin, ce qui n'autorise aucunement Bloy à leur manquer de respect. Pourtant lui-même, vers cette date, reproche cette manière d'agir au poète belge qui demeurait chez lui alors. La liberté des ~~ses~~ jugements sur les prêtres pouvait scandaliser ~~les~~ ^{de Bloy} enfants. Une jeune danoise luthérienne avait d'ailleurs manifesté "son étonnement d'entendre les prêtres jugés aussi durement par un catholique, comme s'il n'y en avait pas un qui méritât de l'estime et du respect." (267)

Dans le même volume de son journal ~~il mentionnait~~ ^{il en} une "règle générale sans exception. Quand il y a conflit entre un prêtre et un laïque, le tort doit toujours être présumé du côté du laïque." Il rapporte ironiquement cette parole prononcée par son curé lors d'une entrevue, ~~avec Bloy~~.

Un point sur lequel notre catholique est toujours demeuré absolu et intransigeant, c'est sur la célébration de la Messe, à laquelle d'ailleurs il assistait tous les matins. Les prêtres qui célébraient trop rapidement savaient dans un assez bref délai ~~et~~ dans des termes précis, de quel bois il se chauffait et quelles étaient ses convictions là-dessus.

(267) Quatre-vingt ans de C. ptivité, T.I, p. 79, le 22 décembre 1900.

Ici nous avons l'embarras du choix pour les citations. C'est peut-être le point sur lequel Bloy était le plus juste, même si ses avertissements aux intéressés ne furent pas toujours mesurés. Il vient d'assister à une messe célébrée rapidement:

"Je n'ai jamais vu sabler une messe comme ça. C'est inouï. Encore un soutanier qui va se faire aimer de moi et à qui j'aurai peut-être l'occasion d'offrir un peu d'agrément." [Et dans la même page à la date du 30 avril 1901] "Privé de la messe pour une cause inconnue je fais prier le doyen de vouloir bien donner la communion. Réponse apportée par le sacristain: il n'a pas le temps. Tous les mêmes. Ces prêtres se font juges de leurs propres devoirs pour se dispenser de ce qui les gêne, dussent périr les âmes. A quoi bon se plaindre? Y-a-t-il un seul exemple qu'un prêtre ait jamais eu tort?" (268)

Parfois Léah Bloy ne se contente pas de noter ses propres impressions dans son journal; il va jusqu'à prendre sa plume et à donner une remontrance au prêtre en question, pour l'inviter énergiquement, comme on le pense, à dire sa messe un peu moins rapidement et avec un peu plus de piété. Il a déjà agi de la sorte pour son propre curé, qui lui avait d'ailleurs demandé de le reprendre, lorsqu'il remarquerait des imperfections en lui.

~~Notre curé~~ vivait et se nourrissait des textes liturgiques du jour; ce qu'on sait moins c'est l'interprétation ou l'appli-

(268) Quatre ans de Captivité, ., T.I, p. 118, le 30 avril 1901. Voici d'autres citations semblables: "25 mai 1901. Nouvelle expérience de la messe à la chapelle des Frères. C'est plus inouï que la première fois. Il est évident que le célébrant qui passe, d'ailleurs, pour un ecclésiastique de proie se moque absolument de Jésus-Christ." "29 mai 1901. Messe encore une fois chez les Frères, par nécessité. Je sors plein d'indignation, décidé à ne jamais revenir. Si un ange me disait que cet abbé Galette n'omet aucune des prières liturgiques, je répondrais à cet ange comme Angèle de Foligno: "Je te connais, c'est toi qui es tombé du ciel!" Il faudra pourtant que j'en parle de ces prêtres abominables."

cation qu'il en donnait souvent et non pas ordinairement à l'avantage du clergé, ainsi qu'on le voit ici :

"13 avril 1902. L'évangile du Bn Pasteur ~~quies~~ se lisait à la grand'messe pour l'instruction du joli troupeau me faisait penser amèrement à nos prêtres. J'entendais monter du fond de mon puits une voix disant à notre doyen: Mercenarius es et non pertinet ad te de ovibus. Depuis un an que nous sommes ses paroissiens les plus exacts, il n'a pas fichu les pieds chez nous. Ah! s'il nous croyait riches!..."(269)

Cette note nous laisse entrevoir une autre chose qui révolte Bloy, lorsqu'il la remarque chez les prêtres: l'amour de l'argent qui amène comme conséquence le dédain ou le délaissement de la pauvreté et des pauvres. Mais pour l'instant, il se plaint de ce que ce pasteur ne s'occupe pas de ses brebis, ou lorsqu'il s'en occupe c'est pour débiter des discours assommants et inutiles. ~~Bloy~~ ne peut souffrir qu'on ne lise pas l'évangile en chaire. Et lorsque la prédication l'a fatigué, à son retour il note violemment des réflexions comme celle-ci :

"Bavardage torrentiel du doyen, qui, non content de lire le mandement de l'évêque dont j'ai la chance de ne pas saisir un mot, parle, avant et après, interminablement. J'ai pu attraper quelque chose au commencement. A propos de je ne sais quoi il a tonné et fulminé contre ceux qui, ayant un pouvoir quelconque, en abusent pour opprimer leurs subordonnés. Ce pharisien est effrayant. Lorsqu'il est enfin descendu de sa chaire, après avoir beaucoup gueulé, j'ai pu admirer, une fois de plus, la justice de Dieu dans l'abjection de cette face de prêtre sot, vaniteux et impitoyable, vêtu de la robe canoniale et portant au creux de l'estomac, très ostensiblement, la croix qu'il met avec tant de satisfaction sur le dos des autres. Il est temps de fuir. C'en est trop."(270)

Ailleurs Bloy réproche la manière de former les prêtres dans les séminaires. Il voudrait qu'on insiste davantage sur la prédication, afin d'éviter aux gens le supplice des vociférations et des roucoulements de prédicateurs qui ne savent que s'agiter en poussant des cris. Il avait alors en vue son curé dont il ne pouvait plus souffrir les ~~la~~ drameurs.

(269) Quatre ans de Captivité..., T.I, p. 184, le 13 avril 1902.

(270) Ibid., T.II, p. 234, le 21 février 1904.

Son journal nous raconte aussi avec force détails l'histoire d'un curé toujours absent de son presbytère et de sa paroisse, "probablement affairé parmi les juges" et qui bâclait sa messe. Le curé voisin travaillant pour les deux en est mort à la peine; alors Bloy nous annonce que l'autre curé sera consolé par ses Philothées. Des histoires comme celle-là peuvent être écrites dans un journal ordinaire, mais pas dans les pages du journal que Bloy destinait à la publication. Il semble même qu'il se complaisait et se contentait, en appuyant sur ces diverses déficiences réelles du clergé.

On l'a dit, les prêtres attachés à l'argent étaient ses ennemis mortels et il ne se gênait pas pour le leur reprocher. Il faut dire aussi qu'il avait l'occasion d'en rencontrer fréquemment. L'exemple du clergé contemporain peut nous aider à comprendre le scandale que ce vice pouvait entraîner chez un homme tel que Léon Bloy. Son journal note qu'après un exercice de piété, il va résolument trouver le curé à la sacristie et qu'il reçoit l'une des plus belles mortifications de sa vie. "Dès qu'il a compris que je lui demande un service d'argent, sa figure, d'abord bienveillante, change. Il n'y a plus devant moi qu'un masque d'hypocrisie et d'avarice et me voilà forcé, malgré mes protestations, de subir une élogie pleine d'aigreur sur la pauvreté sacerdotale..."(271) Sur ce chapitre, il y aurait beaucoup à dire et Bloy en a écrit beaucoup trop. Nous passerons sous silence plusieurs autres citations dont l'influence désastreuse n'est pas à encourager.

Au sujet des prêtres, diverses réflexions, désavantageuses pour notre homme, manifestent son regret de ne pas trouver en eux la réalisation du très haut idéal de sainteté qu'il rêvait. Il en souffre et

(271) Quatre ans de Captivité..., T.II, p. 8, le 6 septembre 1902.

sent le besoin d'en parler. Dans tous ces textes cependant on remarque une insoumission et un irrespect pour l'autorité ecclésiastique. Ainsi au sujet de la Salette, c'est entendu que certains évêques et Supérieurs ecclésiastiques pouvaient avoir leurs torts, ~~et cependant n'ayant pas le droit~~ ~~de~~ ~~se~~ ~~permettre~~ ~~de~~ ~~l'~~ ~~autoriser~~ à les critiquer et à les calomnier publiquement comme il l'a fait à plusieurs reprises. Pour la publication de Celle qui pleure, il n'entendait plier sur rien et ne pouvait reconnaître ses propres torts, car la passion l'exaspérait et influençait défavorablement son jugement.

A Florian, à qui on refuse partout les sacrements, en Moravie, il dit que ce refus est anticanonique et monstrueux pour un enfant coupable seulement d'aimer ostensiblement la Salette et d'avoir traduit ses livres. Au sujet de Celle qui pleure, des prêtres en grand nombre lui écrivent pour lui signaler son trop peu de respect pour le clergé, ~~et~~ ~~il~~ ne veut rien entendre ~~ni~~ rien changer. Un prêtre lui apporte un vieil exemplaire de Sueur de Sang pour l'avantager d'une dédicace; il écrit cette folie: "J'ai cessé de suer le sang depuis que Notre Seigneur a cessé d'être archevêque de Paris. Maintenant il sort de moi autre chose." (272)

Ces audaces sur les prêtres furent censurées par l'abbé Bethléem dans Romans à lire et romans à proscrire: "Appréciation de Léon Bloy: Graves insultes contre le sacerdoce." (273) Comme on le suppose, ~~notre~~ ~~homme~~ n'aura pas l'humilité de reconnaître la véracité de cette appréciation, mais plus tard, dans le Pèlerin de l'Absolu voici ce qu'il écrira de l'abbé Bethléem:

"On me donne des nouvelles de l'abbé Bethléem, l'auteur imbécile de Romans à lire et romans à proscrire, dont j'ai parlé dans le Vieux. Cet abbé me reproche surtout de propager les divagations de Mélanie, ses "visions imaginées". Il est de ces prêtres-auteurs qui renieraient cent

(272) Au seuil de l'Apocalypse, p. 44, le 29 juin 1913.

(273) Le Vieux de la Montagne, p. 337, à 350.

fois Jésus-Christ pour se venger d'un blâme. Bas-bleuisme ou putanat sacerdotal."(274)

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'on est loin de ces développements antérieurs sur la dignité sacerdotale et sur le respect dû à cet autre Christ sur la terre; un protestant ou un communiste n'auraient probablement pas été aussi acerbes et irrespectueux. Pour ma part, j'ai pu me rendre compte personnellement de la mauvaise influence de telles paroles, par la lecture des notes marginales, absolument anticléricales et sataniques, inscrites dans le volume en question du journal de Bloy, volume que j'avais pu me procurer dans une bibliothèque publique.

Les guérisons de Lourdes font ombrage, d'après ~~Bloy~~, au rayonnement de la Salette; alors ces "guérisons ressemblent à des manoeuvres diaboliques. Les pèlerins sont des chrétiens préoccupés surtout de leur viande, qui ne sont guéris que pour être mis en état de se damner mieux".(275) Il approuve les sentiments d'un jeune séminariste qu'on a prié de quitter le séminaire, et il affirme que "toute sa vie, il lui restera cette plaie d'avoir vu les prêtres de trop près et dans les coulisses, et c'est affreux! affreux! Il y a de quoi perdre la foi, si on ne l'avait pas chevillée au coeur".(276)

On ne peut pas juger des intentions de Bloy publiant de telles lettres; mais à la longue, on a l'impression d'être en face d'un esprit nettement anticléric, qui se défend, par son absolutisme, de cette accusation justifiée par un trop grand nombre de ses écrits. Ceux qui ont trait à la Salette sont les plus violents et les plus révolutionnaires;

(274) Le Pèlerin de l'Absolu, p. 151, le 17 juillet 1911.

(275) Quatre ans de Captivité, T.I, p. 90, le 21 janvier 1901.

(276) L'Invendable, p. 236, le 15 novembre 1906.

l'autorité ecclésiastique, dans la personne des archevêques et évêques, est ignoblement insultée et trainée dans la boue. D'ailleurs on n'a qu'à s'en remettre à la définition qu'il donnait lui-même à Bloud de son livre sur la Salette.: "Mon livre est un plaidoyer chaleureux à ma manière pour Notre Dame de La Salette contre ses bons ennemis, à savoir la plupart des Evêques de France et une puissante armée de prêtres français commandés ou influencés par les Pères de l'Assomption depuis environ trente ans." (277)

Son mépris pour l'imprimatur, son insouciance devant les représentations de scandale et d'irrespect, trouvaient leur justification dans son désir de venger la Sainte Vierge, horriblement bafouée et outragée depuis soixante-deux ans. (278)

(277) Le Vieux de la Montagne, p. 87, le 6 avril 1908.

(278) Ibid., p. 88 et 89. le 8 avril 1908. - Une lettre à Raoul Narsy nous en apprend long sur ses intentions, dans la publication de Celle qui pleure; "...Je suis donc bien inouï! J'ai choisi, il y a beaucoup plus de vingt ans, de souffrir - pour ne pas prostituer mon âme- tout ce que le mépris des hommes et la misère la plus atroce, la plus constante, peuvent faire souffrir. J'ai vu, de mes yeux, mourir de cette misère, des petits enfants que je chérissais et il me semble que cela dit tout. Il me semble aussi que cela me donne le droit d'être étonné et un peu épouvanté de la lâcheté de ceux qui se prétendent chrétiens.

"Je vous ferai lire mes bonnes feuilles aussitôt que je les aurai au complet. L'étouffement de la Salette est une des plus graves prévarications connues. Peut-être penserez-vous qu'il n'y avait au monde qu'un seul écrivain capable d'un tel livre et qu'il fallait, en effet, que cet écrivain choisi par Celle qui pleure et qui est abandonnée de l'Eglise entière, eût été marqué par ces épreuves épouvantables. Vous sentirez, ô confrère qui savez lire, qu'il fallait à la Reine du ciel, victime de la conspiration du silence, un avocat mendiant, va-nu-pied soixante fois et victime, lui aussi, de la conspiration du silence.

Trois évêques de Grenoble; le premier mort fou; le second mort enragé; le troisième, vivant encore, mais imbécile; un archevêque de Paris fusillé; un cardinal Perraud crevé académicien au beau milieu du champ de Naboth, etc, etc.; Tel est le drame nullement connu, sacerdotalement caché, de la Salette. Il était temps de le dévoiler et j'en ai reçu l'ordre formel. Si Bloud, apparemment désigné pour marcher avec moi, refuse, je ne voudrais pas, pour plusieurs milliards, être dans sa peau. C"

Pour avoir une idée juste des relations de Léon Bloy avec la Salette et des difficultés rencontrées, il faudrait citer un grand nombre de passages qui nous entraîneraient trop loin. Sa publication de Celle qui pleure, à elle seule et les précasseries qui en furent la conséquence, constitueraient encore un sujet intéressant. Pour ce qui nous concerne présentement, dans le but de constater l'esprit de Bloy, lisons l'affiche qu'il fit coller dans certaines rues, avec l'annonce de Celle qui pleure:

"Ce nouveau livre, déjà très remarqué, du célèbre écrivain catholique soulagera bien des consciences.

On sait par suite de quelle conspiration du silence, de quelle prévarication, un assez grand nombre d'évêques français, au mépris de la volonté formelle d'un pape, ont étouffé, depuis longtemps, par le ridicule et la calomnie, la Révélation du 19 septembre 1846.

N'a-t-on pas vu, l'année dernière, à Lourdes même et jusque sur les parois de la Grotte, des avis imprimés contre la Salette, étonnante manifestation de la haine la plus perfide!...

L'espérance du présent ouvrage, dit Bloy, est de réparer en quelque manière, et s'il en est temps encore, la sacrilège perfidie de ces Caïphes et de ces Judas qui détruisent, depuis soixante ans, le plus beau royaume du monde." (279)

Un pareil texte, publié avec la meilleure bonne volonté, où la conduite de l'épiscopat est critiquée, nous laisse pressentir ce que li livre peut contenir au sujet de l'autorité ecclésiastique; et Bloy s'étonne ensuite que Celle qui pleure ne marche pas, que son livre ne se vende pas et ne soit pas admiré par tous; il se révolte même contre ceux qui lui reprochent son irrespect des évêques, dans son volume. Loin de le reconnaître, il affirme que la Sainte Vierge continue toujours à pleurer, à cause de cela, sur sa pierre qui est le paradis des pauvres enfants. Voici la réflexion qu'il insère dans son journal à la suite de lettres concernant la

Salette: "On me communique des lettres sur Celle qui pleure d'une sottise et d'une impudence rares. L'une d'elles condamne mon chapitre En Paradis, prenant un poème pour une page d'enseignement théologique. Les signataires sont, naturellement, des prêtres. Tous sont horrifiés de mes audaces et de mes violences."(280)

Tout le monde lui fait les mêmes reproches, mais l'illusion sur sa mission est tellement profonde, et son orgueil l'aveugle tellement qu'il ne voit pas du tout la vérité de ces remarques bienveillantes et s'y oppose par de nouvelles paroles irrespectueuses.

Une chose peut tout de même disculper Léon Bloy de ne pas se soumettre aux remarques du clergé: dans les prédictions mêmes de la Salette, on réprimandait le clergé de France; comme disait un curé de Cayeux, la Salette, "c'est une odieuse contrefaçon de Lourdes exploitée par les loges et imaginée par Satan pour discréditer le clergé de France et lui arracher le plus beau fleuron de sa couronne sacerdotale: la dignité".(281) Ces assertions fournissaient de nouveaux arguments à Bloy et l'encourageaient dans sa lutte.

D'ailleurs sur ce point comme sur d'autres, inutile d'essayer de le faire changer d'idée. Il n'entend pas être repris et être convaincu d'erreur. En 1913, il reçoit une lettre du père S.,:

"Voilà 4 ou 5 mois que vos livres me sont tombés des mains. Ce fut en lisant l'accusation de simonie que vous portez contre la S. Congrégation des Rites. Comment pouvez-vous juger ainsi un organe qui tient de si près à la tête de l'Eglise et qui fonctionne sous les yeux même du Pape?... Combien vous faites souffrir vos amis!..."(282)

(280) Le Vieux de la Montagne, p. 248, le 24 juillet 1909.

(281) Ibid., p. 257, le 4 août 1909.

(282) Au seuil de l'Apocalypse, p. 95, le 26 décembre 1913.

Cet avertissement d'un religieux qui avait toute sa confiance aurait dû le faire réfléchir;~~et reconnaître ses torts;~~ sa réaction est totalement contraire ainsi qu'on peut s'en rendre compte par la réponse suivante à Cornuau:

"Voici maintenant quelques lignes de la dernière lettre du Père S... Que répondre à cela? Je ne peux pas douter de la charité de ce religieux. Mais il est une unité dans le troupeau des catholiques (les meilleurs!) qui croient que tout ce qui vient de Rome est admirable et qui confondent si aisément la tête et le ventre de l'Eglise! Les plus grands saints, parmi lesquels on pourrait citer saint Bernard, avaient une optique plus sûre. Le mot de simonie épouvante le Père S..., mais il est connu de l'univers que la Congrégation des Rites ne "fonctionne" que stimulée par les allocutions gigantesques et nullement "sous les yeux du pape" qui ne voit que ce qu'on veut lui montrer. Le pape sait très bien qu'il est environné de canailles et il en meurt, voilà tout. Je ne répondrai donc pas, considérant que la vie est courte." (283)

Inutile donc de vouloir lui faire laisser des idées; l'illusion est trop forte et son orgueil s'y oppose: sa mission l'oblige à parler dans ce sens, afin de demeurer constamment le témoin de la vérité contre toute l'Eglise. Il ne recule devant aucun personnage lorsqu'il veut émettre une de ses opinions; c'est même avec une certaine joie malicieuse qu'il s'oppose aux autorités religieuses. Son journal nous le présente assez souvent prenant parti pour un prêtre contre son évêque. (284)

(283) Au seuil de l'Apocalypse, p. 95, le 31 décembre 1913.

(284) Voici une illustration: "Je viens de voir un exemple de la justice ecclésiastique. Un prêtre est appelé à son évêché ou un domestique en soutane fort important le maltraite sans cause connue. On incrimine sa doctrine qui est irréprochable et jusqu'à ses moeurs. Toute explication lui est refusée ainsi que tout moyen de défense. Sunt ut sint. Intimidation et menaces sans recours possible. On trouverait de la miséricorde et de l'équité chez un chef militaire. Les supérieurs ecclésiastiques sont implacables. La preuve est faite, une fois de plus, de l'hypocrisie et de la méchanceté dans ce monde pourri que la Sainte Vierge a stigmatisé sur la Montagne. A planta pedis usque ad verticem... Un pauvre prêtre n'obtiendrait jamais de se faire écouter du Pape, aux pieds duquel on ne lui permettrait jamais d'arriver." (Le Vieux de la Montagne, p. 158, le 18 octobre 1908.

A l'occasion de traitement indignes, d'après lui, infligés à un prêtre par son évêque, Léon Bloy parle de la scélératesse de l'évêque et de la profonde ignominie des Congrégations romaines, où nul recours efficace n'est à espérer. Il note même la pourriture de Rome et la signale comme une nécessité historique. (285) Encore au même endroit, à l'occasion de la mort du Cardinal Richard, il indique simplement dans son journal: "fin d'une vie pontificale très médiocre". Et deux jours plus tard: "Le cardinal Richard, enterré hier, laisse, dit-on, cent mille francs de rentes à ses neveux. Son successeur le proclame saint, probablement par l'effet bien sacerdotal de l'éblouissement que cette richesse lui procure.. (286) Des commentaires de ce calibre, transcrits dans un journal destiné à être publié nous dévoilent la mentalité anticléricale de Bloy; leur fréquence a pour effet de nous faire oublier la beauté des autres passages.

Mgr Amette, archevêque de Paris, ne lui plait pas du tout à Bloy. ~~Il ne le croit pas en faveur de la Salette.~~ Aussi son journal est-il rempli de commentaires malveillants ~~à son égard~~; il signale par exemple la médiocrité de ses mandements. A l'occasion d'une confirmation, Bloy l'avantage de le voir de près. Il remarque son air imposant, sa figure de renard cultivé, son éloquence nulle. (287) Le 14 mars 1909, son journal note l'affaire immonde d'une religieuse, la mère Mercédès dont l'infamie fut démasquée; cette infamie, dit Bloy, allait jusqu'aux messes noires; elle a exercé sur un grand nombre de jeunes filles un extraordinaire pouvoir de corruption. Il ajoute cyniquement: "On me dit que notre archevêque la protège." (288)

(285) Le Vieux de la Montagne, p. 114, le 10 juin 1908.

(286) Ibid., p. 66 et 67, le 2 février 1908.

(287) Ibid., p. 104, le 20 mai 1908.

(288) Ibid., p. 209, le 14 mars 1909.

Lorsque Mgr Amette est élevé au cardinalat, le journal de Bloy est farci de sottises que le respect nous interdit de reproduire.

(289) Notre violent ne voit en lui qu'un ennemi de plus pour s'opposer à la Salette et à son volume. Il ne retient de la lecture en chaire de sa première lettre pastorale que ces mots: "Seigneur! bénissez les riches!!!

(290) Imagine-t-on un tel esprit dans des circonstances analogues et se manifestant au Canada français, en notre vingtième siècle? Ce serait la marque d'une intelligence pervertie à qui on refuserait à bon droit l'entrée à l'église et contre qui les catholiques devraient se liguer dans leurs écrits.

Certaines citations rapportées avec une satisfaction visible par Léon Bloy (291) suffiraient à le faire redouter des catholiques

(289) Voici une citation plus bénigne: "Voilà trois semaines que la Semaine religieuse de Paris nous assomme du cardinalat de Mgr Amette, titulaire de Sainte-Sabine et des fêtes du cérémonies romaines à cette occasion. J'ignore ce qui a dû être manigancé par cet arriviste pour obtenir le chapeau rouge, mais il est remarquable que le décrochage de son galurin ait été accompagné ou précédé immédiatement d'une telle déclaration de guerre à Marie.

Un journal racontant les pompes de l'entrée solennelle de son Eminence à Notre-Dame de Paris, termine l'article par ces mots... Les innombrables fidèles qui ont pu apercevoir hier le nouveau Cardinal peuvent se flatter d'avoir vu, sous la pourpre romaine qui le vieillit un peu, mais lui donne un air de majesté, un homme heureux.

Heureux et fier, sans doute, d'avoir pu se moquer ainsi de tout le monde, à commencer par la Sainte Vierge." (Le Pèlerin de l'Absolu, p. 212, le 18 décembre 1911.

(290) Ibid., p. 218, le 31 décembre 1911.

(291) Qu'on en juge par celle-ci: "Mgr [...], protonotaire apostolique, fait des conférences pour les dames du monde. "C'est le plus distingué de nos prélats de cheminée", dit le Journal des Débats, "et l'on songe à quelque curé de campagne, pauvre, vivant de peu, allant voir les malades par des chemins de montagne et menant au Seigneur, à travers des rochers glacés, des ouailles qui sentent le suint." Mgr [...] appartient à une école autre et me fait penser à un de nos évêques, de cheminée, lui aussi, qui les pieds en l'air devant un bon feu et fumant un gros cigare après un copieux repas, rotait, en se gaudissant, cette véridique parole: "Dire que nous sommes les successeurs des apôtres!" [...] est pour la "la royauté des salons", pour les parfums, pour la bonne cuisine surtout, estimant que la gourmandise est un plaisir essentiellement intellectuel et que "plus on est intelligent, plus on doit être délicatement nourri", ce qui nous met à quelque distance des Pères du désert, envisagés probablement comme des animaux..." (Au seuil ...p. 30, 13 avril 1913.)

comme un esprit très avancé et même dangereux. Que ces faits ~~rappelés~~ soient vrais ou non peu importe. Toute vérité n'est pas bonne à dire, et l'on ne doit se constituer pour aucune raison apôtre du scandale. Et lorsque nous verrons les prêtres s'opposer à ses écrits, comme à un auteur dangereux, lorsque nous verrons des laïques le dénoncer comme un mauvais catholique qui propage le scandale anticlérical, nous n'aurons qu'à nous rappeler ces lignes, pour affirmer qu'il ne l'a pas volé, qu'il s'est même attiré ces oppositions. Il s'en fera un titre de gloire; il intégrera cette opposition dans sa mission particulière et parmi les persécutions auxquelles il devait normalement s'attendre en remplissant intégralement ^{la}.

Depuis le début de ce chapitre, Léon Bloy nous est apparu comme irrespectueux à l'égard de l'Eglise, dans ses institutions diverses, dans ses prêtres et évêques, en somme dans ceux qui sont constitués en autorité, à quelque stage que ce soit. Au moins le Souverain Pontife lui-même sera-t-il respecté par notre terrible auteur? Détrompons-nous, le vicaire du Christ comparait souvent devant l'impartial tribunal du Mendiant ingrat, pour recevoir de sa part de terribles remontrances, quand ce ne sont pas des injures et des saletés qui semblent avoir⁶ pour but de maculer la blancheur de son vêtement pontifical.

D'après ~~Bloy~~, Léon XIII n'avait de zèle que pour la politique, et il est loin d'avoir accompli son devoir sur la terre. Assez souvent ~~le~~ journal note des oppositions radicales à l'opinion de ce grand pape: "23 janvier 1901.- Crevaïson de l'antique salope Victoria. Léon XIII a dit que l'Eglise faisait là une grande perte." (292) En 1902, il apprend que Léon XIII vient d'instituer une commission chargée d'étudier la Ques-

(292) Quatre ans de Captivité, T.I, p. 90, le 23 janvier 1901.

tion de l'inspiration divine dans les Livres Saints. Au lieu de s'en réjouir, lui qui aime l'Ecriture Sainte, il dit simplement: "Pourquoi pas la Question de la Divinité du Christianisme." (293)

Une année plus tard, à l'approche de la mort de Léon XIII voici les sarcastiques commentaires que nous présente le journal de Bloy:

"Parlant à un prêtre de la mort prochaine de Léon XIII, je déclare, une fois de plus, avoir toujours vu en ce pontife un obstacle à Dieu. Il refuse de me suivre, disant que Léon XIII a été admirable pour les ouvriers de l'univers. Quand un prêtre est excellent, on trouve ça chez lui."

[Et ces paroles terribles sont suivies d'autres presque diaboliques]

"Léon XIII est en agonie et voici l'Introit de ce dimanche, introit qui doit dominer toute la semaine: Omnes gentes, plaudite manibus: jubilate Deo in voce exultationis. Quoniam Dominus excelsus terribilis..."

"Léon XIII est mort, hier, à quatre heures de l'après-midi. Il y a plus de vingt ans que j'attends son successeur." (294)

Au mois d'août, lors de l'élection du successeur de Léon XIII, voici tout ce qu'il trouve pour accueillir le nouveau vicaire du Christ: "Appris, ce soir, l'élection du patriarche de Venise qui a pris le nom de Pie X. Cette Nouvelle m'attriste, loin de me réjouir et même je tombe dans le noir. J'avais tant désiré un événement extraordinaire! C'est toujours la même chose: Un Italien et un vieillard!" (295) Il faut dire que, dans la suite, certains actes de Pie X, en particulier son décret sur la communion fréquente, surent trouver en Bloy un admirateur bienveillant.

Mais le successeur de Pie X n'aura pas le bonheur de plaire à notre écrivain: "Le successeur de Pie X n'a rien fait jusqu'ici, mais sa figure n'est pas sympathique. Oh le dit hélas! politicien à la

(293) Quatre ans de Captivité..., T.I, p. 165, le 17 janvier 1902.

(294) Ibid., T.II, p. 156 à 159, le 10 juillet 1903.

(295) Ibid., T.II, p. 164, le 4 août 1903.

manière de Léon XIII, et je tremble. Partes vulpium erunt." (296) Après une appréciation si peu louangeuse on peut s'attendre à rencontrer de nouveau, dans son journal, des pages déplorables à l'adresse du Souverain Pontife:

"Lu la première Encyclique de Benoît XV. Etonnante médiocrité. Le Pape déplore naturellement les horreurs de la guerre, mais ne donne tort à personne et pense qu'il y aurait moyen de s'arranger et de s'aimer les uns les autres. Il voit "l'ardeur du zèle de la religion dans tous les rangs ecclésiastiques et une plus vive piété du peuple chrétien!" Pas un mot de la Salette, bien entendu." (297)

Dans ses lettres de l'époque, notre mendiant répète, à diverses reprises, l'indigence imouie de cette première encyclique de Benoît XV, ce qui n'est certainement pas pour favoriser le respect et la soumission à l'égard du Pape. Bloy ne semble pas s'en soucier. Il parle même de la neutralité du Vatican dans la question de la guerre et ridiculise "le Vicaire du Fils de Dieu se déclarant NEUTRE." (298) D'après lui, le Pape aurait dû jeter l'Interdit sur toute l'Autriche catholique si elle ne rompait pas immédiatement avec l'hérétique et brigande Allemagne.

On s' imagine que Léon Bloy ne pourra pas aller plus loin dans son dénigrement de Sa Sainteté le Pape Benoît XV. Au contraire, dans son journal, daté du 4 février 1915, il nous laisse une note, plus sinistre que toutes les précédentes. Il dénonce la conduite obscure et timide de Benoît XV qui scandalise tant de chrétiens; il parle du pape neutre, a'est-à-dire avec le plus fort. Puis il ajoute: "Je crois que le démon ne pourrait pas susciter un hérésiarque aussi funeste que ce pontife." (299)

(296) Au seuil de l'Apocalypse, p. 220, le 4 novembre 1914.

(297) Ibid., p. 236, le 10 décembre 1914.

(298) Ibid., p. 243, le 20 décembre 1914.

(299) Ibid., p. 267, le 4 février 1915.

Quelques jours plus tard, le Pape demande des prières pour la paix. Révolte de Bloy affirmant que la guerre n'existe pas. D'après lui, c'est l'invasion en Belgique et en France de brigands et d'animaux féroces; il faut se défendre en exterminant les malfaiteurs par tous les moyens possibles. Puis son journal inscrit ces autres paroles pour le moins irrévérencieuses:

"Comment le Pape ne comprend-il pas une chose aussi simple? Il se trompe infailliblement c'est sûr. C'est la justice qu'il faut demander. Je crois même qu'il faudrait prier pour Benoît XV qui ne fait pas son devoir de père de famille, lequel serait, comme je l'ai dit, de condamner avec la plus grande énergie ceux de ses fils qui abusent de leur force pour écraser les plus faibles. Les évêques allemands ou autrichiens qui bénissent les assassins et les incendiaires devraient être frappés inexorablement par lui. Cela est indiqué par le plus élémentaire bon sens." (300)

Notre écrivain se laisse emporter par sa passion qui l'aveugle au point qu'il reproche au Souverain Pontife de ne pas voir les choses les plus simples et de ne pas accomplir son devoir. Et ceci uniquement parce que le Pape ne donne pas des directives selon les pensées de notre homme de l'Absolu qui, dans le cas, semble mieux renseigné que le Vicaire du Christ et semble vouloir lui montrer son devoir. La passion l'aveuglera tellement qu'il ira jusqu'à appeler Benoît XV, Pilate XV. (301)

Léon Bloy se rend compte de la gravité de ses paroles et des lettres dans le même sens qu'il envoie un peu partout. Et à certains qui les lui reprochent et mettent en doute sa soumission au Pape voici la distinction qu'il énonce:

(300) Au seuil de l'Apocalypse, p. 269 et 270, le 13 février 1915.

(301) Ibid., p. 270, le 16 février 1915.

"Ce trait suffit pour disqualifier un auteur qui se dit catholique", parole de F. Cayré, A.A. cf: Patrologie et histoire de la théologie, T. IV, p. 558.

"Un disciple de Notre Seigneur, le moindre de tous, témoin du Reniement de saint Pierre, eût été en droit de reprocher sa lâcheté au Prince des Apôtres avec la plus extrême indignation et même il en aurait eu le devoir, à condition qu'aussitôt après cet acte il eût déclaré manifestement sa volonté formelle d'obéir au Chef de l'Eglise. Tel est mon cas.

Vous savez, cher ami, que je consentirais aux supplices les plus compliqués, Deo adjuvante, avant de refuser l'obéissance en matière de foi et de discipline au Successeur infaillible. Mais tout le reste m'appartient et tout chrétien doit s'affliger d'une défaillance humaine du Pape. Voilà, et je pense que c'est extrêmement simple. Je suis avec vous dans l'obéissance, j'y étais établi avant que vous ne fussiez catholique, avant même que vous ne vinssiez au monde et j'ai beaucoup souffert pour cela. Comment pourrions-nous être séparés, ainsi que vous semblez le craindre...?" (302)

Le principe invoqué par Léon Bloy est certainement juste: tout chrétien doit s'affliger d'une défaillance humaine du Pape, et même, celui qui est constitué en autorité, comme c'était le cas pour tout disciple de Notre Seigneur, a le devoir de reprocher sa lâcheté au Prince des Apôtres avec la plus extrême indignation, pourvu qu'il déclare manifestement sa volonté formelle d'obéir au Chef de l'Eglise. On doit accepter le principe invoqué ici, mais quant à l'application pour le cas de Bloy, c'est autre chose; tel est mon cas, dit-il, mais il faut y regarder de près.

Tout chrétien doit s'affliger, et Bloy doit s'affliger d'une défaillance humaine du Pape, très bien; pour reprocher sa lâcheté au Prince des Apôtres, il faut d'abord être certain qu'il s'agit d'une défaillance humaine et non d'un acte præsidentiel fondé sur des critères que nous ignorons; en outre, il faut être constitué en autorité, comme c'est le cas pour l'admoniteur du Pape. Mais il ne revient pas à tout catholique d'agir ainsi; ce qui est plus grave, il ne lui revient pas de s'opposer publiquement, par des écrits, à une conduite qualifiée d'obscur et timide; il est

même souverainement inconvenant et scandaleux d'injurier, dans ~~des~~ écrits, la conduite et les idées du Vicaire du Christ, sous prétexte de lui reprocher des défaillances humaines. Cette façon d'agir, si elle est consciente et éclairée, ~~demeure~~ entachée d'une gravité morale exceptionnelle.

Il ne nous appartient pas de scruter les consciences, encore moins de les juger; il n'est pas plus de notre ressort de porter un jugement sur les actes externes en connexion directe avec les motifs d'agir. C'est pourquoi nous ne pouvons nous prononcer, Dieu seul le peut, sur la valeur morale subjective des paroles et ^{des} écrits de Léon Bloy en matière ecclésiastique, en particulier, des citations apportées dans ce chapitre.

Cependant nous devons ~~déterminer~~ ^{déterminer} par leur valeur objective. Et nous devons nous opposer radicalement, absolument et totalement à cette manière d'agir et de juger en matière d'Eglise. Non pas que nous refusions aux laïques un jugement personnel sur ces ~~questions~~ ^{sujets}, car c'est du domaine libre; encore faut-il avoir des critères objectives pour appuyer ses affirmations et pour avancer un jugement aux conséquences si étendues.

Pour le cas de Léon Bloy, à mon sens, il n'y a pas d'hésitation possible. Il n'était certainement pas constitué en autorité pour juger publiquement les institutions ecclésiastiques, les prêtres, les évêques et le Souverain Pontife lui-même. En catholique fervent, il pouvait avertir discrètement les intéressés de leurs défaillances humaines, le faire sans aigreur, sans proférer des injures et des injustices, ~~le faire~~ sans compromettre la dignité et l'autorité des personnes constituées en autorité. Il n'était pas habitué à ces réticences nécessaires pour sauvegarder la charité et la justice à l'égard des personnes; il avait même des principes tout à fait opposés. Il éreintait la personne qu'il attaquait, par son manque de

de souplesse et de ménagement; ses meilleurs amis le lui ont reproché, et lorsqu'ils ont été atteints à leur tour ils se sont séparés de lui.

Les violences de Léon Bloy, ses injustices envers tel et tel, ses paroles et écrits injurieux et scandaleux à l'adresse de l'Eglise et de ses représentants, toutes ses ~~violences~~ ^{audaces} ont été jugées diversement. Nous ne pouvons pas les admettre objectivement. Cependant, il faut tâcher d'expliquer la position de notre écrivain en nous servant de tout ce qui a été dit depuis le début.

Tout d'abord, il faut dire avec Jacques Maritain que "Bloy était dans une impuissance native de voir et de juger en eux-mêmes les individus et les circonstances particulières. Il ne les discernait pas. Delà, pour qui en considère les points d'application immédiats, l'outrance démesurée de ses violences. Elles visaient autre chose en réalité." (303) Ainsi tout événement, tout geste, tout individu, se trouvait dépouillé de ses circonstances concrètes; et lorsqu'il se présentait comme objet de vision au regard de cet homme ~~de~~ ^{l'} Absolu, ~~qui~~ ^{il} ne vivait que des réalités surnaturelles, ~~qui~~ se nourrissait de souffrance. ~~et~~ ne pouvait admettre en ~~quelque chose~~ une simple apparence de vice ou de médiocrité, lorsque se présentait un objet qui ne s'intégrait pas dans sa synthèse surnaturelle et qui ne correspondait pas à ses exigences intransigeantes, alors "ses coups pouvaient s'égarer de façon déplorable; la victime choisie pouvait ne mériter ni le pal ni le scalp, être digne au contraire de tous les lauriers; à travers elle, forme périssable, il atteignait le monstre invisible, le monument d'iniquité spirituelle qui opprimait son cœur et le cœur d'un grand nombre de ses frères." (304)

(303) Jacques Maritain, Quelques pages sur Léon Bloy, p. 14

(304) Jacques Maritain, Ibid., p. 16.

Cette justification subjective n'enlève ~~pas~~ tout de même^{pas} le tort réel fait par ses écrits; et l'esprit irrespectueux qui les anime trop souvent (difficile à justifier même subjectivement) demeure un danger dont l'influence néfaste s'apparente à l'esprit d'indépendance de la littérature moderne. On commence par faire sa^{ut}ter les règles de ponctuation, de grammaire et d'art traditionnel; de là, ~~son~~ s'achemine allègrement vers une liberté entière et un individualisme indépendant, dans le domaine des idées et de la pensée; puis le pont est vite franchi, qui sépare l'anarchie de l'art, de l'instinctivisme et l'intuitionnisme en matière de religion. Le principe du libre examen n'est pas encore exprimé ouvertement, mais depuis longtemps il est sous-entendu dans l'affirmation de ses propres convictions religieuses.

DEUXIEME SECTION

JUGEMENT SUR SA DOCTRINE DE LA SOUFFRANCE

Jusqu'à présent, nous nous sommes arrêtés à considérer la vie de souffrance de Léon Bloy. L'explication naturelle et l'illusion au sujet de la véritable mission de l'écrivain, tels furent les éléments fondamentaux de notre appréciation. Et l'analyse détaillée des impatiences et des insoumissions du mendiant ingrat détermina un jugement sévère, concernant certaines paroles nettement anticléricales. Nous n'avons pas prononcé le dernier mot sur la souffrance Bloy, considérée non plus uniquement dans la vie de l'auteur, mais étudiée en tant que doctrine. Ce sera l'objet des chapitres suivants.

CHAPITRE I - Le sens chrétien de la souffrance

Léon Bloy, en parlant de la souffrance, savait ordinairement s'élever au-dessus du terre-à-terre pour lui donner un véritable sens chrétien et universel pour la considérer selon son véritable rôle dans l'ordre de la Rédemption. Son journal contient des pages magnifiques où ce sens de la douleur est développé en toute clarté. Voici qu'il nous donne la véritable orientation et la place de la souffrance dans sa doctrine.

C'est une suggestion triste mais combien profonde! 2 Ne suffirait-il pas de rassembler, de réunir, en faisceau, en gerbe, toutes les misères, toutes les afflictions des pauvres et toutes leurs souffrances? on aurait l'Histoire de Dieu." (305)

Lorsqu'on a étudié sa doctrine de la souffrance, on a insisté sur la solidarité par laquelle chaque personne, dans ses actes, est responsable du salut ou de la damnation d'autres personnes ~~avec~~ qui lui sont parentes surnaturellement. Cette solidarité, le plus grand stimulant pour la vie de misère du mendiant ingrat, donne une mentalité catholique à sa vie et aussi à toute sa doctrine. Les violences, les insoumissions et les impatiences rencontrées dans son journal ne se voient presque jamais lorsqu'il écrit sur la souffrance. ^{C'est} ce qui empêche sa doctrine de sombrer dans un noir pessimisme ou dans un morne désespoir.

Même dans les moments les plus durs, la pensée surnaturelle le soutient, décuple ses forces: "Songeant à notre abominable situation, tout ce que je peux, c'est de ne pas "pécher par mes lèvres", en préférant des paroles de rébellion. En de telles heures, si fréquentes, hélas! depuis tant d'années, mon coeur triste doit ressembler à cette éponge saturée de fiel et de vinaigre, dont les Juifs imaginèrent de désaltérer le Sauveur mourant." (306)

Le soutien de sa vie mendiante, c'est le Corps du Christ reçu chaque matin et la Parole de Dieu, le saint Evangile, dont il se nourrissait aussi tous les jours. C'étaient ses délices même dans l'angoisse la plus poignante et aussi l'explication de l'enthousiasme transcendant

(305) Mon Journal, T.II, p. 72, le 3 août 1899.

(306) Ibid., T.II, p. 74, le 17 septembre 1894.

qu'on souligne dans tout son journal, si on sait s'élever au-dessus des paroles pessimistes et démoralisantes qu'une situation inhumaine lui arrachait. C'est aussi ce qui donne à sa doctrine de la douleur un sens si profondément chrétien, surnaturel et catholique.

Tout ce qui arrive est adorable, voilà le leit-motiv de sa doctrine sur la souffrance et qui exige absolument une soumission entière à la sainte volonté de Dieu. On voit dans le texte suivant comment Eloy l'explique lui-même à Henry de Groux:

"Mon très cher Henry... Tout ce qui arrive est adorable, je le maintiens, avec toute l'autorité de ma misère qui est parfaite, comme Dieu est parfait, et qui est adorable elle-même, par conséquent. Nous aurions beau nous plaindre, les uns et les autres, nous ne pouvons nous évader de cette loi et nous ne parviendrons jamais à donner à la vie un grief plausible contre la Providence. Si nous manquons d'argent, c'est que l'argent nous serait funeste, et nous en serons certainement accablés, le jour où ce métal aura cessé d'être, pour nous, une occasion de péril." (307)

Peut-on rencontrer de plus belles paroles ou de plus beaux principes sur la soumission chrétienne dans l'épreuve? Et remarquons les circonstances dans lesquelles se trouvait Eloy, lorsqu'il écrivit ce texte: Il ne possédait presque jamais un sou depuis quinze jours; il avait pratiqué le jeûne du Vendredi-Saint très rigide; sa fille Véronique était malade de la même fièvre qui avait failli la tuer quelques mois plus tôt. Alors c'est l'exemple de Jésus qui lui donnait la force de continuer sa vie héroïque, ainsi qu'on peut le remarquer par la suite de sa lettre à Henry de Groux: "Ne savons-nous pas, au moment même où nous subissons un choc douloureux, que c'est Jésus, couvert de plaies, qui tombe sur le tapis de boue de nos âmes, en nous suppliant, du moins, de ne pas trop nous hérissier contre lui, et qu'ainsi nous sommes comblés du plus inimaginable bonheur." (308)

(307) Le Méfiant ingrat, T.II, p. 165, le 6 juin 1895.
(308) Ibid., T.II, p. 167, le 6 juin 1895.

Léon Bloy aime à méditer l'évangile des béatitudes:

Heureux les pauvres;heureux les doux;heureux ceux qui pleurent et ceux qui sont avides de justice;heureux encore ceux qui ont pitié,ceux dont le coeur est pur et ceux qui sont pacifiques. Heureux enfin ceux qui souffrent persécution. Et ces vérités qui faisaient la vie de Bloy on tellement imbreignée sapensée qu'elles se reflètent dans toute sa doctrine de la souffrance.

Il avait conscience de sa grande richesse sur le plan surnaturel et le disait d'une façon assez cocasse: "Ma souffrance de vivre est comme un vieux mur de faubourg insulté depuis trente ans,au pied duquel deux générations auraient...passé...Les pauvres sont des riches sans le sou,et les riches sont d'infâmes pauvres comblés d'argent."(309)

Les lettres que Bloy écrivait à ses amis intimes dévoilent,la plupart du temps,le fond de son âme,et il nous intéressera de relire une lettre écrite à Henry de Groux dans un moment de grande souffrance:

"...Certes,je serais ingrat,un insensé,de ajouter,une minute,de la vigilance infiniment attentive de Dieu sur nous; je serais inexcusable de laisser la Tristesse noire investir la Tour des prodiges où la prière nous a retranchés. Je sais que nous vivons de la Main de Dieu uniquement,et que nous n'avons rien à craindre. Mais cette certitude n'exclut pas la souffrance,et nous avons eu le coeur si meurtri!..."
(310)

Peut-on comprendre et accepter la souffrance avec des sentiments plus chrétiens? Evidemment toutes les lettres ne manifestent pas une aussi grande soumission;nous en avons même rencontrées qui laissaient l'impression du déchainement d'une tempête,ou se rapprochaient du pessimisme et du désespoir. Cependant on ne peut affirmer que tels étaient ses

(309) Le Mendiant ingrat, T.II, p. 178, le 29 juin 1895.

(310) Ibid., T.II, p. 198 et 199, le 27 septembre 1895.

sentiments habituels. Ces cris d'angoisse et de désespoir étaient passagers et ce n'est pas là qu'on trouve sa vraie doctrine. Non, c'est plutôt dans sa soumission complète, même quand le supplice est intolérable, dans son recours constant à Dieu et dans ses visites fréquentes au Saint Sacrement que l'on peut réellement reconnaître le vrai mendiant de la souffrance.

Ainsi dans un moment de détresse extrême, où le travail lui est impossible, alors qu'il sent le plus horrible dégoût de toutes choses, il dira: "Vers le soir, cela devient si lugubre que je vais chercher du secours dans une petite chapelle où j'en ai quelquefois trouvé." (311) Là il trouve un peu d'adoucissement, mais au milieu de quelle tristesse! Il pense à ses pauvres petits, à sa chère Jeanne, et ses pensées sont déchirantes; il veut savoir ce que Dieu veut; il lance le cri des disciples épouvantés de la tempête, à Jésus endormi: Domine, salve nos, perimus. Il comprend qu'il doit vivre de la foi; il croit bien qu'il sera sauvé à la fin, "mais, affirme-t-il, les peines inconnues, qui nous sont peut-être réservées encore, me tordent le coeur, par avance, et je ne puis avoir, en de tels tourments, d'autre foi que celle que Dieu voudra me donner gratis. Je me souviens trop de la si récente mort de mon André. Au retour, le démon noir tombe encore sur moi et me harasse tellement que j'apparais à la maison tel qu'un désespéré..." (312)

Il note qu'une journée comme celle-là est le type d'une centaine d'autres. ~~jours de souffrance~~. Certains lui ont reproché du pessimisme dans sa souffrance. La citation suivante nous le montre aux prises avec une atroce misère et il présente une grande force d'âme et un ~~peu~~ optimisme surnaturel peu communs; c'est la suite de la même note:

(311) Le Mendiant ingrat, T.II, p. 206 et 207, le 19 octobre 1895.

(312) Ibid., T.II, p. 207, le 10 octobre 1895.

"Ma misère d'âme est à son comble, aussi bien que l'autre misère. Je ne me souviens pas d'avoir été plus malheureux, même à l'impasse. Ce qui est le caractère de ma souffrance actuelle, c'est le sentiment de ma faiblesse, la conscience de mon parfait épuisement. Je n'en peux plus. Le pauvre Sauveur est toujours en croix. Il fait ce qu'il peut pour des milliards de créatures, tout ce qu'il peut, en vérité, mais il est en croix, et même au fond du gouffre, il faut avoir pitié de lui." (313)

Cette substitution ou cette vision constante de son modèle en croix dénote, une fois de plus, le sens tout à fait chrétien de sa doctrine de la souffrance. Une fois même, il dit que Jésus est à sa porte et qu'il faut lui ouvrir; c'est la Douleur... C'est entendu, à certains jours, sa tristesse est très grande; elle n'est pas morbide et ce n'est pas une mélancolie romantique de mauvais aloi, au moins pas ordinairement. Un endroit de son journal note que les jours pèsent comme le monde et que sa tristesse est à peu près insupportable; il ajoute: "Dieu semble vouloir épuiser sur moi la puissance qu'il a d'éprouver ceux qui l'aiment et qui sont à genoux pour sa gloire." (314) Et dans le même volume de son journal, comme s'il voulait se disculper d'avance contre l'accusation de désespoir: "Misère et tristesse. Pourquoi notre vie, si exceptionnellement douloureuse, n'aboutirait-elle pas à cette assertion divine: "Je ne vous ai demandé qu'une chose, mes pauvres enfants, c'est de ne pas tomber dans le désespoir"?(315)

On l'a indiqué dans un autre chapitre, ~~Bien était~~
~~réaliste. Par son~~ tempérament, mais la misère y contribuait aussi pour une large part de même que l'orientation surnaturelle de sa vie. En 1900, lors de la fête de Saint Joseph, sa prière lui semble vaine et frappée d'impuissance. Il demande d'être délivré de sa douleur mais il le fait sans foi,

(313) Le Mendiant ingrat, T. II, p. 208, le 10 octobre 1895.

(314) Mon Journal, T. II, p. 114, le 29 novembre 1899.

(315) Ibid., T. II, p. 158, le 1 février 1900.

sans espérance, sans amour, ayant été si cruellement déçu, depuis vingt ans. Puis, ajoute-t-il, "je ne sens rien en moi que la présence, à une profondeur où je n'ose descendre, d'un sombre lac de douleurs dont les vagues furieuses me submergent peut-être à l'heure de mon agonie." (316)

Cette dernière note est moins optimiste que les précédentes, parce que Bloy ne suit pas le conseil de Saint Paul qui demande d'exulter de joie dans nos tribulations. N'allons pas croire qu'il ne s'élève jamais jusqu'à cette altitude dans sa doctrine de la souffrance. En 1901, à la messe, il est extraordinairement touché par le "nobis peccatoribus"; voici le commentaire que nous livre son journal: "Répétant cette prière dans la rue, je suis sur le point de pleurer au milieu de la vermine endimanchée. Devenir un saint! Obtenir aliquam partem et societatem... Espérance pour souffrir, joie de souffrir! J'avais demandé à Marie d'avoir part à la joie de l'Eglise au Laetare. Me voilà donc exaucé." (317)

Souvent ~~le journal~~ ^{le journal} ~~il~~ ^{il} offre, à sa messe quotidienne, sa tristesse et toutes les souffrances de sa vie à Marie, afin qu'elle fasse de cette masse énorme une bénédiction merveilleuse pour ses enfants. ~~Al~~ ^{Al} ailleurs, il évoque l'harmonie entre les souffrances de l'Eglise et les siennes; ~~il~~ ^{il} prend ainsi conscience de son rôle pour le complément du corps mystique du Christ. C'est encore dans le même sens qu'il inscrit la sublime réflexion que voici: "...Jésus fait passer sa Croix de ses épaules sur les nôtres et de nos épaules sur les siennes, en sorte qu'on pleure toujours de douleur ou de compassion." (318)

(316) Mon Journal, T.II, p. 168, le 9 mars 1900.

(317) Quatre ans de Captivité.., T.I, p. 110, le 17 mars 1901.

(318) Ibid., T.II, p. 93, le 1 mars 1903.

A la lecture de phrases semblables, Vincent d'Indy voyait dans les volumes de Bloy le sens chrétien de la Douleur, le pressentiment de la vie surnaturelle.

Dans la vieillesse, les sentiments du mendiant n'avaient pas changé; une simple mention, très belle dans sa brièveté, suffit pour nous en convaincre: "Je ne me souviens pas d'avoir été plus profondément malheureux. Diligentibus Deus omnia cooperantur in a. . angustiam." Pour ceux qui aiment Dieu, tout coopère à la souffrance.

Lorsque nous avons énoncé sa doctrine, l'origine et la nature de la souffrance ont été l'objet d'une étude distincte. On s'en souvient, quelques citations furent même discutées; cependant on a démontré que, pour Bloy, la souffrance est le résultat de la Désobéissance; d'après lui, c'est à cause du péché que l'homme porte en lui la loi de la souffrance. En d'autres termes, l'écrivain rattache au péché originel l'origine de la souffrance. Et nous ne pouvons que souscrire à ce jugement qui reflète la pensée traditionnelle de l'Eglise. Et c'est le point de départ pour donner une véritable orientation chrétienne à la souffrance.

Au sujet de la nature de celle-ci, on s'est demandé si l'originalité de Bloy résulte de l'expression uniquement, ou aussi de la pensée. Pour ce qui est de l'expression, comme partout ailleurs dans son oeuvre, Bloy ne suit pas les sentiers battus. Pouvons-nous en dire autant de sa pensée sur la douleur? D'après lui, elle consiste dans la lutte entre l'homme revêtu involontairement de sa liberté et Dieu volontairement dépouillé de sa puissance. Ici il semble que la nouveauté vienne seulement de l'expression. Un peu plus loin il développe le respect de Dieu pour la liberté de l'homme. Ce développement constitue certainement une pensée tout à fait personnelle. On n'a pu s'empêcher tout de même de montrer

de danger de cet exposé qui tend à minimiser le rôle de Dieu.

L'innovation est plus marquée dans ~~l'exposition~~ ^{l'exposition} sur le rôle de la douleur dans la vie chrétienne et sur sa place parmi les vertus. La lecture de son journal laisse l'impression que dans la hiérarchie des valeurs la souffrance vient avant l'amour. Bloy veut-il simplement faire ressortir la nécessité du don de soi, pour le véritable amour? Espérons-le. Toutefois l'idée qui demeure, s'oppose à cette dernière interprétation et c'est vraiment dommage puisque cette position n'est pas conforme à la doctrine chrétienne. Heureusement, un texte nous affirme que la douleur n'est pas la fin dernière de l'homme; autrement on aurait pu en douter.

L'acceptation chrétienne, la soumission à la volonté divine réalise pleinement la vraie souffrance et s'oppose continuellement dans la pensée de Bloy au désespoir pessimiste qui n'^tattend rien de Dieu. Sur ce point encore, on n'a qu'à admirer la justesse doctrinale de ses exposés.

A la fin de ce jugement, une objection peut encore demeurer. Comment concilier ce qui précède avec les violences contre les riches, les propriétaires, les prêtres, les évêques et contre le Pape lui-même? Comment concilier cette doctrine qui prône la soumission entière à la volonté de Dieu dans les épreuves, avec l'irrespect pour l'autorité ecclésiastique et les paroles si peu charitables et si injustes qu'on rencontre dans les écrits de l'auteur?

La réponse nous est fournie par Bloy lui-même, lorsqu'il nous affirme "que le Pauvre déçu est le plus redoutable des accusateurs".
(319) C'est l'explication partielle d'un grand nombre de ses accusations

(319) Mon Journal T.II, p. 114, le 29 novembre 1899.

contre les riches, les propriétaires et le clergé. C'est une conséquence néfaste de sa doctrine de la souffrance. Et nous n'avons pas la candide intention de la justifier. Cependant il faut savoir aussi admettre une violence nécessaire pour secouer l'indifférence. Léon Bloy fut ce violent qui s'était donné pour mission de crier l'Evangile à une société soi-disant chrétienne qui n'en voulait plus. Il avait l'impatience du royaume de Dieu, il avait faim et soif de Vérité et de Justice (comme il l'entendait lui-même, et non pas toujours selon la pensée de l'Eglise); il ne connaissait d'autre règle que l'ordre surnaturel. Il discernait certaines évidences surnaturelles cachées à l'aveuglement de plusieurs de ses contemporains, ce qui, pensait-il, lui donnait^{le} droit d'être violent pour conjurer les catastrophes.

Pierre Termier caractérise ainsi notre homme: "Il fait alterner l'invective et la prière, les cris de colère et les appels d'amour. Il est, tout à la fois, justicier au service de la justice divine, promulgateur d'Absolu, mendiant qui prie au seuil de l'église..."(320) Ordinairement les pensées se ressentent du tempérament et du caractère de l'écrivain; on peut le dire de Bloy lorsqu'il écrit sur la souffrance. Il n'est pas toujours constant à lui-même, certaines manifestations semblent vouloir détruire tout l'effet d'un grand nombre de sentiments contraires.

Il est bien entendu que l'anticléricalisme ne peut être intégré dans la doctrine de la souffrance, mais on sait que sa douleur a contribué à développer cet esprit. Tout de même, n'oublions pas les avantages de cette façon d'agir et que Marcel Lobet laisse entendre dans ce

(320) Pierre Termier, cité par Marcel Lobet, Léon Bloy, dans les Cahiers du Rhône, 11, p. 98.

texte qui terminera notre chapitre:

"Bloy nous montre dans une égale clarté l'aspect tragique de la Vérité et l'aspect sublime de la Pauvreté, ces deux sources de lumière et de force. En jetant de fulgurantes lueurs dans le mystère de la souffrance, il nous révèle le sens de l'expiation, le secret de l'énergie spirituelle. Avec lui, nous percevons la voix gémissante des âmes, en même temps que nous discernons les marques de notre élection. Avec lui nous comprenons enfin que le royaume des maux souffre violence, et que seuls les violents l'emportent." (321)

CHAPITRE II - Exigences pratiques de sa doctrine de la souffrance

Ce nouveau chapitre tentera de faire un pas de plus dans l'appréciation de la doctrine de Bloy sur la souffrance. Malgré les restrictions posées dans le développement précédent, nous pouvons certainement affirmer que la douleur, d'après lui, acquiert un sens strictement chrétien; elle nous place d'emblée dans l'ordre surnaturel. Il faut demeurer à cette élévation de sentiments si nous voulons saisir toute la portée de ses paroles, du mendiant.

L'orientation surnaturelle donnée à la souffrance conduit à des exigences telles que celui qui veut s'y soumettre doit arriver même à mépriser le côté simplement humain de la ~~douleur~~ pour ne

(321) Marcel Lobet, dans Léon Bloy, Cahiers du Rhône, 11, p. 102.

s'accrocher qu'à la foi, l'espérance et la charité, adhérer de toute son âme, dans une paix profonde, à la sainte volonté de Dieu manifestée dans les diverses circonstances de sa vie concrète.

Léon Bloy, dès la période du Mendiant ingrat l'avait compris et l'écrivait à Henry de Groux:

"...Et je ferme ici ma lettre. Nous sommes extrêmement malheureux. Hier je n'aurais pu vous écrire, faute de trois sous. La détresse est infernale et recommence tous les jours. On meurt lentement de misère, en attendant l'heure où on ne pourra même plus mourir puisque ce serait encore une manière d'être.

Cela c'est le point de vue simplement humain, celui que nous méprisons. L'autre, c'est d'attendre et de croire, quand même fussions-nous à l'agonie. Nous faisons ce que nous pouvons. Mais chaque instant doit être arraché au désespoir." (322)

Dans la plus grande misère, dans une détresse infernale et qui recommence tous les jours, savoir mépriser le côté humain et croire en la bonté de Dieu, savoir se soumettre amoureusement et joyeusement à sa sainte volonté, jusque dans les circonstances où chaque instant doit être arraché au désespoir, voilà des sentiments profondément chrétiens qui font honneur à celui qui les exprime dans de telles conditions.

Pour pouvoir parler ainsi et pour se soumettre constamment aux exigences indiquées, il faut être animé d'un idéal élevé comme celui que Bloy exprime à Georges Rouault: "Voilà plus de trente ans que je désire le bonheur unique, la Sainteté." (323)

Dans la suite de cette lettre à Georges Rouault, Bloy rappelle où il puisait la force et la nourriture surnaturelle qui lui permettait de continuer sa course vers la véritable joie: la sainte Eucharistie.

(322) Le Mendiant ingrat, T. II, p. 106, le 9 décembre 1894.

(323) L'Invendable, p. 36, le 2 octobre 1904.

La sainteté, voilà le bonheur unique, le grand trésor et la véritable exigence pratique de la doctrine de la souffrance. C'est l'orientation définitive que, d'après lui, tout chrétien doit donner à la souffrance et c'est l'unique manière de l'accepter dans une attitude recueillie et soumise. Ainsi le chrétien ne doit pas désirer d'être délivré de ses peines, comme Bloy l'indique pour lui-même, dans une lettre à Raïssa Maritain: "Affaibli par l'âge et père des aimables enfants que vous connaissez, je désire naturellement une existence moins difficile, mais j'espère la grâce de ne jamais devenir un riche, car je sais que les seuls pauvres ont le pouvoir de donner le Paradis." (324) Ces pensées ne peuvent être taxées d'exagération sous peine d'appliquer le même jugement aux exigences évangéliques.

"Les seuls pauvres ont le pouvoir de donner le Paradis". Ces derniers mots annoncent l'idée de l'apostolat de la souffrance. C'était une idée chère à Léon Bloy et il l'a développée très fréquemment et dans tous ses volumes. Elle suppose un grand oubli de soi, une ~~certificat~~ ^{certificat} d'abnégation et un ~~constant~~ ^{constant} renoncement. Elle suppose aussi la mise en pratique d'une autre exigence de sa doctrine; l'offrande de soi-même, la demande ou l'exigence de la souffrance pour soi-même, et, ce qui va encore plus loin, la compensation victimale. C'est enfin accepter de se faire le véritable mendiant de la souffrance; c'est là la vraie personnalité de Bloy, c'est toute la sublimité de sa doctrine de la souffrance; c'en est l'ultime exigence pratique. Il l'explique à Pierre Termier en parlant de Henri van Haastert:

(324) L'Invendable, p.104, le 12 juillet 1905.

" A Pierre:

Henri, de qui j'ai reçu, ce matin, une belle lettre, me parle de son appétit de souffrance. Embrasse-le de ma part, et dis-lui de prendre garde. Dieu n'exauce pas toutes les prières, mais quand on lui demande de souffrir, on est infailliblement exaucé, d'abord parce que c'est dans l'ordre, ensuite parce qu'il se mêle souvent, à notre insu, dans cette demande, une sorte de présomption qui doit s'expier, et, comme on entre alors dans l'Absolu, les effets peuvent être terribles. J'en sais quelque chose." (325)

Nous avons remarqué les expressions: "la demande de souffrir est dans l'ordre." Il faut noter aussi que les effets peuvent être terribles. Indubitablement, Bloy songeait ici à sa vie de misère, ~~de persécutions~~ de persécutions, d'insuccès, de famine, de lâchages, et de solitude, conséquences inséparables de l'audacieuse mais nécessaire demande de la souffrance. Cette requête dans sa doctrine est postulée par le dogme de la communion des saints, qui rappelle la grande solidarité de tous les ~~ses~~ membres du Corps mystique du Christ. On l'a vu, pour lui, un membre du Christ doit se faire rédempteur avec lui pour ses frères; sa souffrance devient forcément rédemptrice. A combien de reprises ^{Bloy} n'a-t-il pas insisté sur l'obligation personnelle de payer pour les autres, de souffrir à l'avantage des autres? Et cette façon de procéder est toujours conforme aux principes d'une saine théologie.

Ces souffrances ont eu pour effet de rapprocher plusieurs personnes de Dieu, de susciter plusieurs conversions, de stimuler beaucoup d'indécis, d'affirmer ouvertement, devant la médiocrité de son siècle, les valeurs surnaturelles. A cause de cela, il a pu écrire des pages sublimes.

Il peut regretter, dans une lettre à Jean de la Laurencie, de n'avoir dans les mains que du papier, de n'être devenu qu'un homme de lettres plutôt qu'un saint ou un thaumaturge; sa grande influence est là qui se con-

tinue et se continuera.(326)

Un grand nombre de pages, dans ses oeuvres, nous donnent le pressentiment du surnaturel. Et c'est ce qui attire les lecteurs non rebutés par la rencontre d'autres passages moins sublimes, trop crus, irrespectueux et parfois vraiment orduriers et scandaleux. Le surnaturel des extraits choisis continue la bonne influence que son contact personnel produisait chez les privilégiés qui ont eu le bonheur de l'approcher. Ses écrits lui ont coûté cher et il a payé pour ceux qui devaient les feuilleter.

Cette doctrine comporte des conséquences nécessaires ~~à~~ L'incompréhension des contemporains n'est pas la moindre. Bloy le savait et poursuivait quand même son idéal:

"En général, je déplais beaucoup plus aux chrétiens modernes qu'aux impies et la raison en est simple. Je leur propose l'Absolu. Je passe ma vie à leur dire qu'un chrétien intégral, un chrétien complet doit épouser toutes les conséquences du christianisme, jusqu'au dépouillement effectif, jusqu'à l'acceptation de la pauvreté parfaite et de l'ignominie, jusqu'au martyre inclusivement. Je vais même plus loin. Je prétends que le martyre sanglant et ignominieux doit être désiré comme le Paradis et qu'il est impossible d'être un vrai chrétien, c'est-à-dire un saint, si on n'a pas ce désir."(327)

(326) Voici cette lettre à de la Laurencie: "Je pouvais devenir un saint, un thaumaturge. Je suis devenu un homme de lettres. Ces phrases ou ces pages qu'on veut admirer, si on savait qu'elles ne sont que le résidu d'un don surnaturel que j'ai gâché odieusement et dont il me sera demandé un compte redoutable! Je n'ai pas fait ce que Dieu voulait de moi, c'est certain. J'ai rêvé au contraire, ce que je voulais de Dieu, et me voici, à 68 ans, n'ayant dans les mains que du papier! Ah! je sais bien que vous ne me croirez pas, que vous supposerez je ne sais quel repli d'humilité. Hélas! quand on est seul en présence de Dieu, à l'entrée d'une avenue très sombre, on a le discernement de soi-même et on est mal situé pour s'en faire accroire! La vraie bonté, la bonne volonté toute pure, la simplicité des petits enfants, tout ce qui appelle le baiser de la Bouche de Jésus on sait bien qu'on ne l'a pas et qu'on n'a vraiment rien à donner à de pauvres coeurs souffrants qui implorent le secours..."(Au seuil de l'Apocalypse, p. 251 et 252, le 4 janvier 1915.

(327) Le Vieux de la Montagne, p. 267, le 2 octobre 1909.

telle
Comment une prédication ne révolterait-elle pas les lâ-
ches qui veulent être les amis de Dieu sans souffrir? Ce fut une raison,
- son manque de ménagement, de discrétion et de discernement dans ses
attaques est la principale, - pour laquelle l'opposition s'organisa contre
lui et contre ceux qui épousèrent les exigences pratiques de sa doctrine.
La grande solitude est le sort de tous ceux qui veulent s'élever au-dessus
de la vulgarité et qui veulent prêcher d'exemple; c'est surtout l'immense
solitude où l'âme se voit devant son Dieu, la solitude telle que Bloy l'a
exprimée dans la Porte des Humbles, quelques mois avant de comparaître
devant son Dieu, et telle qu'il l'a reproduite dans les Méditations d'un
Solitaire en 1916:

"Je suis seul. J'ai pourtant une femme et deux filles qui
me chéissent et que je chéris. J'ai des filleuls et des filleules que le
Saint-Esprit paraît avoir choisi. J'ai des amis sûrs, éprouvés, beaucoup
plus nombreux qu'on n'en peut avoir ordinairement. Mais, tout de même, je
suis seul de mon espèce. Je suis seul dans l'antichambre de Dieu. Quand
mon tour sera venu de comparaître, où seront-ils ceux que j'ai aimés et
qui m'ont aimés?

Je sais bien que quelques-uns qui savent prier prieront
pour moi de tout leur coeur, mais qu'ils seront loin, alors, et quelle soli-
tude épouvantable devant mon Juge. Plus on s'approche de Dieu, plus on
est seul, C'est l'infini de la solitude." (328)

Ce fut certainement la grande souffrance morale avec la
pensée de la guerre, qui hanta ses derniers jours. Et C'est jusque là que
vont les exigences pratiques de sa doctrine. Il faut alors une force sur-
humaine, toute surnaturelle et même héroïque. Il faut demeurer debout pour
pleurer et comprendre cette vraie réalité qui ne peut entrer dans nos
coeurs qu'avec le couteau. Voilà l'acceptation des dernières exigences
pratiques de la doctrine de Bloy sur la souffrance. Ces exigences sont
telles qu'elles semblent irréalisables.

De fait, c'est la restriction qui, à mon sens, s'impose aux sujets des exigences énoncées plus haut. Dans un texte cité précédemment, Bloy nous affirme qu'un chrétien intégral doit épouser toutes les conséquences du christianisme, jusqu'au dépouillement effectif, jusqu'à l'acceptation de la pauvreté parfaite et de l'ignominie, jusqu'au martyre inclusivement. Il va même jusqu'à dire qu'il est impossible d'être un vrai chrétien, si l'on ne désire pas le martyre sanglant et ignominieux. Que doit-on penser de telles affirmations?

D'abord, le texte exige le dépouillement effectif pour le chrétien, puis il prétend que le martyre sanglant et ignominieux doit être désiré. A mon sens, Bloy ne va certes pas plus loin, par cette nouvelle affirmation, mais plutôt recule en demandant d'abord la réalisation, ensuite seulement le désir.

En outre, il n'est pas exact d'énoncer qu'un chrétien intégral doit épouser jusqu'au dépouillement effectif, jusqu'à l'acceptation de la pauvreté parfaite et de l'ignominie, jusqu'au martyre inclusivement. En lisant ces lignes, on ne peut s'empêcher de songer que Bloy n'accepte pas la distinction évangélique entre les préceptes et les conseils. En nous basant sur la doctrine catholique, nous n'avons pu accepter cette pensée et c'est pourquoi nous ne pouvons pas davantage faire nôtre cet absolutisme dans les exigences ~~présentées~~. Cette pensée s'apparente au texte déjà cité où Bloy s'étonne qu'on puisse dire "mauvais riches"; pour lui, c'est un pléonasme. En d'autres termes, d'après lui, le chrétien devrait toujours être pauvre et dans l'ignominie. C'est dans cet état qu'il voyait le Christ Jésus. Et ce n'est pas conforme à la doctrine de l'Eglise qui n'exige pas, mais conseille le dépouillement effectif.

Cette distinction s'applique de la même façon pour le jugement à formuler sur la nécessité de la compensation victimale.

La nécessité de la souffrance, en raison du dogme de la communion des saints, constitue l'idée fondamentale de la doctrine de Bloy. On ne peut qu'admirer ces magnifiques développements. De même pour les modèles proposés comme stimulant pour la réalisation de cet idéal. La réversibilité des mérites et des peines, l'absolue simultanéité de tout acte humain, la nécessité de la compassion aux douleurs du Christ, même le désir de la compensation victimale, tout cela est juste pourvu qu'on le comprenne bien.

Un reproche peut être adressé à notre écrivain. Il semble avoir exigé pour tout catholique l'acte d'offrande en victime, à conseiller seulement pour des âmes particulièrement préparées. En outre, il semble considérer en ses modèles de la souffrance, le Christ et sa Mère, trop uniquement leur souffrance au détriment des autres mystères et des autres vertus.

Enfin ces exigences ou conséquences de la pensée de Bloy sur la souffrance contiennent un danger d'exagération et même de déformation qu'il est de notre devoir de signaler ici. Il est dangereux qu'après la lecture des livres de Bloy, surtout son journal, on demeure sous l'impression que le vrai modèle du chrétien intégral c'est uniquement le pauvre, le misérable qui souffre persécution, en somme, le chrétien tel que l'a compris Léon Bloy et tel qu'il l'a vécu. Et ce serait faux parce qu'incomplet. Le christianisme intégral ne consiste pas uniquement et ne consiste pas d'abord dans la souffrance.

A l'entendre parler ainsi de la souffrance et aussi fréquemment on serait porté à croire que c'est le tout de la vie spirituelle. Il n'a pas parlé souvent de l'amour; on peut à bon droit se demander si, dans sa vie et sa pensée, le rôle de la charité n'a pas été minimisé au profit de celui de la douleur.

Inconsciemment, il semble avoir fait consister la perfection dans le renoncement, les mortifications et la souffrance plutôt que dans la charité. Ce déséquilibre n'existait peut-être pas dans la vie personnelle de Bloy, mais il se dégage certainement de la lecture de son oeuvre et ce n'est malheureusement pas sans danger pour un bon nombre de lecteurs, qui adhéreront à la théorie du primat de la souffrance et ne réaliseront pas suffisamment que la charité seule a valeur en soi, et donne valeur à la souffrance. "Quand je livrerais mon corps aux flammes pour être brûlé, écrivait Saint Paul, aux Corinthiens, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien." (I Cor. XIII, 3.)

Et voilà le deuxième danger, danger de déformation: faire passer en principe et en pratique les souffrances, les macérations et les mortifications qu'on s'inflige personnellement avant le grand et le premier précepte évangélique, l'amour de Dieu et du prochain. D'après les exigences de la doctrine de Bloy, l'amour n'a pas une assez large part. Et la souffrance, condition et preuve de la charité parfaite, tend à devenir le but même de tout le christianisme, de détrôner l'amour pour y faire régner la souffrance. Elle devient, dans ce cas, une mystique obsession; c'est l'instauration d'un nouveau culte où cette reine est adorée et servie pour elle-même.

C'est l'écueil que n'ont pas toujours su éviter certains romanciers modernes. Les romans de Georges Bernanos, particulièrement Sous le Soleil de Satan, sont marqués de ce déséquilibre très caractérisé. N'en serait-il pas ainsi pour le Désespéré et la Femme Pauvre?

CHAPITRE III - Aperçus nouveaux mis en lumière

Beaucoup de choses pourraient être comprises dans ce chapitre. ~~Pour qu'il soit~~ complet, il faudrait reproduire plusieurs extraits de journal de notre écrivain. Nous avons souligné certaines nouveautés au passage, nous n'y reviendrons pas. Un article d'Edmond Barthélémy, publié dans le Mercure de France, article intitulé: Jeanne d'Arc et l'Allemagne par Léon Bloy, nous présentera les principaux éléments pouvant constituer les aperçus nouveaux dont il s'agit.

Barthélémy signale que le ton de Léon Bloy dans Jeanne d'Arc et l'Allemagne est "le ton de quelque saint Jérôme, en quelque Ve siècle, laissant tomber, sur les civilisations horriblement ensanglantées par la framée du Barbare, des paroles d'une mélancolique spiritualité."

(329) Puis l'auteur dit que Léon Bloy n'a eu qu'à rester lui-même pour

(329) Au seuil de l'Apocalypse, p. 320, le 1 juillet 1915.

être égal, dans ses moyens d'écrivain, à l'horreur commune aux deux époques du ~~XVe~~ siècle complété par ce ~~XXe~~ siècle et à la pitié aussi, ~~à la grande~~ pitié aussi, à la grande pitié qui est en elles. "Au fond de ce livre flambe un coeur d'écrivain servant par la souffrance. Et la ferveur s'est trouvée d'autant plus éclatante, ~~ici~~, que la souffrance s'est accrue, élargie. Il y a, dans ce coeur fondue en une même source de tendresse, sa propre infortune, l'infortune de Jeanne d'Arc et l'infortune de la France."

(330)

Bloy laisse tomber sur la civilisation horriblement ensanglantée des paroles d'une mélancolique spiritualité, des paroles qui invitent les sinistrés à s'élever au-dessus de la caducité des choses humaines, pour ne considérer les ~~vé~~ événements que dans ~~la~~ véritable plan surnaturel, dans les merveilleux desseins de Dieu, afin de pouvoir s'y soumettre avec une plus grande aménité d'âme. C'est l'écrivain qui rappelle et qui s'apparente à l'âme, un peu frustré mais rayonnante de foi et de ferveur, de l'homme du moyen-âge constamment épris d'idéal surnaturel.

Lisons cette page où Edmond Barthélémy classifie Bloy parmi les grands écrivains de son époque:

"...Bloy est un voyant du monde moral. Emotion et forme, l'une dans sa profondeur, l'autre dans sa lucidité, annoncent l'énergie sans pareille de son intuition, de ce qu'il faut appeler son sens pratique de l'Invisible, qui est la seule réalité. Je négligerai, ~~ici~~, la Mystique théologique, où le catholique Bloy restera comme un grand ~~prophète~~ poète: il y aurait, sous ce rapport, à recueillir à travers son oeuvre une foule de pensées, d'images, originales jusqu'à l'étrange, éclatantes, jusqu'à la fulguration: trouées éblouissantes vers l'au-delà chrétien, vitraux de feu clair pour l'église qu'est l'oeuvre de Bloy. Dans cette sphère de l'Invisible, je m'arrêterai seulement à ce qui est sentiment, vie du coeur. Ah! c'est ici, dirai-je, qu'il est si délicieux d'entendre Bloy s'exprimer avec cette clarté. J'ai toujours pensé que l'auteur de la Femme pauvre, dans tout ce qu'il a écrit, s'adresse avant tout à nos coeurs." (331)

(330) Au seuil de l'Apocalypse, p. 321, le 1 juillet 1915.

(331) Ibid., p. 321 et 322.

Léon Bloy est un voyant du monde moral, Voilà ce qu'il a apporté de nouveau dans son époque et dans la littérature. Tout d'abord, il écrit d'une façon claire, compréhensible; son style n'est pas embourbé par toutes sortes de théories pédantes, dont l'unique but serait de susciter des admirations béates, à la manière d'un grand nombre d'écrivains contemporains qui visent à épater plutôt qu'à être compris. Le symbolisme outré n'est pas très encouragé par celui qui aime à exprimer les choses telles qu'elles se présentent et sans détour.

En outre, l'intensité de l'émotion dans les pages de Bloy a toujours aidé la netteté de l'expression. Les événements de son âme suffisaient amplement pour donner à ses oeuvres une richesse et une saveur émotive qui ont toujours fait le charme de ses écrits. Et ces pages émotives ne se présentent pas comme un appel au sens, à la sensibilité morbide; elles ne sont ordinairement pas imprégnées d'un romantisme de mauvais aloi et qui prône la déification des passions. Non, cette émotion n'est chez lui qu'un moyen de plus pour décrire en profondeur l'Invisible, la seule Réalité.

Les souffrances endurées durant toute sa vie et décrites d'une manière si poignante, au jour le jour, dans les pages de son journal, font de Léon Bloy un grand poète. Ce prosateur, qui n'écrivit jamais sérieusement en vers, a acquis la réputation de vrai poète par sa langue parsemée des images les plus audacieuses; sur la souffrance, ces images que la réalité quotidienne lui présentait, sont une grande et sublime nouveauté dans la littérature. Seul celui qui s'était chargé de cette souffrance pouvait la décrire avec un tel brio et une telle émotion. Le poète se reconnaît encore dans sa phrase harmonieuse, surtout après l'époque du Désespéré.

dans sa pensée chargée de rêve et de visions sur l'Invisible, dans sa pénétration du mystère et l'explication supratemporelle qu'il assigne aux événements quotidiens.

On a quelquefois appelé Léon Bloy l'écrivain de la souffrance; il est surtout le poète de la souffrance, par sa sensibilité qui le fait vibrer intensément à toutes les impressions du monde et à ses répercussions sur son âme, par son imagination toujours en quête d'images neuves et fortes, qui descendent parfois jusqu'à la vulgarité de l'immondice, dans un style qui "roule n'importe quoi dans sa fureur."

Et chez lui, le poète est doublé d'un prophète et d'un mystique; ^{c'est} ce qui lui permet de voir des choses que d'autres ne perçoivent pas, au moins pas avec une telle intensité. Il s'en va "cheminant en avant de ses pensées en exil dans une grande colonne de Silence." Cependant, ce prophète et ce mystique n'est pas de tout repos, puisqu'une déplorable illusion, aggravée par un orgueil immense, fausse un grand nombre de ses pensées et de ses actes. "Il s'est gratuitement attribué, au nom du Saint-Esprit, une mission de réformateur dans l'Eglise, et pour la remplir il use de l'injure, même stercoraire, et contre les plus hautes autorités religieuses." (332)

On doit tout de même souligner enfin la magnifique leçon de Foi profonde, d'Espérance infinie, et d'Amour immense de plusieurs pages dans l'oeuvre du pèlerin de l'Absolu. Ce voyant du Moyen-Age nous transporte au siècle des Croisades et des cathédrales, au siècle où la Foi ardente s'affirmait dans tous les arts et toutes les activités humaines. Déjà au

(332) F. Cayré, A.A. - Patrologie et histoire de la théologie, T. III, p. 558.

début du siècle il fait briller devant les yeux des lecteurs l'idéal des croyants du Moyen-Age, idéal repris et développé par nos plus grands écrivains contemporains, de Ghéon à Claudel qui vont s'abreuver à cette source limpide et pure pour nous présenter le réalisme mystique, qui constitue le fond de la littérature contemporaine supérieure.

Du Moyen-Age, Léon Bloy a gardé la candeur, la simplicité, la clarté, la foi ardente et il ajoute une compréhension personnelle de la destinée humaine, par une vue du cœur. Il a compris, il a vécu, il a écrit que la souffrance rehausse cette destinée et que, par là, tous les hommes sont solidaires; que les grandes âmes en qui se rencontre la souffrance universelle sont privilégiées et constituent le lieu de rencontre de toutes les âmes. En cela, il devient le précurseur du brillant critique littéraire Charles Du Bos. Ces âmes par leurs souffrances communient à la Beauté et à la Bonté divine; elles participent ainsi intensément à l'œuvre de la Rédemption.

Tels sont les apereus nouveaux mis en lumière par Léon Bloy dans sa doctrine de la souffrance. On a pu le constater, il a certainement été "quelqu'un de plus grand que le contempteur de la Bêtise et de la Médiocrité; il fut le Grand Pauvre brûlé d'amour, portant sur ses épaules toute la Douleur du Monde et titubant de ne "s'être jamais dessoulé de son Dieu." (333) Un tel homme animé d'un tel idéal et soumis à de si misérables conditions de vie ne pouvait écrire pour ne rien dire et ne pouvait écrire d'une façon ordinaire. Ce Mendiant de la Souffrance, cet Ecrivain de la Douleur nous a laissé des pages magnifiques et d'une force surnaturelle entraînante, qu'on doit choisir parmi des développements malsains qui rendent son premier contact décourageant.

(333) Joseph Bollery, Léon Bloy, p. 20.

C O N C L U S I O N

Ainsi se termine notre étude sur la vie et la doctrine du grand mendiant de la souffrance, Léon Bloy. A la lecture de son journal, nous avons communiqué à la vie douloureuse de cet homme ~~de~~ Absolu; nous l'avons vu aux prises avec la pauvreté et même la misère noire, persécuté ~~par~~ par ses meilleurs amis; nous avons considéré son oeuvre d'écrivain vouée à l'insuccès total par la trop fameuse conspiration du silence.

Il avait eu à choisir, dans la vie des lettres, entre la prostitution perpétuelle à l'exemple des Zola de son temps, et l'éternelle indigence: il a mendié. Il a souffert de la faim, du froid, de la maladie; deux de ses enfants sont morts "d'un peu plus que de misère." Il y avait certainement de quoi "marteler ses phrases au front des gens", devant la médiocrité de principes et de vie. Cette souffrance lui avait fait comprendre "qu'on n'entre pas dans le Paradis demain, ni après-demain, ni dans dix ans: on y entre aujourd'hui quand on est pauvre et crucifié".

Il semble que la misère qui l'étranglait, la souffrance ^{de l'écrivain} qui a toujours présidé ~~à ses~~ travaux ^{leur} ait été favorable. Il n'avait qu'à verser un peu de lui-même dans un livre pour qu'il débordât de douleur. Il prenait ses tortures de père, de chrétien, d'artiste, il ramassait l'agonie de misère, d'humiliation et de calomnie, les affres mortelles de sa vie de proscrit et de diffamé, pour caractériser les principaux personnages de ses volumes.

C'est pourquoi on ne doit jamais perdre de vue des conditions de vie lorsqu'on porte un jugement sur ^{de Bloy} l'oeuvre. Ce mendiant qui communie de toute son âme à la Passion du Christ et se l'approprie; qui comprend à fond son rôle sublime comme membre du corps mystique; qui est épris du désir de payer pour d'autres afin d'être vraiment catholique; qui mendie la souffrance pour ressembler pleinement à l'Homme de Douleur et à Celle qui pleure et avoir une influence profonde et durable sur quelques âmes; ce mendiant mérite notre respect et notre indulgence.

Malgré tout, devant un homme épris d'un grand amour pour l'Eglise qu'il veut belle et sans tâche, mais qui déblatère contre elle, contre le Vicaire du Christ et ses ministres; devant un catholique vivant de la doctrine du corps mystique et se nourrissant quotidiennement du pain eucharistique mais dont plusieurs écrits dénotent une insoumission grave à l'Eglise et à ses ministres, une mentalité de libre examen; devant un tel homme de contraste, on devra savoir ne pas en faire un père de l'Eglise, savoir élaguer les scories réelles et nombreuses au moins dans son journal

Ce que nous réprouvons chez Léon Bloy, c'est son orgueil qui l'aveugle et explique bien des faux pas; c'est son sans-gêne et son manque de respect à l'égard des plus hautes autorités ecclésiastiques et civiles qu'il traite d'égal à égal; c'est encore le manque de plus élémentaire de décorum par l'emploi des termes orduriers à côté des pensées les plus sublimes; c'est enfin les écarts déplorables de jugement en certaines circonstances où la passion l'emporte et l'oriente vers des généralisations injustes.

Toutes ces déficiences, perçues à la lecture de son journal, motivent notre adhésion au jugement sévère du père Cayré, qu'on ne peut accuser de partialité: "C'est un génie puissant, mais qui a gâté le meilleur de son talent et de son oeuvre par des outrances de pensée et de style inacceptables, notamment quand il s'agit de religion... S'il avait pu être discipliné, il fût devenu un maître incomparable, car il a, avec l'éclat du style, l'originalité de la pensée, notamment pour exalter la Providence ou la Communion des saints. Mais tout cela est perdu en une oeuvre dont les pages sont trop inégales. Telle qu'elle se présente dans son ensemble, cette oeuvre est le signe d'un illuminisme exalté et conquérant; même si elle a élevé quelqu'un, elle reste plus dangereuse qu'utile au commun des lecteurs".(334)

Malgré tout, ce que nous aimons chez lui, c'est cette jeunesse d'âme, cette candeur, cette simplicité d'enfant, cette humilité profonde à certaines heures, cette sincérité déconcertante, cette fermeté et cette constance dans sa recherche de Dieu; c'est sa doctrine extraordinairement exigeante sur la souffrance, le charme captivant et la poésie naïve de ses écrits, qui en font un des plus grands écrivains de la souffrance au début de notre siècle littéraire.

(334) F. Cayré, A.A. Patrologie et histoire de la théologie, Desclée, Paris, 1944, p. 558.

T A B L E D E S M A T I E R E S

INTRODUCTION

Courte biographie de Léon Bloy
Le milieu littéraire où il s'est formé
Remerciements
Remarque

LISTE DES PRINCIPAUX AUTEURS CONSULTÉS

P R E M I E R E P A R T I E

LA VIE SOUFFRANTE DE LEON BLOY

CHAPITRE I : Les souffrances corporelles

La pauvreté.- Le manque de nourriture.- La mendicité.-
L'habitation.- La maladie.

CHAPITRE II : Les souffrances morales

Insuccès littéraires.- Perte de ses amis.- Conspiration
du silence.- Vices de la société.- Médiocrité des catho-
liques et du clergé.- Haines et persécutions.

D E U X I E M E P A R T I E

SA DOCTRINE DE LA SOUFFRANCE

CHAPITRE I : Origine de la souffrance

CHAPITRE II : Nature de la souffrance

CHAPITRE III : Nécessité de la souffrance

CHAPITRE IV : Communion des saints et compensation victimale

CHAPITRE V : Ses modèles: L'Homme de Douleur et Celle qui pleure

TROISIEME PARTIE

JUGEMENT SUR LA SOUFFRANCE DE LEON BLOY

PREMIERE SECTION : Jugement sur sa vie souffrante

CHAPITRE I : L'explication naturelle

CHAPITRE II : Illusion ou mission véritable pour la souffrance

CHAPITRE III : Ses impatiences et insoumissions

CHAPITRE IV : L'acrimonie excessive de ses plaintes: anticléricalisme

DEUXIEME SECTION: : Jugement sur sa doctrine de la souffrance

CHAPITRE I : Sens chrétien de la souffrance

CHAPITRE II : Exigences pratiques de sa doctrine

CHAPITRE III : Aperçus nouveaux mis en lumière

CONCLUSION : SYNTHESE DES PROBLEMES SUSCITES

Place de Léon Bloy dans l'histoire littéraire

Léon Bloy écrivain de la souffrance